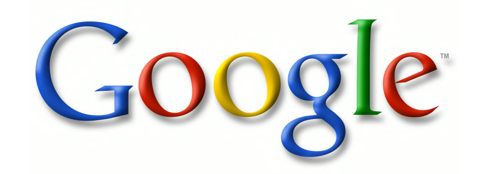
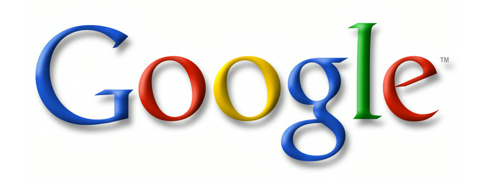
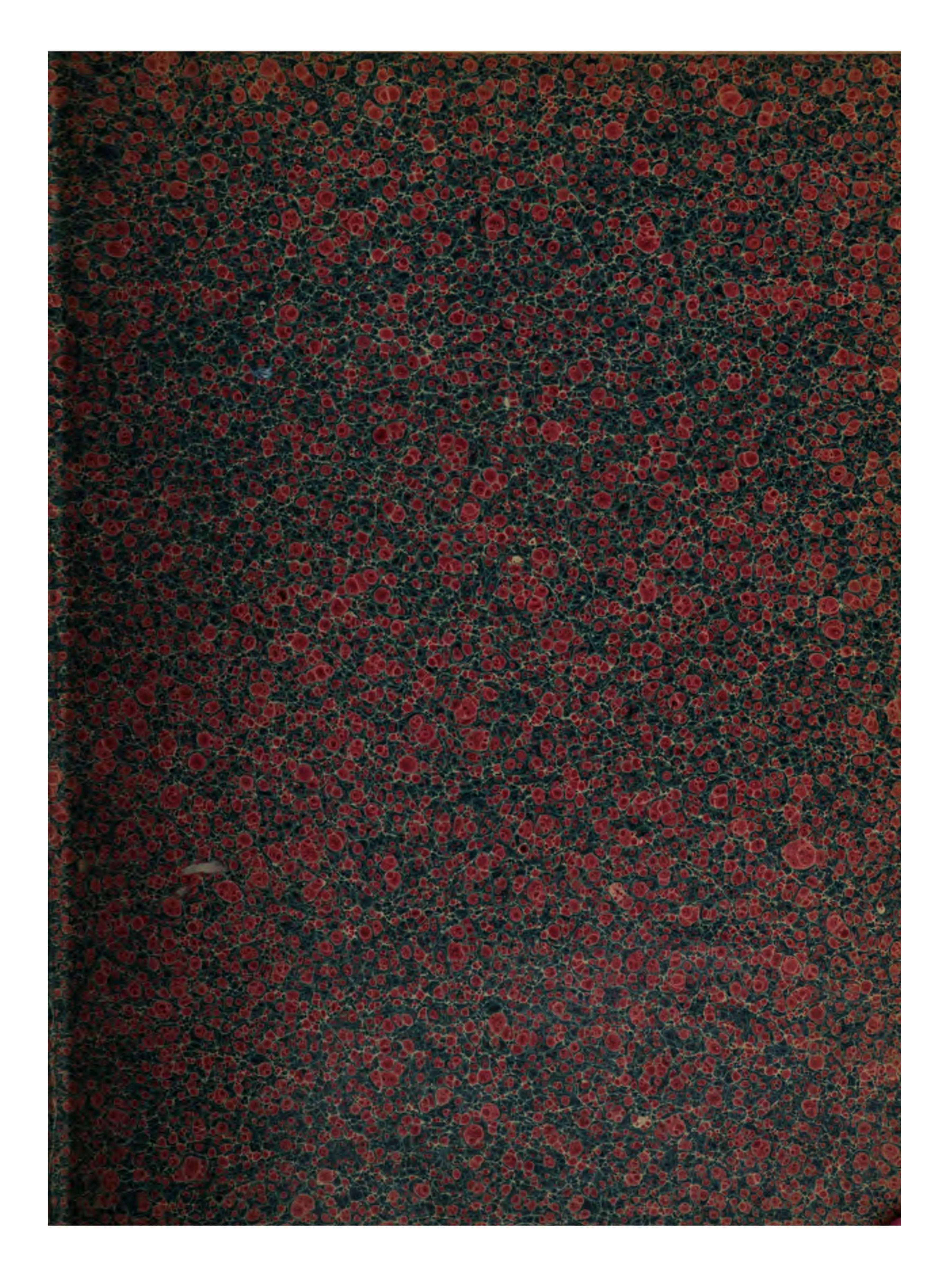



Google








DEPARTMENT OF
THE HISTORY OF ART
OXFORD

# MUSÉE

DE

# VERSAILLES

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET C^IE
RUE SAINT-BENOIT, 7

# MUSÉE

DE

# VERSAILLES

AVEC UN TEXTE HISTORIQUE

PAR

M. THÉODOSE BURETTE

TOME DEUXIÈME

1789-1840




PARIS

FURNE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 55

M DCCC XLIV



Couder pinxit. Impr. de Bougeard. Geoffroy sculp.

LES ÉTATS GÉNÉRAUX DE 1789.



# OUVERTURE
# DES ÉTATS-GÉNÉRAUX

5 MAI 1789

« Le 5 mai 1789 était le jour fixé pour l'ouverture des états-généraux. La veille, une cérémonie religieuse précéda leur installation. Le roi, sa famille, les députés des trois ordres se rendirent processionnellement de l'église Notre-Dame à l'église Saint-Louis pour y entendre la messe d'ouverture. On ne vit pas sans ivresse le retour de cette solennité nationale dont la France était privée depuis si longtemps. Elle eut l'aspect d'une fête. Une multitude immense était venue à Versailles de toutes parts; le temps était magnifique; on avait prodigué la pompe des décorations. Le mouvement de la musique, l'air de bonté et de satisfaction du roi, les grâces et la démarche de la reine, et autant que cela les espérances communes, exaltaient tout le monde; mais on remarqua avec peine l'étiquette, les costumes, l'ordre de rang des états de 1614. » (MIGNET.)

Le lendemain la séance royale eut lieu dans la salle des Menus. Des tribunes en amphithéâtre étaient remplies de spectateurs. Le clergé était conduit à droite, la noblesse à gauche, les communes en face du trône, placé au fond de la salle.

N'importe, le tiers-état domine la scène; les nobles ont beau étaler leur manteau noir relevé d'un parement d'étoffe d'or, la veste analogue au parement, les bas blancs, la cravate de dentelle et le chapeau à plumes blanches retroussé à la Henri IV; les cardinaux leur chape rouge, les archevêques et les évêques leur rochet, leur camail, leur soutane violette et leur bonnet carré : l'honneur de la journée ne sera pas pour eux. M. Necker lui-même avec son habit de ville ordinaire, pluie d'or sur un fond cannelle, avec une riche broderie en pail-

lettes, n'attire pas les regards comme cet homme en habit noir, manteau court, cravate de mousseline, chapeau retroussé de trois côtés, sans ganses ni boutons, qui se dresse avec impatience au milieu de ses collègues attentifs. Cet homme est tout simplement Mirabeau.

Un mouvement s'éleva à sa vue ; mais jadis il avait écrit : « Je suis sûr, à mon premier pas dans le monde, de faire baisser la tête, plus encore par ma conduite que par mes regards, à quiconque aurait osé me préparer du mépris. » Le comte de Mirabeau sortit victorieux de cette première épreuve.

Lorsque les députés et les ministres eurent pris leurs places, le roi parut, suivi de la reine, des princes et d'un brillant cortége; la salle retentit d'applaudissements à son arrivée. Louis XVI se plaça sur son trône, et dès qu'il eut mis son chapeau, les trois ordres se couvrirent en même temps. Les communes, contre l'usage des anciens états, imitèrent sans hésiter le clergé et la noblesse. Le temps était passé où le troisième ordre devait se tenir découvert et parler à genoux. On attendit alors dans le plus grand silence les paroles du roi; on était avide d'apprendre quelles étaient les dispositions réelles du gouvernement à l'égard des états. Voudrait-il assimiler la nouvelle assemblée aux anciennes, ou bien leur accorderait-il le rôle que lui assignaient les besoins de l'état et la grandeur des circonstances? Le roi prononça un discours dans lequel il conseillait le désintéressement aux uns, la sagesse aux autres, et parlait à tous de son amour pour le peuple. Le garde des sceaux prit ensuite la parole, et fut suivi de Necker qui lut un mémoire sur l'état du royaume, où il parla longuement de finances, accusa un déficit de 56 millions, et fatigua de sa longueur ceux qu'il n'offensa pas de ses leçons.

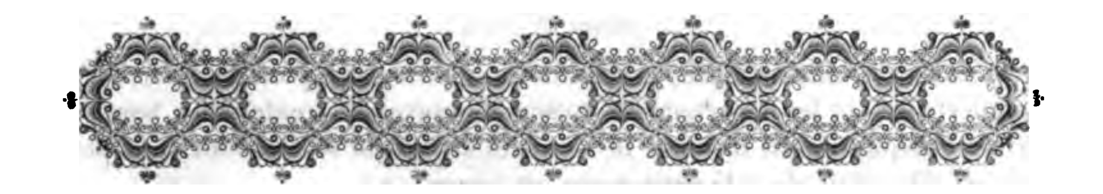
Le 17 juin suivant les états-généraux faisaient place à l'assemblée constituante.





Cogniet pinxit — Imp. de Bougeard

LA GARDE NATIONALE DE PARIS PART POUR L'ARMÉE.



# LA GARDE NATIONALE DE PARIS

## PART POUR L'ARMÉE

### SEPTEMBRE 1792

Le roi de Prusse marchait sur Verdun, place bien plus faible que Longwy qui s'était rendu après deux jours de siége; Sédan et Mezières étaient hors d'état de défense. Les soldats ne connaissaient point leur nouveau général; le général ne connaissait ni un de ses régiments ni un des officiers de son armée; l'armée était inférieure des deux tiers à celle qu'elle avait à combattre et qui était aguerrie. La jonction avec le maréchal Luckner, retiré derrière l'importante place de Metz, était impossible. L'éloignement ne permettait d'attendre aucun secours de l'armée du Nord. Du côté de Paris, il ne pouvait venir que des bataillons levés à la hâte, sans officiers, sans discipline, mal armés, ne sachant pas tirer un coup de fusil; la cavalerie, forte d'environ cinq mille hommes, était, il est vrai, composée des meilleurs régiments de France; mais celle de l'ennemi était quatre fois plus nombreuse et jouissait d'une grande réputation. Les circonstances étaient graves.

Bientôt quarante mille Prussiens vinrent mettre le siége devant la place de Verdun. Le 30 août ils occupaient les hauteurs qui dominent la ville sur les deux rives de la Meuse. Les nouvelles de l'intérieur n'étaient pas moins sinistres. La Vendée préludait à une insurrection générale par des mouvements partiels et menaçants. On signalait de nouveaux symptômes de rébellion du côté de Bannes et de Jalès.

Ces événements successifs, bientôt connus du public, redoublèrent une fermentation déjà si active. L'assemblée nationale décrète que tout citoyen

qui, dans une ville assiégée, parlera de se rendre, sera puni de mort. Elle requiert Paris et les départements voisins d'improviser trente mille hommes armés et équipés, elle ordonne de saisir les armes qui se trouvent en la possession d'hommes dont le patriotisme est suspect.

Un décret du 2 septembre retire à la cavalerie des mousquetons pour les mettre à la disposition du ministre de la guerre; deux membres du corps municipal viennent à la barre annoncer que le conseil général a donné l'ordre de sonner à l'instant le tocsin dans Paris, de tirer le canon d'alarme, et que tous les citoyens patriotes de Paris et des départements circonvoisins sont invités à se reunir au Champ-de-Mars pour marcher à l'ennemi.

Le président loue le patriotisme du conseil de la commune et invite à la séance ses deux envoyés. Vergniaud prend la parole et s'écrie: « C'est aujourd'hui que Paris doit vraiment se montrer dans toute sa grandeur..... Vous avez chanté, célébré la liberté, il faut la défendre..... Nous n'avons plus à renverser des rois de bronze, mais des rois environnés d'armées puissantes... Il faut piocher la fosse de nos ennemis, ou chaque pas qu'ils font en avant pioche la nôtre..... » Il s'agissait des retranchements du Champ-de-Mars.

La proposition de Vergniaud est votée, et l'attention de l'Assemblée ne se détourne plus des mesures à prendre pour la défense du territoire. Une lettre du ministre de la guerre rend compte des dépêches reçues de Dumouriez et de Biron et se termine par ces mots : « Le besoin le plus urgent est celui de dix à douze mille fusils. Paris en contient plus de quatre-vingt mille. On pourrait inviter les bons citoyens à confier ceux dont ils ne voudraient pas se servir eux-mêmes. »

Danton, ministre de la justice, monte à la tribune. « Nous demandons que quiconque refusera de servir de sa personne ou de remettre ses armes soit puni de mort..... Le tocsin qu'on va sonner n'est point un signal d'alarme, c'est la charge sur les ennemis de la patrie. Pour les vaincre il nous faut de l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace; et la France est sauvée. »





H. V[illegible] pinx — Imp. de Fin[illegible] & Bougeard — Eug. Laville sc.

BATAILLE DE VALMY.



# BATAILLE DE VALMY

20 SEPTEMBRE 1792

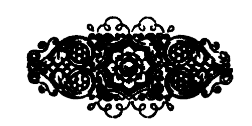
A quoi tient la popularité de cette bataille dont les épisodes passeraient inaperçus dans toute autre? Kellermann a un cheval tué sous lui, le lieutenant colonel Lornier son aide-de-camp tombe mort à ses côtés; le général d'artillerie Sénarmont est blessé à la cuisse; quelques obus prussiens font sauter deux caissons et jettent le désordre dans nos rangs; enfin sept à huit cents hommes sont tués ou blessés, le tout au son d'une canonnade qui dura toute la journée. Plus tard de simples escarmouches donneront des résultats plus désastreux et seront à peine consignés dans un ordre du jour. Mais la victoire de Valmy est le signal donné à toutes celles qui suivirent, et le prologue du grand drame militaire dont la scène sera partout depuis 92 jusqu'à 1815.

En 1792, l'armée active ne montait pas à cent mille hommes; tous les officiers émigraient, des régiments entiers passaient à l'ennemi; les deux déroutes de Quiévrain et de Marquain, en Belgique, avaient démoralisé les troupes; le soldat ne comptait pas encore sur son chef; il venait de massacrer à Lille le général Théobald Dillon et le colonel du génie Berthois; l'enthousiasme révolutionnaire n'en était qu'à ses premiers essais dans les camps. Et cependant l'ennemi s'avançait; le duc de Brunswick, réputé le meilleur général de l'Europe depuis la guerre de sept ans, avait pris Longwy et Verdun; il pénétrait dans la Champagne; en quelques jours, il arrivait aux portes de Paris avec ses quatre-vingt mille hommes; le roi de Prusse, impatient de restaurer la monarchie française sur ses antiques bases, pressait son lieutenant d'en finir au plus tôt avec les *Jacobins* par quelques marches forcées; mais le duc de Brunswick, temporiseur à contre-temps, donna le loisir à Dumouriez de réorganiser l'armée du Nord. Les gardes nationales s'armaient; les volontaires accouraient en foule à Châlons, le rendez-vous général; Kellermann, commandant de l'armée du Rhin, s'approchait avec vingt-deux mille hommes, réunis à la hâte, et campait à Dampierre-le-Château; Dumouriez avait pris position à Sainte-Menehould, en avant de Châlons; les Prussiens avaient tourné la forêt de l'Argonne, et se développaient derrière les hauteurs de la Lune, aux environs

de Valmy; cinquante mille hommes contre quatre-vingt mille! Dumouriez égalisa les chances par ses dispositions.

Le 20 septembre, à six heures du matin, l'avant-garde ennemie marcha sur Somme-Bionne, et rencontra au village de Hans l'avant-garde de Kellermann, aux ordres du général Després-Crassier. Le prince de Hohenlohe-Kirchber fit attaquer aussitôt; le combat fut animé; les Français, moins nombreux, se replièrent sur le gros de l'armée; mais le général de l'armée du Rhin envoya sa réserve avec le général Valence. Valence la disposa habilement entre Gizaucourt et Valmy, sur les hauteurs, masquant la plaine qui s'étendait sur ses derrières. Les Prussiens s'y laissèrent tromper; ils crurent que cette réserve n'était qu'une avant-garde et suspendirent leur mouvement circulaire, qui allait envelopper l'armée française. Kellermann s'avance avec la deuxième ligne, appuyant sa droite à Valmy, sa gauche au ruisseau de l'Auve, occupant Gizaucourt et Maupertuis; il charge le général Stengel de couronner le moulin de Valmy d'une batterie de dix-huit pièces de canon, qui couvrait l'aile droite; une seconde batterie de même force dut protéger le centre de la ligne; Dumouriez détacha une partie de sa cavalerie et de son infanterie, sous les ordres des généraux Frégeville, Beurnonville et Leveneur, pour renforcer les colonnes de Kellermann.

Dans l'intervalle, les Prussiens avaient établi sur les hauteurs de la Lune, entre Falcourt et Somme-Bionne, une redoute de cinquante-huit bouches à feu. La canonnade dura depuis sept heures jusqu'à neuf. Les généraux Valence et Stengel marchaient vers l'ennemi au pas de charge. Une batterie d'obusiers démasquée à l'improviste les arrêta; la première ligne reculait déjà; les munitions allaient manquer; trois colonnes ennemies marchaient sur Valmy. Le général mit son chapeau au bout de son épée, en criant: « Vive la nation! » Ce cri répété partout ranima le courage des troupes; on attendit les Prussiens à la baïonnette; l'artillerie redoubla son feu; l'ennemi hésitait; Brunswick fit sonner la retraite, au moment où Stengel repoussait le général Clairfait à Maffrecourt, sur les derrières de notre armée. A quatre heures, une nouvelle attaque eut lieu sur toute la ligne; vingt-quatre pièces de position foudroyèrent les ennemis des hauteurs de Valmy. A sept heures, le combat était fini; Brunswick n'avait pu entamer une seule de nos positions. La France était sauvée. Tout le monde fit admirablement son devoir, Kellermann et Valence, Beurnonville et Stengel. Le jeune duc de Chartres, désigné pour aller commander à Strasbourg, et qui avait préféré rester à l'armée active, se couvrit de gloire, en se maintenant toute la journée dans une position difficile, en butte à tous les efforts de l'ennemi. Lieutenant-général depuis le 11 septembre, il n'avait que dix-neuf ans.





Léon Cogniet p.t — Imp. de Finet & Bougeard — A. Lefevre sc.

LOUIS-PHILIPPE D'ORLÉANS,

Duc de Chartres Lieut.t Général en 1792

Publié par Furne Paris



# LOUIS-PHILIPPE

## DUC DE CHARTRES

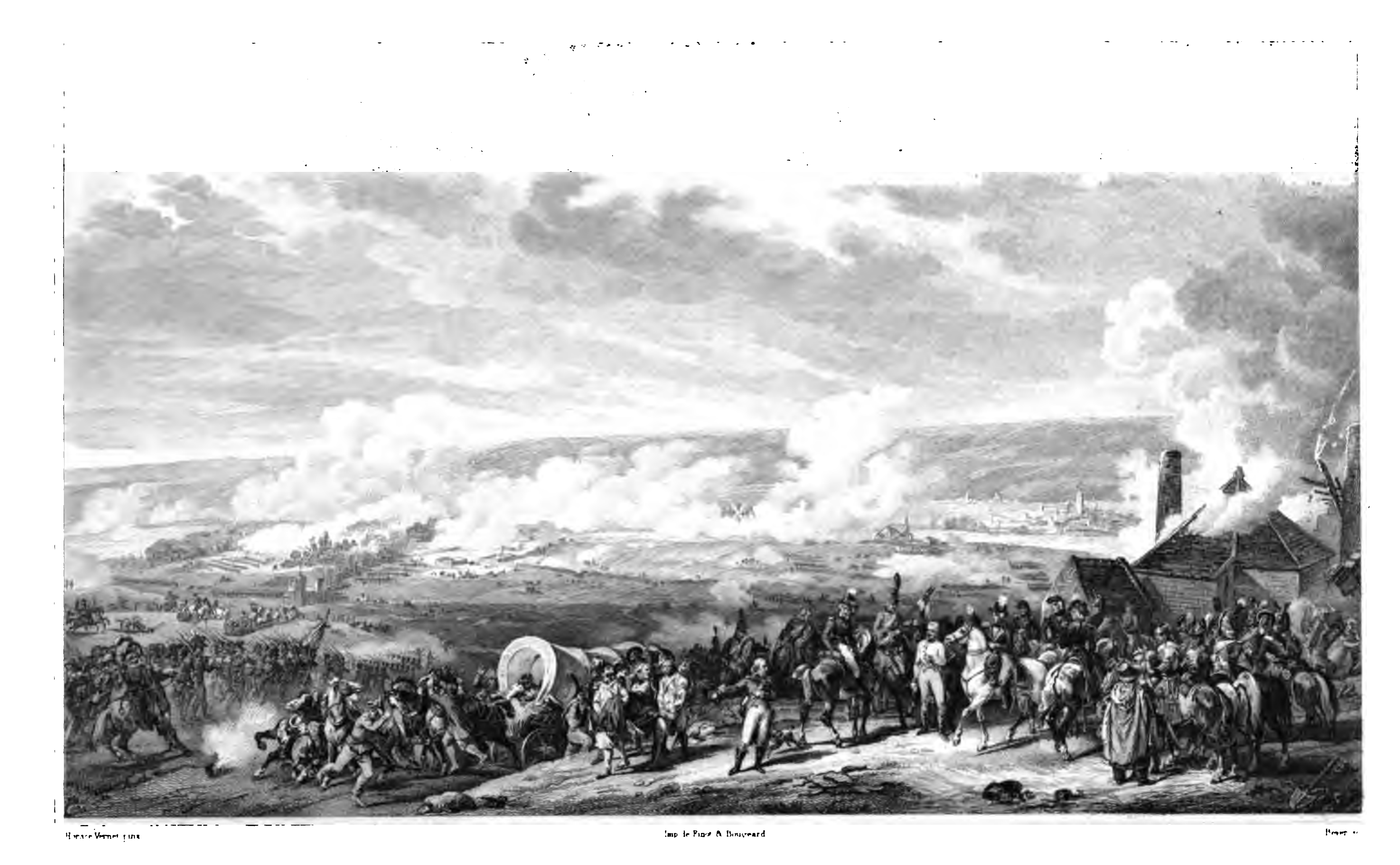
Vingt-deux ans! quelle vie déjà pleine de déceptions! dévouement militaire, dévouement national, rien n'est compris; c'est en vain qu'il s'est soumis lui et les siens au niveau de l'égalité; jamais on ne croira qu'il y ait un prince de moins et un citoyen de plus; tout est suspect, même la gloire; car déjà, par une réaction perfide, Robespierre a renouvelé la motion que Louvet avait faite contre les Bourbons restés en France, c'est-à-dire contre les membres de la famille d'Orléans; et si la Montagne étonnée repousse sa proposition, à défaut de preuves pour l'appuyer, il impose sa *conviction morale*. Immédiatement après, on s'occupa des moyens d'atteindre l'ennemi intérieur, *les aristocrates*, *les traîtres* dont on se disait entouré. Malheur aux hommes de bonne foi! malheur aux hommes de bien! malheur à tous! le tribunal révolutionnaire est institué; sa voix menaçante gronde au loin, elle couvre celle de Dumouriez dont la mauvaise humeur s'est accrue avec les revers, et qui, récusant ses juges, n'en appelle point à la patrie mieux informée, mais à l'ennemi. *Un temps de galop vers les Autrichiens*, et tout sera dit. Triste extrémité qui n'eut pour excuse ni l'entêtement aristocratique de Bouillé, ni la délicatesse des principes de Lafayette; car il avait toléré tous les désordres jusqu'au moment où ils avaient contrarié ses projets.

Qu'il ait connu ou ignoré les véritables desseins de ce général, le duc de Chartres fut contraint de lier un instant son sort au sien, grâce à l'espèce de solidarité que la Convention affectait d'établir entre eux; ce n'était pas trahir la France, c'était fuir l'échafaud. La hache est levée sur ceux qui restent, le comité de salut public entre en fonctions, Marat triomphe, et la Gironde va succomber.

Une ère nouvelle commence pour le jeune exilé ; il a dépouillé ce brillant uniforme qu'il portait si bien à Valmy, à Jemmapes, à Nerwinde, et ce n'est point pour en demander un à l'Autriche ; il ne maudit point la France en la quittant, et s'il doit la revoir un jour, il ne sollicitera pas l'oubli du passé, mais bien le souvenir.

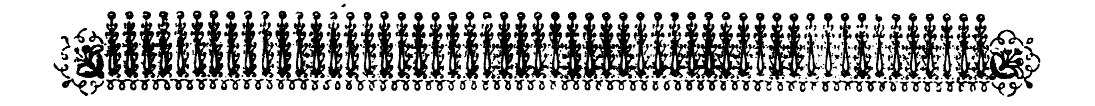
Le voici libre autant qu'on peut l'être avec un nom comme le sien à cacher, et la pauvreté seule pour le couvrir. Déjà la Suisse s'inquiète, Zug repousse un hôte dangereux, et le collége de Reichenau dans le pays des Grisons ne s'ouvre à lui, après examen préalable, que sous un nom d'emprunt : c'est tout ce qu'il emprunte. Bientôt il en prend un autre, et non pas celui de duc d'Orléans que lui laisse la mort tragique de son père : il n'est lui qu'un beau jeune homme, l'aide-de-camp Corby ; et tandis que les gazettes allemandes le faisaient vivre fastueusement et mollement dans un palais que le général Montesquiou avait, disait-on, fait bâtir à Bremgarten, il manquait d'argent ainsi que son général, et tous deux menaient l'existence la plus modeste. C'est alors qu'il dut se féliciter de l'éducation virile qu'il avait reçue, par les soins d'une femme (madame de Genlis), qu'il dut s'estimer heureux d'avoir appris, dès l'enfance, les principales langues modernes, de s'être accoutumé à se servir seul, à mépriser toute espèce de mollesse, à coucher sur la dure, à braver l'intempérie des saisons ; aussi pas une plainte, pas un murmure, pas une action dont il puisse rougir un jour ; philosophe observateur, il étudiera le fort et le faible des gouvernemens européens, les libertés nouvelles de l'Amérique, et lorsqu'une autre révolution aura placé la couronne de France sur sa tête, il résumera en sa personne *la meilleure des républiques.*





Horace Vernet pinx. Imp. le Piez & Bougeard Dever sc.

BATAILLE DE JEMMAPES.



# BATAILLE DE JEMMAPES

6 NOVEMBRE 1792

Il avait suffi de frapper du pied pour faire sortir des hommes de dessous terre; mais ces hommes, avec la qualité de soldats, d'officiers, de généraux, peu importe l'ordre hiérarchique, comment les vêtir? comment les payer? La réquisition jette à grand'peine quelques vêtements sur leurs épaules, quelques chaussures à leurs pieds; l'assignat, monnaie de convention, déjà en discrédit sur la terre natale, n'a plus de valeur au-delà de nos frontières: patience, les limites de la Belgique vont être franchies, bientôt l'étranger paiera. Cette armée, toute disparate quant au costume, est une par la volonté, par l'amour de la patrie; et Dumouriez la commande.

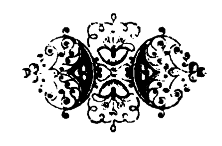
Elle se composait de quarante-huit bataillons d'infanterie, dont environ le tiers était d'anciennes troupes de ligne, et les autres de volontaires nationaux de nouvelle levée. Pour les amalgamer le mieux possible, le général Dumouriez avait réglé son ordre de bataille de manière que chaque bataillon de ligne était placé au centre des deux bataillons de volontaires avec lesquels il était embrigadé, ce qui fut l'origine des demi-brigades, devenues depuis si célèbres.

Il n'y avait d'autre cavalerie dans cette armée que des hussards et des chasseurs à cheval, qui formaient l'avant-garde avec quelques bataillons d'infanterie légère sous les ordres des généraux Beurnonville et Dampierre; plus, deux petits corps de flanqueurs de droite et de gauche, commandés par les généraux Stengel et Henri de Frégeville. Le général Dumouriez partagea son corps d'armée en deux ailes de vingt-quatre bataillons chacune. La droite était sous les ordres du duc de Chartres, qui la commandait comme lieutenant-général, ayant sous lui les maréchaux-de-camp Desforêt, Drouet et Stetenhoff. La gauche devait être sous les ordres du lieutenant-général Miranda et des maréchaux-de-camp Ferrand, Blottefière et Berneron; mais le général Miranda n'étant pas encore revenu de Paris, le commandement de l'aile gauche fut dévolu au général Ferrand, qui était le plus ancien. Ces différents corps formaient un total d'environ vingt-sept mille hommes, non compris la division du lieutenant-général d'Harville, campée sous Maubeuge, et forte de six mille hommes, mais qui n'arriva qu'après le gain de la bataille. (VATOUT.)

Le 3 novembre et la journée du lendemain permirent à Dumouriez, par des succès préalables, d'achever ses dispositions le 5, pour un engagement général, en portant son avant-garde en avant de Frameries, vis-à-vis du chemin de Cuesmes. Il fit inquiéter le village de Quaregnon par trois bataillons de chasseurs, soutenus par les bataillons de l'aile gauche, qui devaient attaquer Jemmapes à revers.

Le 6, la canonnade commença à huit heures du matin, par la droite. Le général Dumouriez s'était rendu à la gauche, où était l'attaque décisive. Le général Ferrand emporta le poste de Quaregnon, défendu par une artillerie formidable. Devant ensuite, d'après ses instructions, se porter sur le front de Jemmapes, tandis que le général Rozière l'attaquerait par le flanc avec quatre bataillons, Ferrand dépasse ensuite le village dont il venait de se rendre maître; mais il rencontre des prairies marécageuses, coupées de fossés qui empêchent son artillerie de le suivre. Cependant, animé par les exhortations de Dumouriez, qui lui avait envoyé son aide-de-camp Thouvenot, il laisse en arrière son artillerie, surmonte tous les obstacles, attaque le village de Jemmapes, et l'emporte à la baïonnette. Ce général, dont l'âge n'avait pas ralenti l'ardeur, s'expose lui-même aux plus grands dangers. Il a un cheval tué sous lui, et c'est à la tête des grenadiers qu'il continue l'attaque.

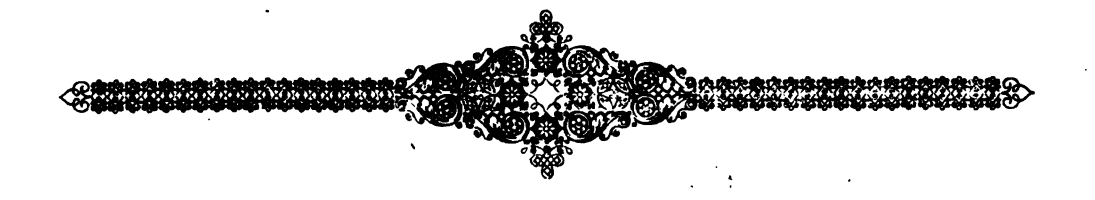
A la droite, Beurnonville était loin d'avoir le même succès; mais le brave Dampierre, par un dévouement que Dumouriez oublia de signaler dans son rapport à la Convention, rétablit l'équilibre. L'aile droite de l'ennemi est enlevée, son corps de bataille est tourné, et Dumouriez, pour décider la victoire, donne au centre l'ordre de marcher en avant. Les troupes, conduites par le duc de Chartres, les deux frères Frégeville et les colonels Nordmann et Fournier, se précipitent, comme à Valmy, au cri de: Vive la nation! Cette ardeur faillit les perdre. Le jeune duc de Chartres, envoyé par Dumouriez, les rallie, en forme une masse en colonne, lui donne le nom de bataillon de Jemmapes, y place les cinq drapeaux qu'il tenait dans ses bras, et dont les bataillons étaient dispersés, puis, renforcé des six bataillons qu'il avait mis en réserve à l'entrée du bois, il fit de nouveau battre la charge, et attaqua l'infanterie autrichienne qui remplissait l'intervalle des redoutes. La baïonnette fit encore merveille. De ce moment la victoire n'est plus douteuse, et la conquête de la Belgique est assurée.





Mauzaisse pinx[t] Imp. de Bougeard. Masson sc.

BATAILLE DE FLEURUS.



# BATAILLE DE FLEURUS

26 JUIN 1794.

Les deux armées du prince de Cobourg et du prince d'Orange, réunies au nombre d'environ quatre-vingt mille hommes, dès le lendemain de la prise de Charleroi, présentèrent la bataille à l'armée française. Jourdan attendit l'ennemi dans des positions qu'il avait prises sous les murs de la ville, et ses lignes ordonnées pour l'attaque d'une place présentaient extérieurement un front demi-circulaire.

Le prince de Cobourg forma ses troupes en cinq corps, divisés en neuf colonnes qui furent disposées sur un demi-cercle intérieur, de manière à embrasser toute l'étendue de la ligne de l'armée française; toutes devaient attaquer en même temps. Le premier corps à droite, sous les ordres du prince d'Orange et du général Latour, formait trois colonnes. Le second corps était commandé par le général Quasdanowich. Le troisième corps placé au centre, dirigé par le prince de Kaunitz, devait lier ses opérations avec le quatrième corps sous les ordres de l'archiduc Charles, et marcher sur Fleurus. Enfin le corps de gauche, sous Beaulieu, divisé en trois colonnes, devait agir sur Charleroi. L'action s'engagea le 26, à la pointe du jour. Conformément aux ordres du prince de Cobourg, les lignes françaises furent attaquées sur tous les points. Le général Kléber dut résister au prince d'Orange et au général Latour : les chefs de brigade Duhesme et Bernadotte servaient sous ses ordres. Le général Morlot fut chargé de tenir tête au général Quasdanowich. Le général Marceau, qui était opposé à l'extrême gauche de l'armée ennemie, fut d'abord contraint de se retirer devant le corps du général Beaulieu. Il se retrancha dans la position de Lambusart, où il fut secouru par le général Lefebvre; mais, attaqué par des forces supérieures, il dut quitter sa position. C'est alors que le général Jourdan envoya la division Hatry au secours du général Lefebvre. La position de Lambusart était perdue; il fallait la reprendre.

Trois fois les troupes revinrent à la charge. « La dernière attaque fut la « plus meurtrière; l'artillerie tirait si vivement de part et d'autre, qu'on ne « distinguait plus les coups. Les obus enflammèrent les blés et les baraques « du camp. Le général Lefebvre mit à profit cette circonstance pour dérober « un mouvement à Beaulieu. Il prescrivit à la seconde ligne de se former à sa « droite en colonne d'attaque et de marcher sur Lambusart. Pareil ordre fut « donné aux corps qui formèrent le crochet dont on a fait mention. Ces der- « niers abordèrent le village par sa droite, tandis que les autres l'attaquaient « de front. Un tel effort devait avoir des résultats d'autant plus certains, que « le surplus de la division Hatry s'avançait de Ransart pour prendre part à « ce combat. Cependant les Impériaux, quoique surpris par cette double « attaque, firent une honorable résistance et n'abandonnèrent le poste « qu'après l'avoir jonché de cadavres. » (*Histoire des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. V, p. 150.)

Au centre Championnet opposa la plus vive résistance aux attaques réitérées du prince de Kaunitz.

« Déjà la grande redoute était désarmée, et la division en pleine retraite « sous la protection de la brigade Legrand qui tenait encore le cimetière, « lorsque le général en chef arrêta ce mouvement rétrograde qui pouvait « avoir des conséquences si funestes. Les tirailleurs autrichiens s'étaient déjà « emparés des haies et des jardins qui environnent Heppignies. Leur corps de « bataille, s'avançant sur deux lignes avec plus d'aplomb que de vigueur, les « en laissa chasser. Bientôt même le feu de la grande redoute et de l'artillerie « légère porta la mort et le désordre dans ses rangs. Jourdan ordonna alors « une charge de cavalerie; la première ligne autrichienne ne peut résister: « elle est enfoncée; l'infanterie n'a que le temps de se former en carrés, et « plus de cinquante pièces de canon restent abandonnées; mais cette co- « lonne, résultat du hasard, se trouvant un peu en désordre et n'étant point « appuyée par une réserve, le prince de Lambesc l'assaillit à son tour avec les « carabiniers et les cuirassiers impériaux, et parvient à reprendre son artil- « lerie. Cette charge, qui eut lieu vers sept heures, fut le dernier effort des coa- « lisés. » (*Histoire des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. V, p. 145 et suiv.)

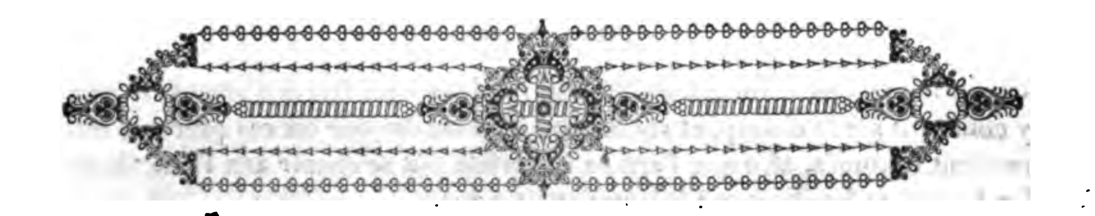
En effet, ils arrivèrent au moment que Charleroi était aux mains de l'armée française, et cette nouvelle décida le prince de Cobourg à donner l'ordre de la retraite. L'ennemi ne perdit pas moins de dix mille hommes; on lui fit trois mille prisonniers. La seconde conquête de la Belgique fut le résultat de la bataille de Fleurus.



Bouchot pinxit. Imp. de Bougeard. Masson sculpsit.

FUNÉRAILLES DE MARCEAU.

(septembre 1796)



# FUNÉRAILLES DE MARCEAU

**SEPTEMBRE 1796.**

« L'armée de Sambre et Meuse battait en retraite : Marceau avait été chargé par le général en chef Jourdan du soin de retenir l'archiduc Charles, en escarmouchant avec lui pendant que les différentes divisions de l'armée passeraient le défilé d'Altenkirchen. Marceau se plaça à l'arrière-garde et manœuvra avec tant d'habileté que l'ennemi n'osa l'entamer. Mais au moment d'entrer lui-même dans le défilé, ayant reçu l'ordre de rester dans la même position et d'y attendre les secours qu'on allait lui envoyer, il s'avance pour juger les mouvements de l'ennemi; c'est alors qu'un chasseur tyrolien embusqué derrière une haie tire sur lui un coup de carabine dont la balle lui traverse le corps. Marceau mourant disait à ceux qu'il voyait affligés de sa perte : « Mes amis, « je suis trop regretté; pourquoi me plaindre? je suis bien heureux, puisque « je meurs pour la patrie. » Abandonné à Altenkirchen, il reçut avant de mourir des preuves multipliées de l'estime qu'il avait inspirée aux ennemis même de son pays. Dès le 20 septembre, un capitaine des hussards de l'empereur, commandant aux avant-postes, était venu s'informer de l'état du blessé. Les généraux Haddick et Kray, qu'il avait combattus pendant deux ans, lui donnèrent des marques touchantes de leurs regrets. Les officiers et les hussards de Blankenstein et de Barco envoyèrent une députation pour le visiter; un dernier hommage manquait à sa gloire, l'archiduc Charles s'empressa de le lui rendre en venant lui-même visiter Marceau à son lit de mort, et en ordonnant à son chirurgien d'unir ses soins à ceux des Français pour le sauver. Vain espoir! Marceau expira le lendemain 21 septembre, à 5 heures du matin. Les officiers qui étaient restés près de lui demandèrent à l'archiduc que les

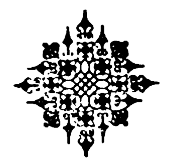
dépouilles mortelles du général fussent rendues à ses frères d'armes ; le prince y consentit sur-le-champ, et voulut être informé du jour où ces précieux restes seraient inhumés, afin que l'armée impériale pût se réunir aux Français dans les honneurs funèbres qui lui seraient rendus.

« Le corps de Marceau fut déposé près de Coblentz, dans la redoute de Petersberg, qui prit depuis le nom de fort Marceau ; et le jour de la lugubre cérémonie, l'armée ennemie prit les armes en même temps que l'armée française. Des salves d'artillerie sur l'une et l'autre rive, annoncèrent à la France qu'elle venait de perdre un de ses plus dévoués défenseurs ; et à l'Allemagne, un des plus illustres guerriers qu'elle ait eus à combattre. »

(*Victoires et Conquêtes.*)

On éleva à ce général une foule de monuments, soit en France soit dans les pays étrangers. A Chartres, sa ville natale, des honneurs insignes lui furent rendus. D'après un arrêté du conseil municipal, une pyramide fut construite sur une place qui prit le nom de Marceau, et on rappela sur quatre plaques de marbre blanc les trophées de ce héros. En 1815, à l'approche d'une division prussienne, on enleva de la pyramide deux plaques qui auraient pu rappeler aux Prussiens quelques faits d'armes peu flatteurs pour eux, et peu de temps après la colonne disparut. La place et la rue qui portaient le nom de Marceau en reçurent un autre. Ces changements donnèrent lieu à une pétition qui fut l'objet d'une discussion assez vive le 19 mars 1821. La dame Marceau Sergent demanda le rétablissement de la colonne érigée en l'honneur de son frère. Le général Foy monta à la tribune et peignit avec éloquence Marceau, tombant *jeune d'âge et vieux de gloire*, pleuré par ses soldats et par ses ennemis. Cette pétition, quoique renvoyée au ministère de l'intérieur, n'amena cependant pas le rétablissement du monument.

Qu'importe ! la révolution de Juillet et le roi Louis-Philippe qui réparèrent bien des fautes et de politique et de cœur, choisissaient Bouchot, mort si jeune lui aussi, pour peindre dignement cette grande scène des funérailles de Marceau.



Horace Vernet pinxit. | Imp. de Bougeard. | A. Lefèvre sculpsit

BONAPARTE À ARCOLE.

Publié par Furne, Paris.



# PASSAGE

# DU PONT D'ARCOLE

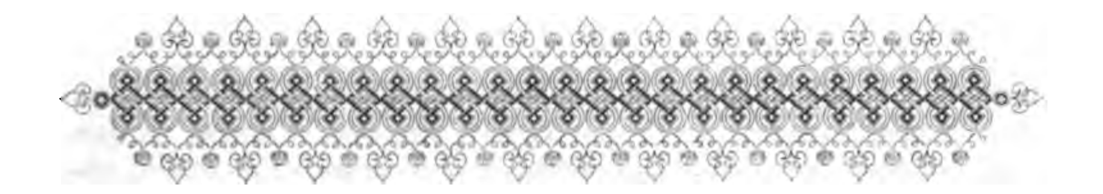
Le passage du pont d'Arcole n'est qu'un épisode d'une grande bataille de trois jours, 15, 16 et 17 novembre 1796, qui met en relief le courage de Bonaparte soldat sans compromettre le génie de Bonaparte général en chef. Le bon vouloir d'Augereau à la tête de deux bataillons de grenadiers, était venu se briser contre un méchant petit pont de bois, sans parapet, d'environ trente pieds, et le fort de la bataille était là, et une seconde tentative n'avait pas mieux réussi. Bonaparte survint. Impatient de tomber sur le flanc des Impériaux, de les surprendre dans le désordre inévitable d'une retraite, il se jette au fort de la fusillade, il prend un drapeau, l'agite aux yeux des soldats et s'avance jusqu'au milieu du pont. Son exemple entraîne les moins résolus, on le suit tête baissée; on touche aux termes de tant d'efforts, quand une forte colonne d'Impériaux se rue en masse sur les assaillants, et les met en déroute. Bonaparte lui-même est entraîné par les fuyards; déjà l'ennemi le déborde et va l'entourer, lorsqu'on s'écrie : « Sauvons le général! » La troupe furieuse revient à la charge, déblaie le champ de bataille, et le retire tout meurtri d'un terrain fangeux où il avait été précipité. Tel est le fait réduit à sa plus simple expression. Les résultats en furent immenses. D'abord Bonaparte est dans les conditions d'héroïsme voulues pour ne plus payer de sa personne. L'armée le veut, il est l'âme qui dirige le corps et que le corps protége; puis la victoire a marqué sa place et donné son nom au point que le jeune géné-

ral a choisi pour l'y appeler. Toute l'armée passa le pont d'Arcole et se forma, la gauche au village, la droite dans la direction de Legnago. Là les Impériaux étaient flanqués par l'Alpon et par un terrain marécageux couvert de roseaux. Une dernière action s'engagea dans ces positions nouvelles; le feu était ouvert sur toute la ligne sans avantage marqué, quand le canon se fit entendre sur les derrières des ennemis : c'était la garnison de Legnago qui débouchait, ayant tourné leur gauche. Dans le même moment, vingt-cinq guides qui se sont glissés sur leurs flancs à travers les roseaux, en sortent en sonnant la charge. Les Impériaux, se croyant enveloppés, plient jusqu'à Villanova et se mettent en pleine retraite par la route de Vicence. Le 18 au matin, tandis que la cavalerie les poursuivait, Bonaparte rentra dans Vérone aux acclamations de la population entière. Sans perdre un instant, il dirigea Masséna sur Castel-Novo et Augereau sur Dolce, dans le but d'entourer Davidowich; mais celui-ci, inspiré par l'expérience du génie entreprenant de son adversaire, se retira précipitamment, abandonnant un grand nombre de prisonniers.

L'armée impériale avait perdu de 20 à 25,000 hommes, elle était encore une fois hors de combat. Cependant l'état des affaires d'Allemagne permit de la réorganiser, et, après d'inutiles tentatives de négociations, les hostilités recommencèrent; mais on touchait au dénouement de ce grand drame qui tenait en suspens toute l'Europe.







# JOUBERT



Joubert (Barthélemi-Catherine), général en chef, né à Pont-de-Vaux (Ain) le 14 avril 1769, s'engagea à l'âge de quinze ans dans un régiment de canonniers; mais, ramené à la vie de collège et d'étude, il patienta jusqu'en 1789, et de la garde nationale qu'il avait prise au sérieux comme école préparatoire, il s'enrôle en décembre 1791 avec le grade de sergent dans le troisième bataillon de l'Ain. Ses premiers faits d'armes furent de rudes épreuves, il paya la gloire de son sang et de sa liberté. Rentré en France sur parole, il y trouve de plus grands dangers par sa résistance aux mesures violentes des commissaires de la Convention dans les départements de l'Ain et du Mont-Blanc. Nommé adjudant-général en 1794, il attaque, avec deux mille volontaires, six mille Hongrois fortement retranchés à Melagno, et comme le Directoire ne semblait pas lui tenir compte d'avoir tout fait pour s'enterrer dans les redoutes ennemies, il se disposait à quitter le service; mais Kellermann le retint.

D'adjudant-général, chef de bataillon, il passe général de brigade à la journée de Loano. Montenotte le met en relief aux yeux de Bonaparte, qui, dans son rapport au Directoire, exalte le courage du *grenadier* et les talents du *général*. Joubert n'était point du petit nombre des invulnérables: blessé à Montenotte, il le fut aussi peu de temps après au passage du Tanaro, en poursuivant les Autrichiens, et le 23 il prit part à l'importante victoire de Mondovi, à la suite de laquelle il enleva Cherasco. Après de nouveaux services rendus à Lodi, il fut chargé du blocus de la forteresse de Milan et resta huit jours sous le feu de l'ennemi; commandant l'avant-garde de la division Masséna, il s'empara de Vérone et alla garder, pendant le siège de Mantoue, les défilés du Tyrol. Forcé de céder au nombre après une résistance opiniâtre, il prend

bientôt sa revanche à Castiglione et à Campara; à Rivoli, il enlève le plateau d'où l'artillerie ennemie foudroyait l'armée française et mettait en question le succès de la journée. Alors commence *cette campagne de géants*, selon l'expression de Carnot, cette expédition du Tyrol, le plus beau titre de gloire d'un capitaine infatigable que déjà l'opinion plaçait à côté de Bonaparte, et que Bonaparte ne jalousa pas plus que les autres, qu'il embrassa d'enthousiasme, disant au soldat placé à l'entrée de sa tente et qui voulait arrêter le général encore tout bouillant de son succès : *Va! le brave Joubert, qui a forcé le Tyrol, peut bien forcer ta consigne!..*

Bonaparte ne détourna rien de la gloire de Joubert; c'est lui qu'il envoie à Paris porter les drapeaux, monuments des victoires d'Italie. De la Hollande qu'il fut chargé de retenir sous la dépendance de la France, il passe en Italie avec le titre de général en chef. Trois jours suffisent pour la conquête du Piémont, conquête qui se fit l'arme au bras, sans coup férir, et Joubert se vengea du roi Emmanuel, qui six années avant l'avait traité plutôt en malfaiteur qu'en prisonnier de guerre, par les procédés les plus nobles et les plus délicats. Le Directoire voulant entraver ses opérations, Joubert se retire; le 18 juin 1799 il reprend ses fonctions, et Moreau ne refuse pas de servir sous les ordres de son jeune collègue. Était-ce une modestie calculée qui cachait de grands projets d'ambition en l'absence de Bonaparte? Joubert, tout entier au sentiment du devoir, marche droit au milieu de ces intrigues, opère sa jonction avec l'armée de Naples conduite par Championnet, et marche sur Novi pour s'ouvrir les plaines du Piémont. Il avait à combattre Suwaroff suivi de 70,000 Russes et alliés. Son conseil de guerre, auquel assistaient Moreau et le général Gouvion-Saint-Cyr, ne lui permit pas de prendre l'initiative. Un jour de retard permit à Kray de se réunir à Suwaroff; on ne pouvait éviter le combat, et à la harangue de Joubert: *La république vous ordonne de vaincre,* les soldats répondirent : *Vive Joubert!* Un instant après il était mort. La douleur de sa perte rendit le combat plus furieux; mais il fallut abandonner le champ de bataille aux ennemis le 15 août. Son nom fut donné au fort Lamalgue à Toulon, où son corps avait été déposé; et le monument que lui fit élever Napoléon dans une des places de la ville de Bourg, chef-lieu du département où il naquit, ne fut pas respecté par la réaction de 1815.





Gros pinx^t Imp. de Bougeard Colin sculpsit

BATAILLE DES PYRAMIDES.

Publié par Furne, Paris.



# BATAILLE DES PYRAMIDES

## 21 JUILLET 1798

« Le 21 juillet, au lever du soleil, on reconnut l'armée ennemie; l'on aperçut à gauche les dômes, les minarets du Caire, et dans le lointain, à l'horizon, les Pyramides. C'est là que, par une marche habile, le sort de l'Égypte allait être décidé en une seule journée. « Soldats! du haut de ces « pyramides, quarante siècles vous contemplent! » s'écria Bonaparte. Et les soldats, sans en demander plus, comprirent qu'il fallait offrir quelque chose de neuf à ces muets spectateurs du passé.

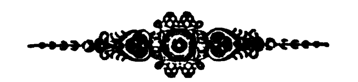
« A l'approche des Français, un corps de cavalerie sortit d'Embabeh et chargea l'avant-garde; mais il fut replié par un feu de file en laissant quelques morts. Bonaparte fit aussitôt les apprêts de l'attaque. Il avait reconnu les retranchements d'Embabeh qui n'étaient point de nature à résister à son infanterie. Il s'était aperçu que les canons du camp, montés sur des affûts fixes, n'en pouvaient sortir. Il ne lui en fallut pas davantage pour arrêter ses dispositions. Ses divisions se formèrent en carré et s'avancèrent, semblables à de vastes tours qu'un art puissant aurait rendues mobiles. Les trois premières, la gauche appuyée au Nil, manœuvrèrent pour entourer Embabeh (le général en chef marchait avec celle de droite); les deux autres, Desaix et Reynier, se portèrent parallèlement au fleuve sur le front des Mamelucks, dénotant le projet de défiler devant eux, hors de la portée du canon, et de leur interdire la retraite de la Haute-Égypte. Cette combinaison surprit d'abord Mourad; mais il vit aussitôt le péril : il comprit que ces forteresses vivantes allaient peser sur lui, le serrer, le presser contre le Nil, et mettre fin à la guerre en le rejetant sur la Syrie. A la tête de ses Mamelucks, il s'élança contre Desaix, résolut d'arrêter à tout prix un mouvement si décisif. Sa détermination soudaine compromit un moment le succès de l'armée. Les rangs de Desaix, rom-

pus par le terrain, laissaient des ouvertures; mais la tête des Mamelucks arriva peu nombreuse. On la contint, on gagna quelques minutes qui suffirent pour rectifier le carré, et leur masse échoua contre la fermeté de l'infanterie. Ces cavaliers si brillants, si intrépides, n'avaient aucune idée des manœuvres européennes. Ils chargèrent en désordre : les uns, entraînés par l'instinct de leurs chevaux, voltigeaient autour des carrés, cherchant à faire brèche; d'autres poussaient jusqu'à la pointe des baïonnettes et se faisaient tuer à bout portant; on en vit, pleins de rage, se brisant contre ces terribles murailles de fer, tourner leurs chevaux agiles, et se présenter de dos pour faire une trouée. Vain dévouement! Enfin la troupe entière, courant de Desaix à Reynier et de Reynier à Desaix, écrasé par la mitraille et la mousqueterie, s'enfuit en désordre. Quelques-uns se rejetèrent sur le camp; Mourad, jugeant que tout était perdu, conduisit le reste à Gizeh. Desaix le poursuivit, et ne tarda pas à prendre possession de Gizeh. Cependant Bonaparte jeta le carré où il s'était placé entre le camp et les Mamelucks, en s'appuyant au Nil, et les divisions Bon et Menou donnèrent l'assaut des retranchements, qui furent enlevés en un clin d'œil. La défaite des Mamelucks, le désordre de ceux qui avaient été ramenés dans Embabeh, avaient découragé l'infanterie; elle ne tira pas deux cents coups de canon; tout s'enfuit : les uns par la route de Gizeh, où Bonaparte leur barra le passage, les autres en traversant le Nil; un grand nombre périt dans les flots.

« De son côté, l'armée orientale, en voyant le combat engagé sur la rive droite, s'était mise en prière. Les plus généreux montèrent sur des bateaux pour prendre part à l'action; mais, à leur arrivée, elle était décidée. Ils rejoignirent Ibrahim, et les Français, tournant les canons du camp contre leur flottille, l'incendièrent. Aussitôt Ibrahim, le pacha, les janissaires évacuèrent la ville par la route de Syrie. Après leur départ, les Arabes, la populace, se livrèrent aux plus graves excès.

« Toute l'armée occidentale avait disparu, abandonnant canons, bagages et les tentes du camp. Mourad s'échappa dans le Faïoum avec trois mille Mamelucks. Plus de dix mille musulmans avaient péri. Du côté des Français, la perte en tués et blessés ne s'éleva pas à trois cents hommes. »

(*Guerres de la révolution.*)

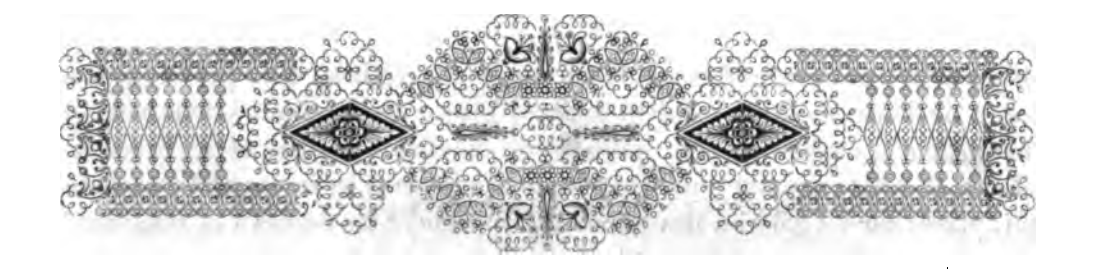




Girodet pinx — Imp. de Finot & Bougeard — A. Lefèvre sc.

RÉVOLTE DU CAIRE.

Publié par Furne Paris



# LA RÉVOLTE DU CAIRE

1er BRUMAIRE AN VII. — 22 OCTOBRE 1798.

Deux mois se sont écoulés depuis l'entrée des Français dans le Caire, et Bonaparte, que la surprise et l'enthousiasme des vaincus habilement dirigés avaient fait prophète et prophète du nom vénérable d'Ali, perdit tout à coup sa popularité. L'application du droit d'enregistrement aux propriétés, qui presque toutes n'étaient que des bénéfices temporaires révocables à la volonté du maître absolu, soulève la population, qui se prend à regretter même le régime fiscal et la domination cruelle des Mameloucks. Le 21 octobre, ce n'est encore qu'un projet de requête à voix haute; mais l'occasion est trop favorable pour une révolte, le général en chef est à l'île de Roudah avec son état-major, la garnison est disséminée, la résistance ne peut être compacte; l'attaque commence sur plusieurs points.

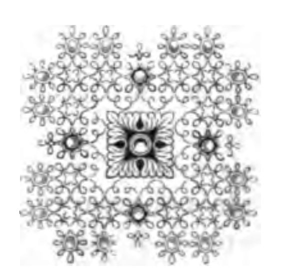
La maison du général Caffarelli est mise au pillage. Thévenot et Duval, ingénieurs des ponts-et-chaussées, qui s'y trouvent seuls, sont mis en pièces. Les membres de l'institut et de la commission des arts et des sciences défendent mieux le palais de Cassim-Bey dont Bonaparte a fait le siége académique.

Le général Dupuy, commandant du Caire, accompagné de son aide-de-camp, le capitaine Maury, et de Baudeuf, son interprète, sans autre escorte qu'un piquet de dragons, se fait tuer. Le général Bon prend le commandement des troupes, la 32e demi-brigade s'ébranle, l'infanterie fait merveille, et les insurgés, poursuivis de toutes parts la baïonnette dans les reins, envahissent la grande mosquée dite *El-Heazar*.

C'est le lieu qu'a choisi Girodet pour le développement de son drame. La fantaisie académique domine trop dans cette grande page d'histoire. Le nu

obligé n'est pas assez motivé par le voisinage des Arabes, qui, prévenus sans doute de l'insurrection, s'étaient avancés jusque sous les murs de la ville et cherchaient à y pénétrer pour profiter du désordre général et se livrer au pillage. Girodet n'a point oublié sur les derniers plans les imans et les mollahs qui, placés sur les galeries des minarets, appelaient les fidèles à la vengeance commune, en invoquant Dieu et le Prophète.

Bonaparte, qui accourait en toute hâte, ne put empêcher le massacre d'un convoi de malades de la division Reynier, et ne prit position à l'intérieur qu'à l'entrée de la nuit. Il y eut suspension d'armes jusqu'au lendemain. Mais alors, malgré le nombre, la victoire n'était plus douteuse pour les Français; l'artillerie bien dirigée décuplait leurs forces; la grande rue, dite *Du Petit-Thouars* (en mémoire du brave capitaine du *Tonnant*, tué au combat d'Aboukir), devint le théâtre d'un carnage sanglant. Au dehors, les généraux Alexandre Dumas, Lannes et Vaux balayaient les Arabes, Bédouins et fellahs qui accouraient encore de tous les côtés pour pénétrer dans le Caire. Le chef de brigade Sulkowski, aide-de-camp de Bonaparte, tombait victime de son courage. Le général Dommartin, des hauteurs du Mokatam, dominait la mosquée. Les offres de pardon ayant été repoussées, à quatre heures le feu commence de toutes parts; le ciel même, jusque là calme et serein, tonne aussi. Le fatalisme des Égyptiens s'en émut, et à huit heures le massacre cessa. Bonaparte redevint Ali le prophète miséricordieux, le législateur divin. C'est Pierre Guérin qui nous le montrera *pardonnant aux révoltés du Caire.*





Gros pinxit. | Imp. de Bougeard | Frilley sculpsit

BONAPARTE À JAFFA.

Publié par Furne à Paris.



# PESTIFÉRÉS DE JAFFA

« L'armée française arrive devant Jaffa, autrefois Joppé, si fameuse dans l'histoire des enfants d'Israël. Des forces imposantes la défendent ; de hautes murailles flanquées de tours la protègent. Djezzar l'a confiée à des troupes choisies. Une artillerie formidable y est servie par douze cents canonniers turcs. L'importance de cette place, qui présente un port à l'escadre, et qui est la clef des états du Pacha, ne permet pas d'en retarder le siége. Au bout de trois jours l'investissement est formé, la tranchée ouverte; le bombardement commence, et bientôt on juge la brèche praticable. Bonaparte envoie un Turc porter une sommation au commandant de Jaffa, qui, pour toute réponse, fait couper la tête au parlementaire et ordonne une sortie. Mais cette sortie ne réussit point aux ennemis, et le soir même notre feu a fait crouler une de leurs tours. Le point de l'assaut est marqué; un spectacle d'un intérêt bien touchant frappe tout à coup le soldat : tous les chrétiens de la ville tenant dans leurs mains un crucifix, et criant : *Christian*, *Christian*, franchissent les remparts, et se précipitent dans nos rangs, où ils sont accueillis comme des frères. Après cet événement, l'attaque contre les infidèles reprit tout son acharnement; leur résistance opiniâtre ne sauva ni eux ni Jaffa. La ville est emportée ; le massacre devient général ; rien n'arrête la rage du vainqueur. La fureur donne la mort, et la mort donne la contagion...

Avant de quitter Jaffa, Bonaparte y établit un divan, une garnison et un

grand hôpital. Des symptômes de peste s'y étaient manifestés. Plusieurs hommes de la 32ᵉ demi-brigade avaient été atteints, et un rapport des généraux Bon et Rampon alarma sérieusement le général en chef sur la propagation de ce fléau. Alors s'ouvrit à Jaffa l'hôpital des pestiférés, et eut lieu cette scène fameuse dont Gros a fait un des chefs-d'œuvre de la peinture française. Bonaparte entra dans toutes les salles accompagné des généraux Berthier et Bessières, de l'ordonnateur en chef Daure, et du médecin en chef Desgenettes. Le général parla aux malades, les encouragea, toucha leurs plaies, en disant : « Vous voyez bien que ce n'est rien. » Lorsqu'il sortit, on lui reprocha vivement son imprudence. Il répondit froidement : « C'est mon « devoir; je suis le général en chef. » Cette visite et la générosité de Desgenettes, qui, s'inoculant la contagion en présence de nos soldats, se guérissait par les remèdes qu'il leur prescrivait, rassurèrent le moral de l'armée, singulièrement ébranlé par l'invasion d'une aussi horrible calamité; et dès ce moment tous les hôpitaux furent soumis au même régime sans distinction. »

(NORVINS, *Histoire de Napoléon.*)

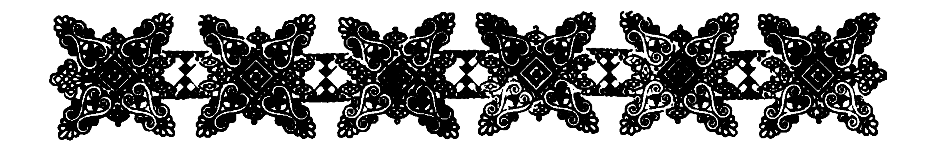




Langlois pinxit — Imp. de Bougeard — A. Lefevre sc.

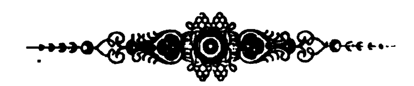
COMBAT DE BENHOUT.

Publié par Furne, Paris.



# COMBAT DE BENOUTH

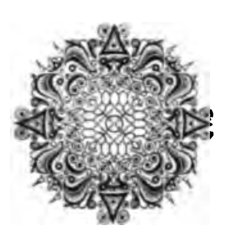
(8 MARS 1799)



La fatalité semblait poursuivre la marine française jusque dans ses débris. Tout fier d'avoir détruit la flottille qui portait presque toutes les munitions de la division Desaix, beaucoup d'objets d'artillerie, les blessés et les malades, le schérif Hassan marche au-devant du général Belliard, qui forme sa petite troupe en bataillon carré, flanqué seulement d'une pièce de trois et de quinze hommes de cavalerie. Les Arabes engagent la fusillade. Belliard envoie deux compagnies d'éclaireurs, qu'il soutient avec le carré qui s'avance à leur suite. A la vue des tirailleurs français, Hassan détache cent hommes de son corps d'armée, que les tirailleurs, après s'être repliés, attendent de pied ferme, et les quinze dragons qui flanquaient l'un des côtés du carré décident ce prologue d'avant-garde par une charge à propos. Alors l'action générale commence, la scène se passe devant Benouth. On n'avait plus affaire seulement à des fantassins mal armés, à une cavalerie sans tactique; il fallait affronter une artillerie bien servie et bien approvisionnée, car Hassan avait fait débarquer et mettre en position le canon de la flottille et se servait des munitions trouvées à bord des bâtiments capturés. Les Arabes avaient établi sur la berge d'un canal large et profond une batterie dont le feu jeta d'abord quelque désordre parmi les assaillants. Belliard fit former les carabiniers de la vingt-unième légère en colonne d'attaque, et les fit marcher sur la batterie, en même temps que le reste du carré passait le canal et cherchait à tourner

l'ennemi. Les pièces sont enlevées et pointées à l'instant même sur l'ennemi. Épouvantés par ce coup audacieux, les Arabes cherchent un refuge dans les maisons du village, s'amoncèlent dans la mosquée et dans un grand bâtiment appartenant aux Mamelouks et servant autrefois de résidence au kachef qui gouvernait le pays pour les beys. Hassan avait fait créneler les murailles de cette espèce de fort, et y avait déposé tous ses bagages, ses munitions de guerre et de bouche. Chaque maison soutient un siége, et la flamme a bientôt dévoré le contenant et le contenu. Restait encore le grand bâtiment des Mamelouks. C'est le brave chef de la vingt-unième légère Eppler que Belliard charge du soin de le réduire. Les carabiniers s'avancent sur la grande porte et les sapeurs de la demi-brigade la brisent à coups de hache, pendant que les sapeurs du génie font écrouler les murailles de gauche, et que des soldats de la vingt-unième mettent le feu à une petite mosquée attenante, magasin à poudre improvisé, qui saute avec tous les Arabes qu'il renferme ou qui l'entourent. Ceux qui occupaient le grand bâtiment, quoique réduits à la dernière extrémité, disputent leur retraite pied à pied, et sont tous massacrés. Le schérif fut trouvé parmi les morts, qui montaient à plus de deux cents; les blessés étaient en plus grand nombre. Les vainqueurs, proportion gardée, avaient acheté chèrement le succès, ils eurent trente-trois hommes tués et une centaine de blessés. Toutefois cette perte était bien compensée par la destruction des Arabes d'Iambo et de leur redoutable chef, par le recouvrement de l'artillerie et de tous les bâtiments de la flottille, à l'exception de la djerme *l'Italie* que le capitaine Morandi, ne voulant pas se rendre, avait fait sauter. On doit ranger la journée de Benouth parmi les événements les plus glorieux de l'expédition d'Égypte.

(*Victoires et Conquêtes.*)





LE GÉNÉRAL KLÉBER.

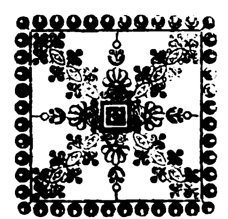
Publié par Furne, à Paris.



# KLÉBER

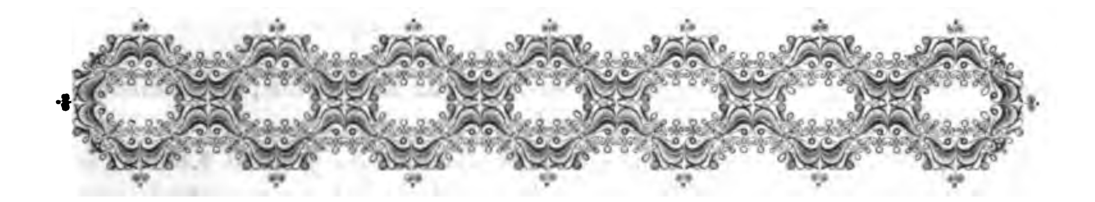
Kléber naquit à Strasbourg, en 1754. Un pauvre curé de village se chargea de son éducation première, et l'envoya, très-jeune encore, à Paris pour y apprendre l'architecture, sous le célèbre Chalgrin. Mais d'autres destinées attendaient le jeune Kléber. Deux gentilshommes allemands, qu'il protégea un jour de sa personne dans une querelle de café, l'emmenèrent en Bavière, et le firent entrer à l'école militaire de Munich, au sortir de laquelle il obtint une sous-lieutenance. Dégoûté bientôt du service à l'étranger, Kléber revint en Alsace, où il joua un rôle dans les premiers troubles de 1789. Trois ans après, il faisait partie du 4e bataillon du Haut-Rhin, dans les rangs duquel il conquit, au siége de Mayence, le grade d'adjudant-commandant. Lors de la reddition de la place, Kléber fut accusé de trahison, et conduit à Paris entre deux gendarmes. Mais il se justifia si bien qu'on lui donna le brevet de général de brigade, et ce fut en cette qualité qu'il fit la campagne de 93, en Vendée, à la tête des Mayençais. La réputation militaire de Kléber grandit encore dans cette guerre désastreuse. A Torfou, à Château-Gontier, à Savenay, à Saint-Florent, vainqueur ou vaincu, il déploya tant de courage et de talent, que malgré l'animosité et les dénonciations des commissaires de la Convention, et sa lutte continuelle avec eux, on n'osa se passer de lui. Il fut enfin destitué pour avoir sauvé la vie à 4,000 prisonniers faits à Saint-Florent; mais sa disgrâce fut de courte durée. En 1794, on l'envoya, avec le titre de général de division, à l'armée de Sambre-et-Meuse, commandée par Jourdan. A Fleurus, Kléber enfonça le corps d'armée du prince d'Orange. Il battit ensuite pour son compte les ennemis à Polissel et à Marchiennes, prit Mons et Louvain, et s'empara de Maëstricht après un mois de siége. Nommé, à la fin de la campagne, commandant en chef de l'armée du Rhin, il conduisit,

l'année suivante, l'armée de Sambre-et-Meuse en Allemagne, où la victoire s'attacha partout à ses pas. Vainqueur du prince de Wurtemberg et de l'archiduc Charles, Kléber venait d'entrer à Francfort, quand de nouvelles intrigues l'arrachèrent à ses soldats. Il boudait dans sa retraite, quand vint l'expédition d'Égypte. L'ancien général en chef des armées du Rhin, de Sambre-et-Meuse, oublia son dépit, et se fit avec empressement le second du jeune Bonaparte. Blessé à la tête en escaladant les murs d'Alexandrie, Kléber retrouva ses forces pour suivre son général en Syrie. Il commanda l'avant-garde en arrivant, l'arrière-garde en partant, et fut de toutes les batailles. A la journée du Mont-Thabor, suivi seulement de 2,000 hommes, il culbuta un rassemblement de Turcs et d'indigènes, qui se montait à près de 28,000 hommes. Kléber resta le dernier en Syrie. Ce fut là qu'il reçut la lettre de Bonaparte, qui, prèt à s'embarquer, lui remettait le commandement de l'armée. Entraîné par le vœu général, il entama une négociation avec les Turcs et les Anglais, et déjà il avait livré aux premiers tous les forts de la Haute-Egypte, et s'apprêtait à la retraite; la mauvaise foi des seconds lui remit les armes à la main, et la victoire lui rendit bientôt ce qu'il avait cédé. En vain l'Egypte entière se soulève contre la domination française; l'insurrection est partout étouffée, et Kléber, revenu à d'autres idées, ne s'occupa plus qu'à organiser sa conquête. Le 14 juin 1800, il se promenait sur la terrasse de son jardin, au Caire, surveillant les embellissements qu'on faisait à son hôtel : un Turc d'Alep, nommé Soleyman, se glissa jusqu'à lui et l'assassina de quatre coups de poignard. Nos soldats rapportèrent en France ses restes, qui demeurèrent longtemps au château d'If, à Marseille : ils reposent maintenant à Strasbourg dans un monument élevé par les ordres de Louis XVIII.



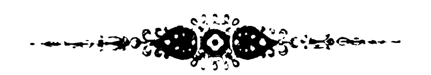


BATAILLE DU MONT-THABOR.



# BATAILLE DU MONT-THABOR

( [illegible] )



Pendant que l'armée faisait le siége de Saint-Jean-d'Acre, les agents de Djezzar soulevaient toutes les populations environnantes.

Le général Kléber, qui avait été envoyé du camp pour soutenir le détachement sous les ordres du général Junot, annonça que l'ennemi, au nombre de plus de dix-huit à vingt mille hommes, descendait de toutes les hauteurs pour déboucher dans la plaine. Les troupes du général Junot et les siennes étaient rentrées dans les positions de Safarié et de Nazareth.

Bonaparte juge qu'il faut une bataille générale et décisive pour éloigner une multitude qui, avec l'avantage du nombre, viendrait le harceler jusque dans son camp. Il laisse devant Saint-Jean-d'Acre les divisions Regnier et Lannes; il part le 26 germinal ( 15 avril 1799 ) avec le reste de la cavalerie, la division Bon et huit pièces d'artillerie. Le 27, au point du jour, il marche sur Fouli; à neuf heures du matin il arrive sur les dernières hauteurs, d'où il découvre Fouli et le Mont-Thabor. Il aperçoit, à environ trois lieues de distance, la division Kléber, qui était aux prises avec l'ennemi; les forces de celui-ci paraissaient être de vingt-cinq mille hommes de cavalerie, au milieu desquels se battaient deux mille Français.

Le général Kléber avait formé deux carrés d'infanterie, et avait fait occuper quelques ruines où il avait placé son ambulance. L'ennemi occupait le village de Fouli avec l'infanterie naplouzaine et deux petites pièces de canon portées à dos de chameau. Toute la cavalerie, au nombre de vingt-cinq mille hommes, environnait la petite armée de Kléber; plusieurs fois elle l'avait chargée avec impétuosité, mais toujours sans succès; toujours elle avait été vigoureusement

repoussée par la mousqueterie et la mitraille de la division, qui combattait avec autant de valeur que de sang-froid.

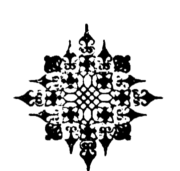
Bonaparte, arrivé à une demi-lieue de distance du général Kléber, fait aussitôt marcher le général Rampon à la tête de la 32e, pour soutenir et dégager la division Kléber, en prenant l'ennemi en flanc et à dos.

Au moment où les différentes colonnes prennent leur direction, Bonaparte fait tirer un coup de canon de douze. Le général Kléber, averti par ce signal de l'approche de Bonaparte, quitte la défensive; il attaque et enlève à la baïonnette le village de Fouli, passe au fil de l'épée tout ce qu'il rencontre et continue sa marche au pas de charge sur la cavalerie, qui est aussi chargée par la colonne du général Rampon : celle du général Vial la coupe vers les montagnes de Naplouze, et les guides à pied fusillent les Arabes qui se sauvent vers Jenin.

Le désordre est dans tous les rangs de la cavalerie de l'ennemi; il ne sait plus à quel parti s'arrêter; il se voit coupé de son camp, séparé de ses magasins, entouré de tous côtés. Enfin il cherche un refuge derrière le Mont-Thabor; il gagne pendant la nuit, et dans le plus grand désordre, le pont de El-Mekanié, et un grand nombre se noient dans le Jourdain en essayant de le passer à gué.

Le résultat de la bataille d'Esdrelon, ou du Mont-Thabor, est la défaite de vingt-cinq mille hommes de cavalerie et de dix mille d'infanterie par quatre mille Français, la prise de tous les magasins de l'ennemi, de son camp, et sa fuite en désordre vers Damas. Ses propres rapports font monter sa perte à plus de cinq mille hommes.

(*Relation de l'expédition d'Égypte*, par BERTHIER.)





Ary Scheffer pinxit — Imp. de Bougeard — Geoffroy sculpsit

LE GÉNÉRAL HOCHE.

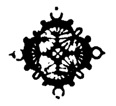
Publié par Furne, Paris.



# HOCHE.

Lazare Hoche naquit le 24 février 1768, au petit village de Montreuil, aux portes de Versailles. Son père, qui remplissait je ne sais quelle fonction de bas étage dans la maison du roi, le fit entrer de bonne heure dans les écuries royales avec le titre bizarre d'aide-surnuméraire. Il en sortit à dix-sept ans pour s'engager dans les gardes françaises, où la révolution de 89 le trouva sergent. Lors de la dissolution de son corps, Hoche entra, comme son camarade Lefebvre, dans les rangs de la garde nationale soldée. De là il passa sous-lieutenant au régiment du Rouergue, avec lequel il assista au siége de Thionville. Là, son intelligence et son courage le firent distinguer du général Leveneur, qui le choisit pour son aide-de-camp. Après la défection de Dumouriez, Hoche fut appelé devant le comité de salut public, où il déroula, en présence de Carnot, un plan de campagne si habilement conçu que l'*organisateur de la victoire* s'écria : « Voilà un homme de génie! » Cette séance décida de la fortune de Hoche. Envoyé à Dunkerque avec le grade d'adjudant-général, il défendit la place contre toutes les attaques des Anglais, et fut nommé général de brigade, et bientôt de division. Sur la fin de 93, à la suite de la prise de Furnes, Hoche se vit, à vingt-quatre ans, commandant en chef de l'armée de la Moselle. L'année suivante il forçait les ennemis d'évacuer l'Alsace, et débloquait Landau. Sur ces entrefaites, une lutte qu'il entreprit de soutenir avec le redoutable Saint-Just faillit l'arrêter tout à coup dans cette brillante carrière. Relégué dans l'armée obscure des Alpes Maritimes, puis arrêté à Nice, et jeté dans les prisons de Paris, il retrouva enfin sa liberté au 9 thermidor. Mais un dégoût précoce s'était emparé déjà du général persécuté. Au lieu de retourner à l'armée, Hoche s'enveloppa presque fastueusement de son manteau, et s'enterra dans une fière et silencieuse

retraite, n'affichant plus d'autre préoccupation que celle de l'étude. Le besoin d'activité reprit à la fin le dessus. Nommé en 1795 pour commander l'armée de Brest et de Cherbourg, il se trouva, au sortir de sa solitude, chargé de la tâche la plus difficile et la plus glorieuse que la république pût offrir alors à ses généraux. Il s'agissait d'en finir avec la chouannerie et la Vendée, et pour cela il fallait plus qu'un tacticien ou qu'un sabreur. Hoche se montra à la hauteur de sa mission. A part le triste épisode de Quiberon, où il ne figura du reste que pour remporter la victoire, son rôle fut tout pacifique sur cette terre encore fumante d'incendies et de carnage. En moins d'un an et demi, il put annoncer officiellement au Directoire la pacification complète des deux rives de la Loire; et le 16 juillet 1796, un décret des Cinq-Cents proclama que Hoche et son armée avaient bien mérité de la patrie. A ce moment, Hoche pouvait se regarder comme l'homme le plus important de la république. Un plan audacieux qui devait reporter l'insurrection sur le sol même de la Grande-Bretagne, allait mettre le comble à sa fortune. Tout était prêt, et déjà la flotte, rassemblée à Brest, avait mis à la voile; mais la tempête dispersa nos vaisseaux. Hoche, arrivé seul en vue des côtes de l'Irlande, dont il voulait faire une seconde Vendée, fut obligé d'aller regagner la France à travers mille dangers, et, se rejetant sur l'Allemagne, il alla faire, à la tête de l'armée de Sambre-et-Meuse, la fameuse campagne de 1797. Partout vainqueur, il allait s'enfoncer dans le pays, quand l'armistice conclu par Bonaparte avec le prince Charles vint l'arrêter tout à coup au milieu de ses succès. Hoche prit alors le commandement de l'armée de l'intérieur, campée sous les murs de Paris, et déjà peut-être il méditait un 18 brumaire. Le Directoire le prévint à temps et le renvoya à son armée de Sambre-et-Meuse, où la mort l'attendait. Dans les premiers jours de septembre 1797 il tomba tout à coup malade, et quinze jours après il expira dans les plus cruelles douleurs. L'infortuné jeune homme emportait en mourant l'idée que le Directoire se vengeait de ses craintes par le poison. « Suis-je donc revêtu de la robe empoisonnée de Nessus? » s'écriait-il dans ses derniers jours. Le pacificateur de la Vendée disparaissait de la scène, juste à temps pour laisser la place libre au vainqueur de l'Italie.

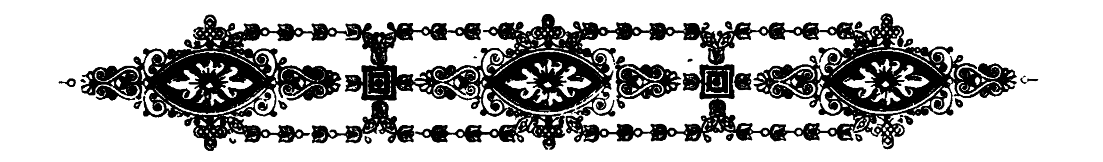




Bouchot pinx[t] Imp[r] de Bougeard. Colin sc.

**BATAILLE DE ZURICH.**

Publié par Furne, Paris



# BATAILLE DE ZURICH

(25 DÉCEMBRE 1799.)

La Limmat sort du lac de Zurich à Zurich même, et coupe la ville en deux parties. Conformément au plan convenu entre Hotze et Suwarow, Korsakof se disposait à attaquer Masséna, et pour cela il avait porté la masse de ses forces dans la partie de Zurich qui est en avant de la Limmat. Il n'avait laissé que trois bataillons à Closter-Fahr, pour garder un point où la Limmat est plus accessible; il avait dirigé Durasof, avec une division, près de l'embouchure de la Limmat dans l'Aar, pour veiller de ce côté; mais sa masse, forte de dix-huit mille hommes au moins, était en avant de la rivière en situation offensive.

Masséna basa son plan sur cet état de choses. Il résolut de masquer plutôt que d'attaquer le point de Zurich, où Korsakof avait massé ses forces, puis, avec une portion considérable de ses troupes, de tenter le passage de la Limmat à Closter-Fahr, point faiblement défendu. Le passage opéré, il voulait que cette division remontât la Limmat sur la rive opposée, et vînt se placer sur les derrières de Zurich. Alors il se proposait d'attaquer Korsakof sur les deux rives, et de le tenir enfermé dans Zurich même. Des conséquences immenses pouvaient résulter de cette disposition.

Mortier, avec sa division qui était forte de huit mille hommes et qui occupait la droite de ce champ de bataille, fut dirigé sur Zurich. Elle devait contenir d'abord, puis attaquer la masse russe. Klein avec sa division, qui était forte de dix mille hommes, devait être placé à Altstetten, entre le point de Zurich et celui de Closter-Fahr, où l'on allait tenter le passage. Elle pouvait ainsi, ou se porter devant Zurich et donner secours à Mortier contre la masse russe, ou courir au point du passage, s'il était nécessaire de le seconder. Cette division renfermait quatre mille grenadiers et une réserve de superbe

cavalerie. La division Lorges, avec une partie de la division Mesnard, devait exécuter le passage à Closter-Fahr; quinze mille hommes à peu près formaient cette masse. Le reste de la division Mesnard devait faire des démonstrations sur la Basse-Limmat, pour tromper et retenir Durasof.

Ces dispositions furent mises à exécution le 25 septembre 1799, à cinq heures du matin. Le chef d'état-major Oudinot, le général Gazan, Humbert et ses quatre mille grenadiers, enfin le général Foy, qui commandait l'artillerie, réclament une bonne part de gloire à cette immortelle journée. Le lendemain les coups décisifs furent portés. La malheureuse ville de Zurich, encombrée d'artillerie, d'équipages et de blessés, attaquée de tous les côtés, était comme enveloppée de feux. Tout ce qui y était resté, est obligé de mettre bas les armes. Cent pièces de canon, tous les bagages, les administrations, le trésor de l'armée et cinq mille prisonniers devinrent la proie des Français. Korsakof avait perdu la moitié de son armée. Les grandes batailles d'Italie n'avaient pas présenté des résultats plus extraordinaires. Les conséquences pour le reste de cette campagne n'allaient pas être moins grandes que les résultats matériels. Korsakof, avec treize mille hommes au plus, se hâta de regagner le Rhin. Pendant ce temps, Soult, chargé de passer le Lint au-dessus de Zurich, exécutait sa mission avec non moins de bonheur que le général en chef. Près de soixante mille hommes étaient repoussés au-delà du Rhin, et repoussés après des pertes immenses. Suwarow, qui croyait déboucher en Suisse dans le flanc d'nn ennemi attaqué de tous côtés, et qui croyait décider sa défaite en arrivant, allait trouver au contraire tous ses lieutenants dispersés, et s'engager au milieu d'une armée victorieuse de toutes parts.

Gloire éternelle à Masséna, qui venait d'exécuter l'une des plus belles opérations dont l'histoire de la guerre fasse mention, et qui nous avait sauvés dans un moment plus périlleux que celui de Valmi et Fleurus! Il faut admirer les batailles grandes par la conception ou le résultat politique; mais il faut célébrer surtout celles qui sauvent. On doit l'admiration aux unes et la reconnaissance aux autres. Zurich est le plus beau fleuron de Masséna, et il n'en n'existe de plus beau dans aucune couronne militaire.

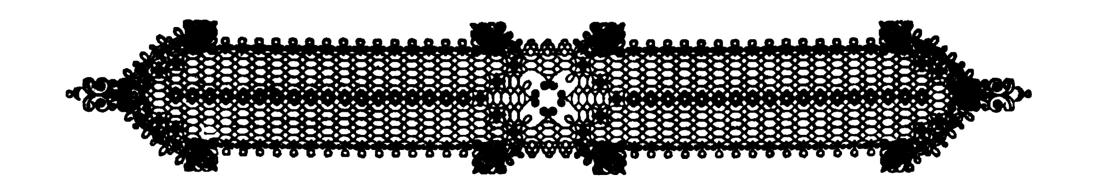
(Thiers, *Révolution Française*.)





Imp. de Bougeard — Colin sc.

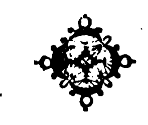
LE GÉNÉRAL MOREAU.



# MOREAU

Moreau (Jean-Victor), né à Morlaix en Bretagne le 11 août 1743, était soldat à dix-sept ans, lorsque son père fit rompre son engagement; et voilà Moreau avocat, *prévôt* de l'école de droit et *meneur parlementaire*, jusqu'au moment où il est nommé président de la confédération formée à Pontivy. Plus tard, il organise à Rennes une compagnie de canonniers, et c'est à la tête d'un bataillon de volontaires qu'il fait sa première campagne, sous les ordres du général Dumouriez. Moreau, qui avait applaudi à la révolution du 10 août 1792, fut consterné par la défaite sanglante des *girondins.* Bientôt la tête de son père tomba sous la hache révolutionnaire. Il ne rendit pas la patrie responsable de tous les crimes qu'on commettait en son nom, et prit à tâche de bien mériter d'elle par de nouveaux services. Ce n'était pas assez d'avoir contribué à la conquête de la Hollande, il fallait la conserver. Mieux que tout autre Moreau comprit la position, et après la retraite de Pichegru on le nomma général en chef de l'armée de Rhin et Moselle. Ce fut en cette qualité qu'il ouvrit en juin 1796 la fameuse campagne qui mit le sceau à sa réputation. Compromis par l'insuccès de Jourdan, Moreau trouva la gloire en reculant, et la retraite à laquelle il a donné son nom est regardée comme le chef-d'œuvre de l'art militaire. « Cette armée, » écrivait-il au Directoire sous la date du 24 vendémiaire an v, « cette armée, que l'ennemi se vantait de faire prisonnière, le « menace à son tour d'une attaque prochaine, et revient victorieuse sur les « frontières de France, après une marche de plus de deux cents lieues, non-« seulement sans avoir été entamée, mais après avoir pris à l'ennemi dix-huit « pièces de canon, deux drapeaux, et fait près de sept mille prisonniers. » En se retirant par la Suisse, Moreau aurait pu diminuer de beaucoup le danger de sa marche; mais, serré par des forces supérieures et pressé vers le Rhin, il

préféra se faire jour à travers la Forêt-Noire, hérissée d'ennemis, plutôt que de violer le territoire d'un peuple neutre. Après ces événements qui prennent une si haute importance dans la politique de cette époque, Moreau détacha une partie de son armée pour renforcer celle d'Italie, pressée par les Autrichiens, et vint dans l'hiver de la même année 1796 concerter avec le Directoire les plans d'une nouvelle campagne. De retour parmi ses soldats, il reprit l'offensive, et effectua le passage du Rhin, à Diersheim, en plein jour, à la vue de l'ennemi rangé en bataille sur la rive opposée ; vingt pièces de canon, plusieurs drapeaux et un grand nombre de prisonniers furent le résultat de cette affaire, qui avait lieu précisément le jour où Bonaparte signait les préliminaires de paix de Léoben. Moreau se disposait à poursuivre les avantages de sa victoire, lorsqu'il reçut cette nouvelle; les hostilités cessèrent aussitôt, et l'armée garda ses positions. Ici se place l'épisode de la conspiration de Pichegru, qui fit descendre Moreau au rôle d'accusateur ingrat et suspect. Dix-huit mois après, il reprend celui de général prudent et hardi. En Italie, il répare les fautes de Schérer, aide Joubert de ses conseils, et lui succède après la bataille de Novi. De retour à Paris, avant d'aller prendre le commandement de l'armée du Rhin, il rencontre Bonaparte et pousse à la roue de son char. En vain plus tard il voudra l'arrêter, le vainqueur de Hohenlinden ne sera plus de poids dans la balance politique, et *le club* Moreau ne pourra qu'échanger des épigrammes avec *la cour* de Bonaparte. Mais la guerre ne s'en tint pas là, et à force de bouder et de fronder, Moreau finit par conspirer. Bonaparte avait prédit que Moreau ferait des fautes et se perdrait. Pichegru l'entraîna, et Moreau ne se soustrait à la peine capitale que par un mensonge. Les circonstances atténuantes que l'on invoqua dans le procès n'étaient réellement que le souvenir de ses victoires. Condamné à deux années de prison, il obtint la permission de voyager hors du continent de l'Europe, sous la condition de ne jamais revenir en France sans l'autorisation du gouvernement. C'est par la Russie qu'il voulut rentrer; mais le temps n'était plus où Turenne pouvait être tour à tour Français et Espagnol. Ce ne fut qu'un cri de joie en France quand on apprit que l'un des premiers boulets tirés à la bataille de Dresde avait tué Moreau, général français au service de l'empereur Alexandre. Son corps fut inhumé dans l'église catholique de Saint-Pétersbourg. Sa veuve reçut de l'empereur Alexandre 500,000 roubles et une pension de 30,000; et le roi Louis XVIII lui conféra le titre de *maréchale*.





Bouchot pinxit — Imp. de Bougeard — Geoffroy sculp.

BONAPARTE AU CONSEIL DES CINQ CENTS.

(18 Brumaire an 8)

Publié par Furne, Paris



# DIX-HUIT BRUMAIRE.

9 NOVEMBRE 1799.

Le règne des *civils* était fini. Les militaires l'avaient dit : leur tour était venu, et cette révolution devait être la leur au profit d'un seul, le plus grand de tous, qui s'était essayé par la gloire, et que la gloire devait porter et si haut et si bas. Bonaparte, préparé à la bataille, n'avait pas fait seulement ses recrues dans l'armée d'Égypte; Moreau, Macdonald, Beurnonville, lui avaient offert leurs services. Moreau surtout gardait rancune au directoire de sa disgrâce. On n'en compte que trois qui n'avaient pu être gagnés : Bernadotte, Augereau, Jourdan. C'était chez Jourdan respect au serment prêté et aux lois établies, démagogie chez Augereau, rivalité chez Bernadotte. Joseph Bonaparte, qui tenait un grand état de maison, essaya d'attacher ce dernier à la cause de son frère par des prévenances et des promesses. Bernadotte se montra inflexible et force fut de se passer de lui. On n'avait pas besoin de son aide, car assez d'autres étaient disposés à faire la besogne : une bonne partie de la garnison de Paris était dévouée à Bonaparte. L'intrigue et la force devaient commencer; la lassitude et l'admiration se chargeaient du reste.

A sept heures du matin, le 18 brumaire, le conseil des Anciens était réuni. Nombre de députés ignoraient tout à fait le but de cette convocation extraordinaire. L'inspecteur Cornet prit la parole, fit un tableau menaçant des malheurs qui allaient fondre sur la représentation nationale, et demanda que les conseils avisassent sur l'heure aux moyens de sauver la république. Régnier, moins obscur que son collègue, proposa le décret de translation. Quelques députés demandèrent que l'on ouvrît la discussion; cette motion

fut écartée et le décret voté à une grande majorité. C'est alors que Bonaparte parut à la barre des Anciens, entouré d'un nombreux état-major où figuraient les premiers généraux de la république, et il eut bon marché de ses auditeurs dont l'un d'eux observa qu'on éludait le serment à la constitution de l'an III. Garat répondit que les paroles du général pouvaient en tenir lieu, et l'on passa outre. Mais la grande scène n'est pas là. C'est à Saint-Cloud, 19 brumaire (10 novembre), que les curieux attendent le résultat de la lutte engagée. Les acteurs, sauf quelques-uns qui ont de bonnes raisons pour ne pas paraître, ne manquent pas à l'appel. Bonaparte échoue dans son rôle comme orateur, et son frère Lucien le protège de sa toge de président contre le poignard d'Aréna. Les grands mots de tyran, de liberté sont échangés. Le héros eut peur, il faut le dire. Jamais il ne se trouva dans une échauffourée pareille, et il ne reprit son sang-froid qu'au milieu de ses soldats. Les grenadiers mirent la main à l'œuvre; la baïonnette fit son jeu. Le tambour battit la charge, couvrant les derniers cris de la liberté expirante, et le ridicule de la sortie par les couloirs et les fenêtres, acheva la scène qui de tragique devenait burlesque. Le directoire fut supprimé, on raya du nombre des représentants soixante-un membres du conseil; Sièyes, Roger-Ducos et Bonaparte furent nommés consuls provisoires et prêtèrent serment en cette qualité. Le gouvernement républicain tombait aux mains d'un seul homme; mais cet homme était Bonaparte, depuis Napoléon-le-Grand.



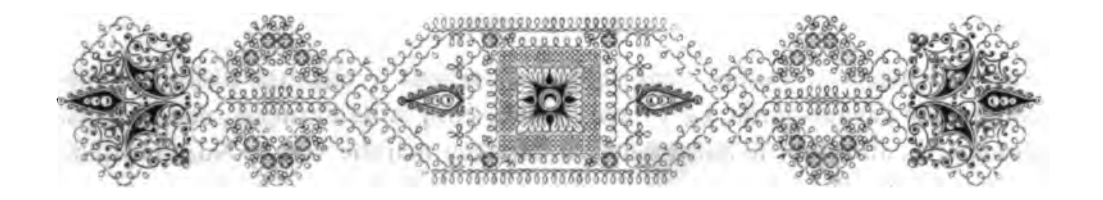


David pinxit — Imp. de Finot & Bougeard — A. Lefèvre sc.

**BONAPARTE**

FRANCHISSANT LE S^T^ BERNARD

Publié par Furne, Paris



# BONAPARTE

## FRANCHISSANT LE SAINT-BERNARD.

Ce tableau, ou plutôt cette fantaisie épique, ne répond pas au titre donné. Bonaparte avait dit à David : *Peignez-moi calme sur un cheval fougueux ;* ainsi fut fait.

Ce serait donc une biographie à propos d'un portrait équestre qu'il nous faudrait donner; mais nous croyons que le simple récit de l'épisode qui n'a été qu'un prétexte pour le peintre, doit grandir encore le héros par le prosaïsme même des détails.

« Tandis que l'Europe croit le premier Consul livré à Paris aux soins du gouvernement, il arrive à Genève et prend le commandement de l'armée; c'est là que, résolu à porter la guerre sur le Pô, entre Milan, Gênes et Turin, il choisit la base de ses opérations sur les revers du Simplon et du Saint-Gothard. Libre de toute crainte sérieuse du côté du général Kray, contenu par Moreau, Bonaparte veut surprendre les défilés des Alpes, pour attaquer les derrières de Mélas, dont les forces disséminées sur Gênes, sur le Var, doivent garder les débouchés des Alpes et de la Lombardie occupée, mais non soumise. Sur-le-champ, rival audacieux d'Annibal et de César, il décide le passage de l'armée et le transport de sa formidable artillerie par la crête des montagnes, à plus de douze cents toises au-dessus du niveau de la mer. Le général Marescot, chargé de la reconnaissance du Saint-Bernard, avait eu beaucoup de peine à le gravir jusqu'à l'hospice où stationnait, depuis deux mois, un petit poste détaché du corps du général Mainoni. « Peut-on passer? fut la seule question de Bonaparte. — Oui, dit Marescot, cela est possible. — Eh bien! partons. » L'armée passera, le premier Consul le veut; mais l'artillerie, comment pourra-t-elle passer? Cette difficulté était prévue. Les cartouches et les munitions renfermées dans de petites caisses, les affûts démontés, seront portés à dos de mulets. On a préparé des troncs d'arbres creusés de manière à pouvoir con-

tenir nos pièces de canon, cent soldats s'attellent à chacune d'elles. Lannes commande l'avant-garde. Le 17 mai, trente-cinq mille Français, conduits par Bonaparte, abordent le Saint-Bernard. Moncey marche vers le Saint-Gothard avec quinze mille hommes, pour descendre à Bellinzona. Béthencourt a sa direction sur le Simplon, tandis que Turreau à la sienne sur le Mont-Cenis. Cette dernière démonstration doit empêcher Mélas d'abandonner la rivière de Gênes. Au sein des rochers les plus escarpés, au travers de glaces éternelles, au milieu des neiges qui effacent toutes les traces et n'offrent plus qu'un immense désert, et par des chemins où le pied de l'homme n'a jamais été empreint, les Français montrent un indicible courage : gravissant péniblement, près de succomber sous le poids de leurs armes, ils s'excitent les uns les autres par des chants guerriers. Survient-il un péril presque insurmontable? Alors ils font battre la charge, et comme un ennemi, le péril disparaît devant eux. L'infanterie, la cavalerie, les bagages, les canons, ont atteint les sommités des Alpes, où nos différents corps reçoivent tour à tour, des religieux de l'hospice, tous les secours de la plus généreuse charité. Sur le versant méridional, la marche offrit plus de difficultés encore, et les soldats, les généraux et Bonaparte lui-même, prirent le parti de se laisser glisser sur une pente de neige presque perpendiculaire. (De Norvins, *Histoire de Napoléon.*)

La peinture nous a donné un Alexandre premier consul domptant Bucéphale, et l'histoire Bonaparte au passage du mont Saint-Bernard.

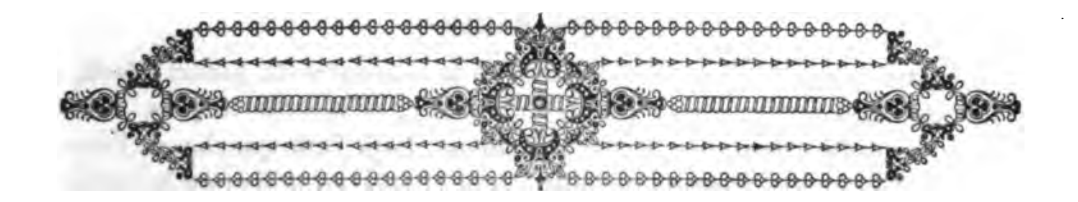




Grenier pinxt. Imp. de Bougeard Geoffroy sculp

MORT DE DESAIX À MARENGO.

(14 Juin 1800)



# MORT DE DESAIX

## A MARENGO

« Ordonnez-moi de vous rejoindre, avait écrit Desaix, de retour d'Égypte, « au premier consul : général ou soldat, peu m'importe, pourvu que je com- « batte à côté de vous. Un jour sans servir ma patrie est un jour retranché « de ma vie. » Et peu de temps après, sans avoir même revu sa famille, il était parti pour l'armée d'Italie, où Bonaparte lui confia le commandement des deux divisions qui formaient la réserve de son armée. La journée de Marengo menaçait d'être funeste à nos armes; l'ennemi avait tourné nos ailes et enfoncé notre cavalerie, lorsque les deux divisions de Desaix accoururent au pas de course et s'établirent en avant de San-Giuliano. Il était trois heures. La plaine était jonchée des débris de Victor; Lannes battait en retraite; la route de Tortone était presque abandonnée. Tous ces indices semblèrent à Melas des gages suffisants d'une victoire complète. Aussi la confiance du vieux feld-maréchal ne fut point un instant ébranlée, et, comme la fatigue ne lui permettait plus de se tenir à cheval, il rentra dans Alexandrie, laissant à son chef d'état-major, Zach, le soin d'achever la défaite des Français. Celui-ci présuma qu'il suffisait d'enlever San-Giuliano, seul point d'appui qui leur restât au-delà de la Serivia. En conséquence, il forma en colonnes cinq à six mille grenadiers et les conduisit lui-même par la droite de la chaussée, tandis que le reste de l'armée, continuant le feu sur toute la ligne, suivait de loin l'impulsion.

A cinq heures, ils arrivèrent à portée du canon des avant-postes de Desaix. C'était le moment critique. Bonaparte parcourut le front de l'armée en s'écriant : « C'est assez reculer; marchons en avant ! Vous savez que je couche « toujours sur le champ de bataille. »

Desaix commence l'attaque. Il marche à la rencontre du général Zach, ne démasque son artillerie qu'à portée de pistolet, et bientôt le plus terrible feu de mitraille ébranle et arrête la colonne. Déjà l'aile gauche de l'armée ennemie est coupée, lorsqu'une balle frappe Desaix au milieu de la poitrine. Il tombe dans les bras du colonel Lebrun, et expire en murmurant ces mots d'une voix défaillante: « Allez dire au premier consul que je meurs avec le « regret de ne pas avoir assez fait pour vivre dans la postérité. » Le choc fut terrible, la tête des Impériaux fut rompue, et l'ébranlement se fit sentir dans toute la profondeur de la colonne.

Bonaparte ordonne au fils de Kellermann de prendre trois ou quatre cents chevaux et de tomber sur le flanc de cette masse déjà vacillante, et bientôt Zach et son état-major laissent tomber leur épée.

Alors le tambour bat la charge sur toute la ligne. Les Impériaux voient avec un indicible effroi cette armée qu'ils croyaient vaincue, dispersée, se déployer menaçante de Castel-Ceriolo à San-Giuliano. En un clin d'œil la déroute devient affreuse, et les ponts sont encombrés de troupes de toutes armes qui cherchent à se mettre en sûreté sur l'autre rive.

Le premier consul fit transporter au mont Saint-Bernard la dépouille mortelle de Desaix. Un monument devait éterniser sa mémoire, et des tables de marbre, sur lesquelles seraient inscrits les noms de tous les corps qui avaient combattu à Marengo, étaient destinées à perpétuer ce souvenir. Une statue colossale, en bronze, de Desaix décorait la place des Victoires; mais elle en a été retirée en 1814, et il ne reste aujourd'hui que le monument que la reconnaissance nationale éleva en son honneur sur la place Dauphine, près le Pont-Neuf.

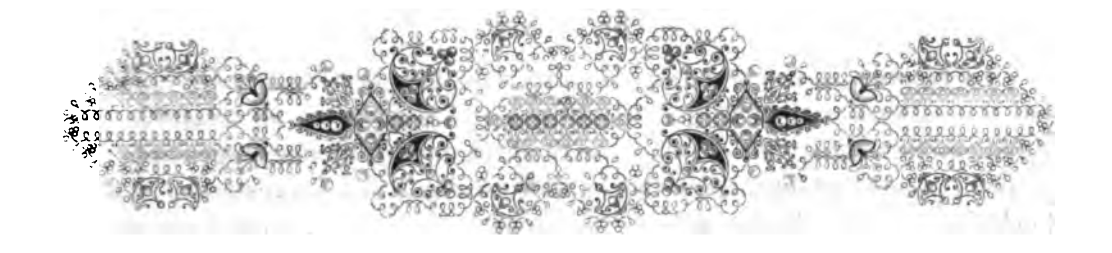




Gérard pinxit. Imp. de Finot & Bougeard. Gouttière sc.

NAPOLÉON.

Publié par Furne, Paris.



# NAPOLÉON EMPEREUR

18 MAI 1804.



« Au lieu de tuer le premier Consul en 1800, les machinations anglaises l'ont fait consul à vie; au lieu de le tuer en 1804, elles le font empereur. L'Autriche, la Prusse, ont provoqué le premier Consul à fonder un système d'hérédité. Elles attendaient un roi, c'est un empereur qui se montre à elles. Toutes deux reconnaissent sur-le-champ le souverain héréditaire; mais pour le titre impérial, l'Autriche met une condition; elle réclame la parité pour les maisons souveraines. La maison Bonaparte refuse l'égalité à la maison d'Autriche; les Bourbons ne l'accordaient pas. Le chef de la maison d'Autriche qui, comme empereur d'Allemagne, n'est qu'empereur électif, veut, de son côté, devenir empereur héréditaire. On se met d'accord. Les deux empereurs se reconnaissent réciproquement, et Napoléon promet de prêter son appui pour faciliter la reconnaissance de l'empereur héréditaire d'Autriche.

« Louis XVIII proteste contre l'usurpation de son trône; sa protestation est envoyée à toutes les cours; presque toutes la laissent sans réponse. L'empereur des Français exige davantage. Il trouve mauvais qu'on ait reçu une pièce dirigée contre la *légitimité* du gouvernement impérial que l'on vient de reconnaître avec l'hérédité dans sa famille. La protestation d'outre-mer l'inquiète si peu qu'il l'a fait imprimer dans *le Moniteur*.

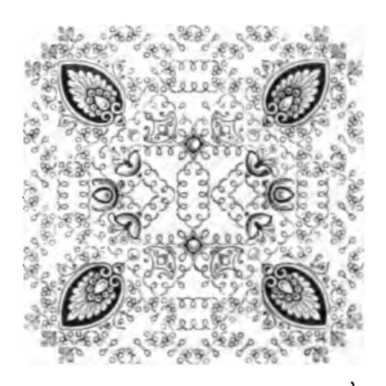
« Si les cours de Berlin et de Vienne ont salué empereur le chef du gouvernement français, si le roi d'Espagne et les autres princes de la maison de Bourbon ont été les plus empressés à lui offrir leurs félicitations, une voix hostile a troublé ces acclamations de l'Europe, celle de la Russie; entre elle et la France, ce n'est pas encore la guerre, ce n'est plus la paix.

« La reconnaissance de la dignité impériale dans la personne de Napoléon par toutes les puissances, moins la Russie et l'Angleterre, ne lui suffit pas. Il faut qu'une consécration religieuse rende le nouveau trône respectable aux yeux du pape et des étrangers. Quel prêtre est digne de ce ministère si ce n'est le chef de l'Église? Napoléon sera sacré par le saint Père; mais il se couronnera lui-même. Loin de s'abaisser devant la cour de Rome dans le moment où il lui demande une si grande faveur, d'une part il supprime les jésuites, de l'autre il proclame l'intégrité du territoire de la république italienne; ôtant ainsi au Saint-Siége tout espoir de voir récompenser sa complaisance spirituelle par une augmentation temporelle de puissance.

« Éblouie par sa gloire au dehors, par l'importance de ses travaux au dedans, la France se livre sans réserve à un pouvoir qu'elle ne limite plus et qui ne sait plus se limiter lui-même. Tout lui est dévoué par enthousiasme, par intérêt ou nécessité. Les entraves constitutionnelles dont le maintien ont été un bienfait pour lui-même ont cédé à son esprit dominateur; ses volontés n'ont plus d'obstacles à craindre.

« Déjà sa dynastie tient une grande place dans les annuaires européens. Trois de ses frères sont rois; ses beaux-frères, grands-ducs ou princes. Des mariages ont joint sa famille aux maisons de Bavière, de Bade et de Wurtemberg. Si une autre alliance plus éclatante encore n'a lieu que plus tard, dès Tilsitt elle est possible. » ( BIGNON, *Histoire de France.* )

Il y a loin de là au lieutenant du siége de Toulon, au petit caporal, mais le manteau impérial déchiré à Waterloo, c'est l'histoire d'apparat; la redingote grise, c'est l'histoire populaire.





David pinxit — Impie de Bougeard — Beyer sc.

COURONNEMENT DE L'EMPEREUR.

Publié par Furne, Paris.



# COURONNEMENT
# DE L'EMPEREUR NAPOLÉON



« La France touchait à un grand événement, préparé, prévu, craint ou désiré depuis trois ans, la fin de la république, la création de l'Empire, un nouveau dénoûment de la révolution. Napoléon n'avait point d'opposition sérieuse à redouter. Les républicains restés fidèles n'exhalaient que des regrets stériles. Le plus grand nombre des royalistes, que n'intéressait guère la cause des Bourbons, n'aspiraient qu'au rétablissement d'une monarchie. La nation, travaillée dans ce sens par le gouvernement consulaire, était assez indifférente, et ne voyait qu'un simple changement de forme dans cette grande métamorphose. Une poignée de royalistes, agents des Bourbons, armés et poussés par l'Angleterre, attendaient en prison la peine de leur audacieuse entreprise. Les partisans de Moreau, les uns jaloux de la liberté, la plupart envieux de l'élévation du Premier Consul, pouvaient seuls lui donner quelque inquiétude. Il n'était pas homme à reculer devant un semblable obstacle; c'est au contraire dans le moment où l'on a conspiré contre sa vie, et où on tourne contre lui l'intérêt qu'inspire encore un des accusés, qu'il va fonder un trône héréditaire et s'y asseoir. » (THIBAUDEAU).

La cérémonie du sacre eut lieu le 2 décembre 1804. Napoléon avait convoqué dans la capitale des députations de toutes les autorités administratives et judiciaires, de toutes les gardes nationales de l'Empire, de tous les corps militaires, les présidents des arrondissements de chaque préfecture, les maires des principales villes, etc. Indépendamment de ce surcroît de population, Paris vit accourir dans ses murs une multitude de curieux, empressés d'assister à une solennité dont la renommée exagérait encore la splendeur; les étrangers

eux-mêmes vinrent pour admirer le complément de la fortune la plus extraordinaire du siècle. C'est à travers un concours immense de spectateurs de tout âge, au milieu du cortége le plus imposant, que le pape, Napoléon et Joséphine, *son bon génie*, se rendirent à l'église métropolitaine de Notre-Dame, où devait se célébrer la double cérémonie du sacre et du couronnement. Pie VII officia pontificalement et avec toute la pompe de l'Église Romaine. Le nouvel empereur avait fait présent à la cathédrale de vases sacrés en vermeil et enrichis de diamants, d'ornements magnifiques, et généralement de tous les objets nécessaires au service divin. Napoléon et Joséphine furent oints de l'huile sainte sur le front et sur les deux mains. En attendant que les prières du sacre fussent achevées, l'Empereur et l'Impératrice allèrent s'asseoir sur leur trône, d'où ils s'avancèrent une seconde fois vers l'autel pour la cérémonie du couronnement. Immédiatement après que le Pape eut béni les deux couronnes, Napoléon saisit brusquement celle qui lui était destinée, et se la plaça lui-même sur la tête; il prit ensuite l'autre couronne et la posa sur le front de l'Impératrice qui était restée à genoux au pied de l'autel.

Quand l'office divin fut achevé, l'Empereur assis, la couronne sur la tête, et la main sur le livre de l'évangile, que tenait le grand-maître des cérémonies M. de Ségur, prononça devant les trois présidents du sénat, du corps-législatif et du tribunat, le serment dont la formule se rattache à l'acte constitutionnel de l'Empire. Après quoi, le chef des hérauts d'armes s'écria d'une voix forte et élevée: « Le très glorieux et très auguste Empereur Napoléon, Empereur des Français, est couronné et intronisé; vive l'Empereur! » Les voûtes de la basilique de Notre-Dame retentirent au même instant des cris répétés de : Vive l'Empereur! vive l'Impératrice! Les deux époux sortirent ensuite de l'Église au bruit des mêmes acclamations, dans le même ordre et avec le même cérémonial qu'ils y étaient entrés. (*Victoires et conquêtes.*)





Gerard pinxit — Impie de Bougeard — François sc

**JOACHIM MURAT,**

(Grand Duc de Berg)

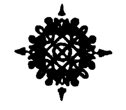
Publié par Furne Paris



# MURAT

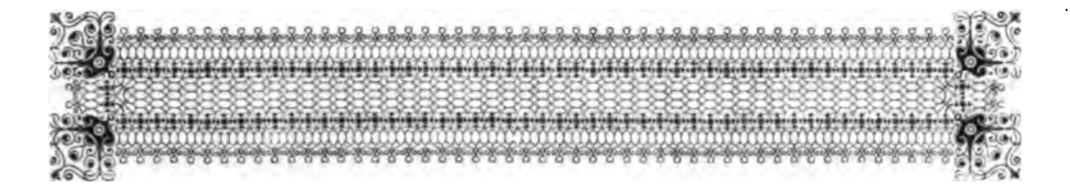
Murat (Joachim), roi de Naples, fils d'un aubergiste de la Bastide près de Cahors, naquit le 25 mars 1771. L'ambition de son père était de le voir prêtre, la sienne était d'être soldat; en attendant, il n'était rien que le serviteur indocile des chalands de l'auberge. Enfin il s'enrôle, en qualité de chasseur, dans le régiment des Ardennes, qui passait à Toulouse, devient maréchal-des-logis, et se fait renvoyer de ce corps pour un acte d'insubordination. Vient la révolution, qui le jette, avec le jeune Bessières, depuis maréchal de l'empire, dans la garde constitutionnelle de Louis XVI. Cette garde ayant été supprimée, il passe dans le 21e régiment de chasseurs à cheval, où il est fait lieutenant le 30 mai 1791. Marat mort, il revendique son nom : une lettre à changer, rien de plus. Murat reste Murat, et le voici déjà colonel lorsque le 9 thermidor le destitue comme terroriste; il n'est réintégré que le 5 octobre 1795. Il servait à l'armée d'Italie, en 1796, avec le grade de chef de brigade, lorsque le général Bonaparte vint prendre le commandement de cette armée. Murat s'attache à sa personne et à sa fortune; son rôle héroïque commence, et l'Achille en sous-ordres monte sur le théâtre de l'histoire, à la façon d'un acteur qui toujours est applaudi. Son corps est à l'épreuve de la balle, le fer se brise sur sa large poitrine; le fait est pourtant qu'il fut blessé en Italie, aussi bien qu'en Égypte ; mais son mépris du danger est tel que plus tard on le verra charger l'ennemi la cravache à la main. Il était mieux armé à la journée du 18 brumaire, coup de main hardi qu'aucune victoire de Bonaparte n'égale par les résultats. Beau-frère du Consul, le 9 mai 1804, il devient maréchal de l'Empereur, renverse un trône en Espagne, se fait adjuger celui de Naples et des Deux-Siciles le 1er août 1808, et dès lors le roi se lasse du

rôle de lieutenant; mais en vain il veut rompre sa chaîne, elle le traîne jusqu'en Russie, où, toujours grondant, il semble ne se battre que par habitude, et c'est à la bataille de la Moskowa qu'il fait sa plus grande dépense de valeur. Après la déroute de Moscou, on le trouve commandant en chef l'escadron sacré qui formait la garde de Napoléon. Le *sauve qui peut* met à l'épreuve bien des courages, bien des fidélités; Murat se souvient qu'il est roi, et roi loin de son royaume; l'Empereur est parti, il lui a remis le commandement en chef de la grande armée; Murat a hâte de fuir et il commet la faute inexcusable d'abandonner aux Russes, par sa fuite précipitée, les immenses magasins rassemblés à Wilna. Le 8 janvier 1813, il dépose ses pouvoirs entre les mains du prince Eugène Beauharnais, et, le 17, il part brusquement de Posen pour retourner à Naples. Il n'échappe pas cependant à la campagne de Saxe, et ce n'est qu'après la bataille de Leipsick, où il se couvrit de gloire, qu'il traite avec l'Angleterre et l'Autriche, le 6 et le 17 janvier 1814, et s'engage à joindre trente mille hommes de ses troupes aux armées alliées. L'Empereur ne fit pas grand bruit de cette trahison, et dans une de ses lettres à sa sœur il écrivit: « Votre mari est très-brave sur le champ de bataille, mais il est plus faible qu'une femme ou qu'un moine; quand il ne voit point l'ennemi, il n'a aucun courage moral, et il n'a pas hésité de perdre en un instant ce qu'il ne peut tenir que par moi et avec moi. » Le portrait est vrai, et le pauvre roi, satellite qui a perdu sa planète, se souvient de la liberté, il l'invoque; c'était un mot : les faits marchent et, de révolutions en révolutions, la royauté de Murat tombe, le malheur ne l'absout pas; la main de Napoléon s'est retirée de lui, et les Cent jours ne lui offrent qu'un asile en France, et quel asile encore! Après Waterloo, l'assassinat s'organise dans le midi, la Corse n'est pas sûre, quelques débris du grand empire viennent échouer au pied du berceau de Napoléon, et Murat, seul, au milieu de ce naufrage, tourne les yeux vers Naples et rêve encore la royauté. A lui le titre de comte de Lipano; et la Bohême, la Moravie ou l'Autriche pour résidence, jamais! Le dé est jeté, son mauvais génie l'entraîne; il reverra l'Italie, mais pour y mourir, comme un soldat, comme un aventurier. Trente hommes et un sergent avaient proclamé la restauration sur la plage de Pizzo : c'est là qu'il fut fusillé. Il voulut voir venir la mort, et refusa le bandeau que lui offrit l'officier chargé de faire exécuter la sentence. Son corps fut enterré sans pompe dans l'église de Pizzo.





EUGÈNE DE BEAUHARNAIS.



# BEAUHARNAIS

On venait de désarmer les sections; un enfant se présente chez le général Bonaparte et le supplie de lui faire rendre l'épée de son père, mort sur l'échafaud. C'était le jeune Eugène Beauharnais. Peu de temps après, sa mère, 27 février 1796, épousait le général Bonaparte. De l'Italie où il fit ses premières armes, Eugène passe en Égypte, et sur son chemin demande à Malte *l'imprenable*, si vite prise, quelques drapeaux et l'honneur de les présenter au général en chef. De retour en France avec Bonaparte, tout distancé qu'il est par cette haute fortune, il la suit avec courage et justifie partout ses faveurs. En 1802, colonel des chasseurs de la garde; en 1804, général de brigade; le 1er février 1805, le voilà prince français et archi-chancelier d'état; cinq mois après, vice-roi de l'Italie septentrionale, que la victoire et Masséna, son enfant chéri, accroissent des états enlevés à l'Autriche, y compris Venise. Adopté solennellement par Napoléon, le prince Eugène épouse la princesse Auguste-Amélie, fille du roi de Bavière. Sa position nouvelle n'était point une sinécure, le métier de prince et de général en chef était rude. Eugène s'en tira bien, et l'empereur proclama qu'il reconnaissait en lui *toutes les qualités qui constituent les plus grands capitaines.* Néanmoins, après la bataille de Wagram, Napoléon mit la docilité d'Eugène à une rude épreuve; ce fut lui qu'il chargea de la négociation du divorce avec Joséphine. La parenté ainsi rompue, Beauharnais se console par la gloire et travaille sur les champs de bataille, comme s'il s'agissait encore de son héritage à défendre. Il prend part aux succès d'Ostrowno, de Mohilow, ainsi qu'à la célèbre bataille de la Moskowa. Pendant la retraite, aux combats de Viazma et de Krasnoë, les 5 et 18 novembre, il se montra digne émule du maréchal Ney.

Napoléon rendit justice au mérite du prince Eugène; mais il fit une faute en établissant, pour lui donner plus d'éclat, une comparaison entre ses talents et ceux de Murat dont il humilia l'amour-propre, et jeta ainsi le germe d'une jalousie qui devint peut-être fatale à la cause commune. A la bataille de Lutzen, Eugène commandait l'aile gauche. Il reçut ensuite le commandement de la grande armée et s'avança sur Dresde. Dans sa marche, il rencontra souvent l'ennemi et se battit alternativement contre les troupes russes et prussiennes. Une fois il eut trois combats à livrer dans la même journée; les plus importants eurent lieu à Colditz et à Gersdorf, et il entra enfin à Dresde. Bientôt il reçut l'ordre d'aller organiser et commander une armée en Italie, entre l'Adige et la Piave, point sur lequel l'empereur, qui pressentait la défection de l'Autriche, pensait que cette puissance allait porter ses forces. Les intrigues de l'Autriche, qui, n'ayant pu vaincre Eugène, minait sourdement son influence, les actes de vigueur que les circonstances avaient nécessités de la part du gouvernement, représentés comme des excès de la plus horrible tyrannie, amenèrent la journée du 20 avril 1814, où périt de la manière la plus cruelle le comte Pirna, premier ministre du vice-roi, qu'on accusait alors de pratiquer des intelligences dans le sénat en faveur d'Eugène. A d'autres l'Italie! Dans ce grand naufrage, Eugène sauva sa fortune, estimée trente millions. De Munich, où le roi l'accueillit avec l'affection d'un père, il vint a Paris, embrasser sa mère et sa sœur, dont il était séparé depuis la campagne de Russie. Louis XVIII lui fit un accueil distingué. Le roi de Bavière, son beau-père, lui donna le duché de Leuchtemberg et le rang de prince de sa maison. Il vivait alors dans une situation honorable et tranquille; le mariage de sa fille aînée avec le prince royal de Suède, fils de l'ex-général Bernadotte, ajoutait encore à son bonheur domestique, lorsqu'il mourut frappé d'apoplexie, le 21 février 1824, à l'âge de quarante-trois ans. Sa résignation avait été si grande et son calme si parfait après les grands événements de sa vie sous l'empire, qu'on l'a accusé de n'avoir pas porté le deuil de la France et de l'avoir trop tôt désapprise.





Gérard pinx.t Imp. de Bougeard Beyer sc.

BATAILLE D'AUSTERLITZ.



# BATAILLE D'AUSTERLITZ

2 DÉCEMBRE 1805

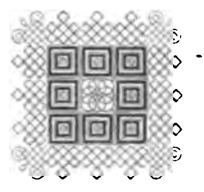
Le soleil qui se leva pour éclairer la bataille d'Austerlitz n'est pas le soleil de tous les jours, c'est un astre ami qui veut être témoin du grand et du terrible spectacle que la fortune et la valeur allaient donner à la terre. Plus tard, Napoléon, dans son langage hyperbolique, l'invoquera avec non moins de bonheur. Le grand joueur avait dit au général Berthier: « Avant demain, cette armée est à moi. » Ses combinaisons étaient certaines; la partie était belle: trois empereurs, deux contre un; échec et mat à la Russie et à l'Autriche. Il fallait avoir déjà fait ses preuves, être bien sûr de soi et des siens, pour dire: Vous combattrez, et je ne combattrai pas; pour révéler à haute voix tout le secret de la bataille; pour annoncer prophétiquement les marches et contremarches de l'ennemi. Cette proclamation est trop curieuse pour ne pas la reproduire: « Soldats! l'armée russe se présente devant nous pour venger l'armée autrichienne d'Ulm; ce sont les mêmes bataillons que vous avez battus à Hollabrunn, et que depuis vous avez poursuivis constamment jusqu'ici. Les positions que nous occupons sont formidables, et dès qu'ils marcheront pour tourner ma droite, ils me présenteront le flanc. Soldats! je dirigerai moi-même vos bataillons; je me tiendrai loin du feu si, avec votre bravoure accoutumée, vous portez le désordre et la confusion dans les rangs ennemis; mais si la victoire était un moment indécise, vous verriez votre empereur s'exposer aux premiers coups, car la victoire ne saurait hésiter dans cette journée surtout où il y va de l'honneur de l'infanterie française qui importe tant à l'honneur de la nation. Que, sous prétexte d'emmener les blessés, on ne dégarnisse pas les rangs, et que chacun soit bien pénétré de cette pensée, qu'il faut vaincre ces

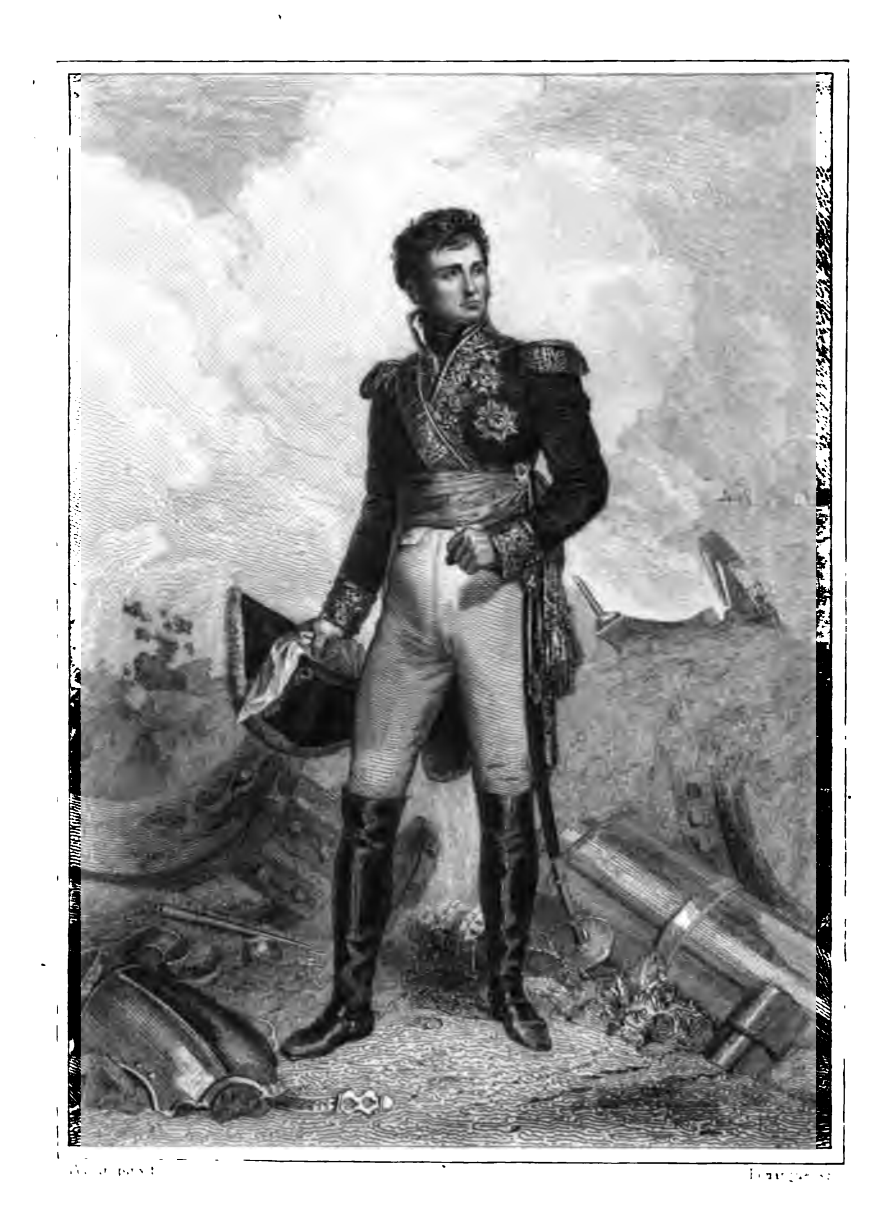
stipendiés de l'Angleterre qui sont animés d'une si grande haine contre notre nation. Cette victoire finira notre campagne, et nous pourrons reprendre nos quartiers d'hiver, où nous serons joints par les nouvelles armées qui se forment en France; alors la paix que je ferai sera digne de mon peuple, de vous et de moi. » Ainsi fut dit, ainsi fut fait; l'exaltation des troupes se prolongea pendant toute la nuit, et les cris de vive l'empereur! vive Napoléon! se firent entendre jusqu'au moment de la prise des armes. Le matin, Napoléon se porta sur le front de bandière, inspecta une grande partie des régiments, les animant par ces heureuses incitations qui lui étaient si familières. Il dit en passant devant le front du 59e régiment: « Souvenez-vous que je vous ai surnommé *le terrible;* » et au 28e, composé en grande partie de conscrits du Calvados et de la Seine-Inférieure: « J'espère que les Normands se distingueront aujourd'hui. » Les alliés eurent plus de 40,000 hommes hors de combat dans cette mémorable journée. Les soldats l'avaient nommée bataille des trois empereurs, mais Napoléon lui imposa celui de bataille d'Austerlitz. 18,000 Russes et 600 Autrichiens furent tués par le feu ou noyés, le reste blessé ou fait prisonnier, et, parmi ces derniers, 15 généraux et plus de 400 officiers russes de tout grade. La perte de l'armée française, dont 20,000 soldats, bien à contre-cœur, n'avaient pas brûlé une cartouche (c'était la garde impériale à pied et les grenadiers d'Oudinot), fut évaluée dans le temps à 2,000 morts et 4 à 5,000 blessés.

L'armée entière avait si bien fait son devoir, qu'en recevant les nombreux rapports des chefs, Napoléon s'écria: « Il faudrait une puissance plus grande que la mienne pour récompenser dignement tous ces braves. »

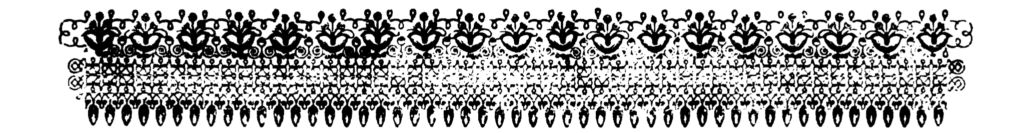
Napoléon acquitta magnifiquement la dette de la patrie et la sienne; des pensions furent accordées aux veuves des généraux, officiers et soldats morts dans cette grande bataille. Il adopta leurs enfants, se chargea de leur éducation, de l'avancement des fils et de la dot des filles. Tous les blessés reçurent une gratification de trois mois de solde. Enfin, l'éloge collectif qui fut mis à l'ordre du jour, le 3 décembre, se termine par ces mots:

« Soldats! lorsque tout ce qui est nécessaire pour assurer le bonheur et la prospérité de notre patrie sera accompli, je vous ramènerai en France; là, vous serez l'objet de ma tendre sollicitude. Mon peuple vous recevra avec joie, et il vous suffira de dire: J'étais à la bataille d'Austerlitz, pour qu'on vous réponde: Voilà un brave! »

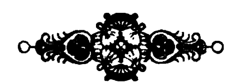




LE MARÉCHAL LANNES.



# LANNES



Lannes (Jean), duc de Montebello, né à Lectoure, département du Gers, le 11 avril 1769, répondit l'un des premiers à l'appel de la réquisition en 1792. Il était alors en apprentissage chez un teinturier. Il partit pour les Pyrénées-Orientales en qualité de sergent-major de l'un des bataillons qui se formèrent dans le midi de la France. Colonel (chef de brigade) en 1795, le traité de Bâle, qui rétablit la paix entre la France et l'Espagne, le renvoya dans ses foyers. Mais à la fin de 1796 il part comme simple volontaire pour l'armée d'Italie, et c'est au combat de Millesimo et sur le champ de bataille qu'il est de nouveau nommé colonel. A la bataille de Bassano, au passage du Pô, à la bataille de Lodi, au siége de Pavie, et à celui de Mantoue, partout enfin il se signala par des traits d'audace et de vaillance qui fixèrent tous les regards et excitèrent l'admiration de l'armée. A la bataille d'Arcole il combattit, malgré des blessures non encore fermées, et voulut payer par de nouveaux exploits le grade de général de brigade qu'il avait conquis au siége de Mantoue, en enlevant à la baïonnette l'un des faubourgs occupés par l'ennemi. Commandant de l'avant-garde, lorsque Bonaparte marcha sur Rome, il emporta de première attaque les retranchements d'Incoln à l'abri desquels l'armée papale s'était flattée de prolonger sa résistance, et Rome fut soumise. Négociateur improvisé, Lannes activa le traité de Campo-Formio et alla prendre rang parmi les héros du grand poëme épique de l'expédition d'Égypte. Désormais la fortune de Bonaparte est la sienne, et il est un des principaux acteurs du

18 brumaire. L'Italie s'ouvre de nouveau à ses exploits, et à la bataille de Marengo il soutint pendant sept heures les efforts de l'armée autrichienne et le feu terrible de quatre-vingts pièces de canon. Le sabre d'honneur qu'il reçoit des consuls sort du fourreau à Lisbonne, et le soldat ambassadeur est ramené à sa vie réelle, 19 mai 1804, par la dignité de maréchal de France et de grand-cordon de la Légion-d'Honneur. En 1805, dans la guerre d'Autriche, il reprend son commandement et son poste favori d'avant-garde; de combat en combat il arrive, toujours victorieux, à Vienne, et sort de cette place pour combattre les Russes venus au secours des Autrichiens. Sous le soleil d'Austerlitz (2 décembre 1805) il commande l'aile gauche de l'armée et fut pour beaucoup dans le succès de cette grande journée; ses deux aides-de-camp furent tués à ses côtés. Après l'armistice du 7 il occupe la Moravie avec ses divisions. A la bataille d'Iéna il commande le centre de l'armée. Il fit la campagne suivante contre les Russes, les battit à Pulstuk, et, blessé dans ce combat, se vit forcé de venir prendre quelques jours de repos à Varsovie. Dès qu'il put remonter à cheval, l'Empereur le chargea de soutenir les opérations du siége de Dantzik avec cette fameuse division Oudinot, si célèbre dans nos fastes militaires. Au combat de Friedberg il commande de nouveau le centre de l'armée. C'est à la fin de cette campagne qu'il fut nommé colonel-général des Suisses. En 1808, il alla en Espagne, battit à Tudela les généraux Castaños et Palafox, et dirigea les opérations du second siége de Sarragosse. Des ruines de cette ville, Launes, à la voix de l'Empereur, revint sur les rives du Danube pour combattre les Autrichiens. Il gagna le 20 avril 1809 la bataille d'Abensberg, prit une part considérable à celle d'Ekmühl le 22, et le jour suivant au combat de Ratisbonne qui entraîna la reddition de cette place. Il prit ensuite le commandement de l'avant-garde qui devait marcher sur Vienne, bombarda et fit capituler cette ville le 12 mai. Le 21 suivant eut lieu cette bataille d'Essling, où durant deux jours la victoire disputée avec acharnement fut sur le point d'échapper aux Français, parce que les ponts sur le Danube, qui établissaient la communication de l'île où est situé le village avec la rive opposée, ayant été rompus, les munitions de guerre vinrent à manquer. C'est à la fin de cette longue et désastreuse journée que Lannes fut atteint d'un boulet de canon qui lui emporta la jambe droite et lui fracassa la gauche au-dessus de la cheville. Transporté à l'île de Lobau sur les fusils de douze grenadiers, il y subit une opération à la suite de laquelle il mourut à Vienne, le 31 mai suivant. « Je l'avais pris pygmée et je l'ai laissé géant, » a dit de lui Napoléon. ( *Biographie contemporaine.* )



Horace Vernet pinx. Imp de Bougeard Pourvoyeur sc

BATAILLE D'IÉNA.



# BATAILLE D'IENA

14 OCTOBRE 1806

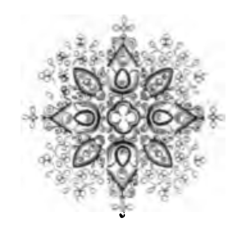
La bataille d'Iena, 14 octobre 1806, est le complément de la bataille d'Austerlitz. L'une est à l'armée prussienne ce que l'autre fut à l'armée russe. Il ne s'agissait de rien moins que d'envahir le territoire de la confédération rhénane, de contraindre l'armée française à évacuer l'Allemagne et à chercher un abri au-delà du Rhin; et voilà qu'il ne reste plus d'espoir au gouvernement prussien; toutes les places, la capitale même, devaient bientôt ouvrir leurs portes à l'armée victorieuse. Cinq jours avaient en quelque sorte décidé du sort de cette monarchie, fondée, agrandie par l'épée, et qui naguère encore était si florissante. Néanmoins, l'amour pour le roi et les siens n'est point ébranlé par tant de maux, et la *Gazette de Berlin*, en consignant la défaite d'Auerstadt et d'Iena, ajoute comme consolation : « Le roi et ses frères sont en vie. »

« L'ardeur, dont toutes les troupes furent animées dans cette grande journée, était telle, que quelque corps, que les circonstances n'avaient pas permis d'employer, manifestèrent hautement leur dépit de ce qu'on leur refusait l'honneur de combattre. Parmi plusieurs traits qui viennent à l'appui de cette remarque, nous en choisirons un qui caractérise à la fois l'empereur et ces soldats qui combattaient sous ses yeux. Pendant la première heure de la bataille d'Iena, où la cavalerie française, impatiemment attendue sur ce point, n'était pas encore arrivée, Napoléon, voyant ses ailes inquiétées et menacées par la cavalerie ennemie, se portait partout au galop pour ordonner des ma-

nœuvres et des changements de front en carrés. L'infanterie de la garde impériale voyait avec un dépit qu'elle ne dissimulait point, toutes les autres troupes engagées, tandis que l'empereur la laissait dans l'inaction ; plusieurs voix firent entendre les mots « En avant! » — « Qu'est-ce? » dit brusquement l'empereur en se présentant sur le front des bataillons; « il n'y a qu'un jeune homme sans « barbe qui peut vouloir préjuger ce que je dois faire. Qu'il attende qu'il ait « commandé dans trente batailles rangées avant de prétendre me donner des « lois. » C'étaient effectivement des vélites dont le jeune courage était impatient de se signaler. » (*Victoires et Conquêtes.*)

L'empereur passa la nuit à décerner des récompenses, à faire distribuer des secours de toute espèce aux blessés, et à recevoir les prisonniers qu'on amenait par milliers au quartier-général; parmi ces derniers, se trouvaient six mille Saxons dont un grand nombre d'officiers. Ces alliés forcés de la Prusse eurent à se louer de l'accueil qu'ils reçurent.

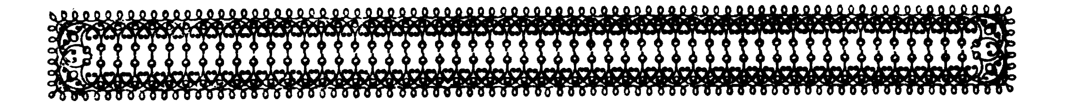
Ils n'avaient pas à pleurer sur leur défaite, eux, puisqu'elle assurait leur nationalité en ne permettant pas que la Saxe fût réunie à la monarchie prussienne, comme c'était l'intention du roi Frédéric-Guillaume, de l'aveu de la Russie et de l'Angleterre ; c'est ce que fit habilement valoir Napoléon, en renvoyant les troupes de l'électeur Frédéric-Auguste dans leurs foyers, sur parole.





LE MARÉCHAL [illegible]

Publié par Furne Paris



# DAVOUST

Davoust (Louis-Nicolas), duc d'Auerstaedt, prince d'Eckmühl, pair et maréchal de France, né à Aunoux (Yonne), le 10 mai 1770, d'une famille noble, entra très jeune à l'école d'Auxerre, puis à celle de Paris, où il devint le camarade de Bonaparte, et fut créé sous-lieutenant en 1787. Quand la révolution eut éclaté, il partit comme volontaire, malgré les principes monarchiques de ses parents, se trouva des premiers au camp de Maulde en qualité de chef de bataillon, et fit la campagne de Belgique avec Dumouriez, qui lui conféra le grade d'adjudant-général, après la bataille de Nerwinde. Destitué comme gentilhomme en 1793, et jeté dans une prison, il fut remis en activité au 9 thermidor avec le titre de général de brigade; puis il passa à l'armée de la Moselle, contribua à la prise de Luxembourg, y refusa le brevet de général de division, alla servir sous les ordres de Pichegru, et fut obligé de capituler dans Manheim dont on lui avait donné le commandement. Échangé l'année suivante, il assista à la défense de Kehl et au passage du Rhin, en 1797, d'où le brave Desaix l'emmena avec lui en Égypte. Chargé de poursuivre les Mamelucks dans les déserts de la Haute-Égypte avec sa brigade, il les battit à Souaquï, à Tata, à Byr-el-Bar, à Samanhout, à Bardys, à Themé; revenant ensuite vers les bouches du Nil, il prit une part brillante à la journée d'Aboukir (14 juillet 1799), où il enleva d'assaut un fort dans lequel s'étaient retranchés cinq mille musulmans.

Nommé général de division à son retour, il descendit en Italie avec le premier consul, et se distingua au passage du Mincio. En 1804, à trente-cinq ans, il fut de la première promotion des maréchaux de France; le bâton lui fut envoyé à Ostende, où il commandait de grandes manœuvres, dans l'attente d'une invasion en Angleterre. Quatre-vingts voiles ennemies tenaient la mer et interceptaient le passage à l'amiral Werhuell, qui résolut de le forcer à tout prix. Davoust s'embarqua dans une chaloupe canonnière, et, doublant le cap Griney, entra avec l'escadre franco-batave dans le port d'Ambleteuse, sous le feu d'une terrible canonnade; bientôt transporté en Allemagne avec le 3e corps, il traversa

le Necker, l'Inn, les gorges de Marienzell, le Danube, et arriva à Presbourg, d'où, rebroussant chemin sur Vienne, il culbuta la gauche de l'armée austro-russe, et ne s'arrêta que sur le champ de bataille d'Austerlitz. En 1806, chargé de la défense des défilés de Kœsen et du passage de la Saale, il gagna la terrible bataille d'Auerstaedt : vingt mille morts, cent quinze pièces de canon, et cinq mille prisonniers ; c'était le jour de la victoire d'Iéna. Les jours suivants, il traversa le pont de Wittemberg, prit Berlin, Custrin, Posen, Varsovie, franchit la Vistule et le Bug, battit la cavalerie russe à Czarnowo, à Pultusk, à Heilsberg, et décida le gain de la sanglante journée d'Eylau, qui fut suivie de celle de Friedland. Dans la campagne de 1809, il attaqua, à Taun en Bavière, les deux cent mille hommes de l'archiduc Charles, et en renversa plusieurs divisions; mêmes succès à Eckmühl où il préludait aux glorieux résultats de la bataille de Wagram.

La paix conclue, il resta en Allemagne pour gouverner les provinces conquises; et quand la guerre fut déclarée à la Russie, il pénétra le premier dans la Pologne, où les habitants le reçurent avec de grandes démonstrations de joie. A Smolensk, à la Moskowa, pendant la désastreuse retraite, le maréchal fut admirable de sang-froid et de dévouement; arrivé à grand'peine jusqu'à Thor, il se replia de là sur Magdebourg, puis sur Hambourg, où il organisa un système de défense formidable, et résista pendant dix mois aux quatre-vingt mille Russes de Beningsen. Après la déchéance de Napoléon, le général Gérard vint le remplacer par ordre royal. Le maréchal Davoust revint à Paris, où l'avait devancé une accusation de détournement de fonds portée par des actionnaires de la banque de Hambourg, à laquelle il répondit victorieusement en 1814. Pendant les Cent Jours, nommé ministre de la guerre, il contribua puissamment à l'organisation de cette belle armée qui fut écrasée à Waterloo.

Au retour de Louis XVIII, il eut une mission pénible à remplir, celle de licencier les cent vingt mille hommes de la Loire. Sa vie militaire était terminée. Dès ce moment, il ne fut plus question de lui jusqu'au jour de sa mort qui arriva le 4 juin 1823, à l'âge de cinquante-trois ans.





Gros pinxit. Imp. de Bougeard Colin sculp.

BATAILLE D'EYLAU.

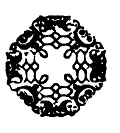


# BATAILLE D'EYLAU

8 FÉVRIER 1807

L'heure de la grande guerre venait de sonner encore. Napoléon avait quitté Varsovie et levé ses quartiers d'hiver. Le combat de Mohrungen servait de prélude à ce terrible réveil. Le 1er février, toute l'armée était en marche. Les affaires de Bergfried, de Waltersdoff, de Deppen, de Hoff, qui avaient eu lieu du 3 au 6 février, mais surtout l'enlèvement du plateau de Preussich-Eylau, et la prise de cette ville, que les Russes défendirent avec acharnement depuis la matinée du 7 jusqu'à dix heures du soir, annonçaient assez qu'un engagement général ne pouvait se retarder plus longtemps. En effet, le 8, les deux armées se trouvaient en présence, à demi-portée de canon l'une de l'autre. Au point du jour, les Russes, au nombre d'environ quatre-vingt mille hommes, occupaient les hauteurs hérissées d'artillerie; les Français, inférieurs en nombre, et dans une position moins avantageuse, ne pouvaient déboucher et développer leur ligne que sous le feu des batteries ennemies. Beningsen, ayant disposé en deux colonnes les troupes du centre de sa ligne et celles de sa réserve, engagea l'action par un grand feu d'artillerie dirigé contre Eylau, qu'il parut vouloir enlever. Napoléon, toujours au poste du danger, suivant sa coutume dans les graves circonstances où sa présence lui paraissait nécessaire, fait avancer quarante pièces de canon de sa garde, qui répondent à l'ennemi. Cette canonnade, très-meurtrière pour les deux partis, est soutenue avec une admirable constance par les Russes et les Français. Napoléon ordonne au grand-duc de Berg et au maréchal Bessières de prendre soixante-dix escadrons de cavalerie pour les lancer sur le centre de l'ennemi. La cavalerie russe fut culbutée au premier choc de cette masse énorme; le grand-duc et le maréchal firent alors charger

l'infanterie. Deux lignes russes enfoncées d'abord, deux fois traversées, abandonnèrent leur artillerie; il y eut là une mêlée affreuse et une perte immense pour l'ennemi. Il se rallia pourtant à la troisième ligne et se déploya; une de ses colonnes, forte de quatre mille hommes, qui pendant l'obscurité s'était trop approchée du cimetière d'Eylau, au moment d'attaquer, s'arrêta tout à coup devant un bataillon de la garde qu'avait envoyé Napoléon; abordée à la baïonnette par le bataillon, chargée en tête par l'escadron de service de l'empereur, et en queue par le grand-duc de Berg, elle périt presque tout entière. Pendant cette lutte, qui attire toute l'attention de Beningsen, le maréchal Davoust, ayant manœuvré pour tourner la gauche de l'ennemi, parvint, après un combat long et meurtrier, à occuper les hauteurs du village de Klein-Sansgarten. L'action n'est pas moins vive en avant de Serpallen, entre les Russes et la division Morand, que le général Saint-Hilaire devait soutenir par une attaque de flanc. Tour à tour assaillis et assaillants, rarement victorieux, les Russes nous cèdent enfin l'avantage. Dès lors le maréchal Davoust peut exécuter les mouvements prescrits par l'empereur pour envelopper et renverser l'aile gauche de l'ennemi, et le sort de la bataille est décidé. Vers les huit heures du soir, Napoléon ordonne d'allumer sur toute la ligne des feux de bivac, qui semblent éclairer et constater sa victoire. Le général Beningsen fit un dernier effort pour soutenir d'abord et ensuite dégager son aile droite, que débordait le maréchal Ney; mais bientôt cette aile, mise en déroute par une charge à la baïonnette, le força lui-même à profiter de l'obscurité pour dérober sa retraite. Napoléon, resté maître du terrible champ de bataille où dix mille morts et trois à quatre mille chevaux tués, la neige couverte de sang, des débris de boulets, d'obus, d'armes de toute espèce, et un nombre immense de blessés, parmi lesquels six mille Russes, formaient le plus hideux spectacle, adoucit du moins, par des soins d'humanité prodigués aux soldats des deux partis, l'horreur du tribut offert en ce moment au fatal génie de la destruction des hommes; toutefois ni ses soins, ni sa victoire certaine, quoique chèrement achetée, ne purent affaiblir l'impression profonde de douleur que produisit sur la France le bulletin de la bataille d'Eylau.

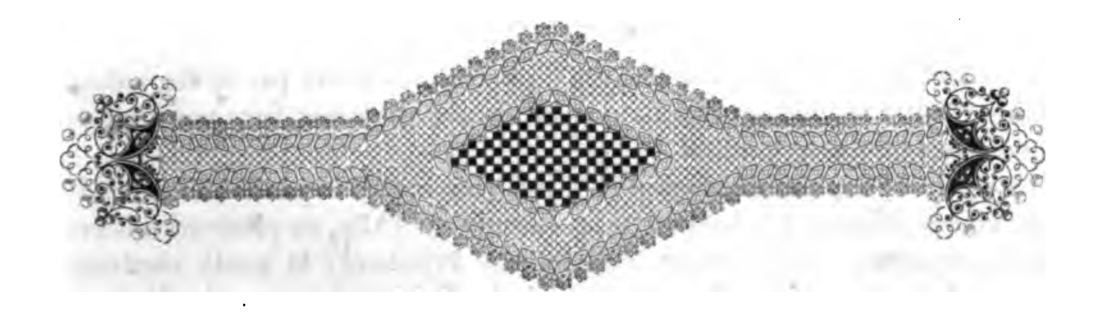






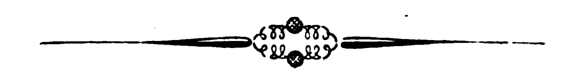
Horace Vernet pinx. Imp. de Finot & Bougeard. A. Lefèvre sc.

BATAILLE DE FRIEDLAND.



# BATAILLE DE FRIEDLAND

14 JUIN 1807.



Cette ville, dont le nom décomposé (*friede*, paix, *land*, pays) indique le séjour de la paix, ment à son étymologie, par le souvenir d'une bataille terrible qui fêta noblement l'anniversaire de Marengo.

Plusieurs affaires, telles que celles de Spanden, de Lomitten, d'Altkirchen, de Wolfesdorf, de Deppen, le combat de Guttstadt, la journée meurtrière d'Heilsberg, en sont les glorieux préludes. La grande action ne commença qu'à cinq heures du soir. L'ennemi appuyait sa gauche à la ville de Friedland, et sa droite se prolongeait jusqu'à la hauteur de Heinrichsdorf, dans un espace d'une lieue et demie. L'Empereur, après avoir reconnu la position de l'armée russe, décida qu'il fallait enlever sur-le-champ la ville de Friedland, en opérant brusquement un changement de front, la droite en avant, et fit commencer l'attaque par l'extrémité de cette aile. Le maréchal Ney commandait la droite, le maréchal Lannes le centre, le maréchal Mortier la gauche.

Le maréchal Ney se mit en mouvement; il était couvert par le bois de Sortlack, et précédé d'une batterie de vingt pièces de canon, qui ne fut pas plus tôt à portée qu'elle foudroya la gauche de l'ennemi. La division du général Marchand s'avança l'arme au bras, prenant pour point de direction le clocher de Friedland; cette division était soutenue sur la gauche par celle du général Bisson. Plusieurs régiments de cavalerie et une nuée de Cosaques sont dissipés par la division de dragons du général Latour-Maubourg. En même temps le général Sénarmont, commandant l'artillerie du premier corps d'armée, portait à quatre cents pas en avant du centre de la réserve une batterie de trente pièces

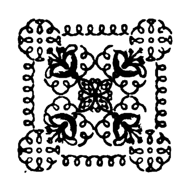
de canon, et faisait éprouver de grandes pertes à l'ennemi par ce feu redoutable. Toutes les démonstrations que les Russes voulurent faire pour opérer une diversion furent inutiles.

Le général en chef Beningsen ne peut tenir contre le général Marchand, qui charge l'ennemi à la baïonnette, et l'accule sur l'Alle, où plusieurs milliers d'hommes trouvèrent la mort. Forcée dans Friedland, la garde impériale russe, qu'a déjà vigoureusement entamée la division Dupont, n'a plus qu'à fuir, qu'à se rendre, ou à mourir.

Au centre, le général Beningsen n'est pas plus heureux. Ce fut en vain que, par des charges réitérées d'infanterie et de cavalerie, les Russes voulurent arrêter l'élan que des chefs tels que le maréchal Lannes, les généraux Oudinot et Verdier, imprimaient à leurs troupes.

A la gauche, le maréchal Mortier s'était maintenu avec beaucoup de sang-froid et de fermeté contre des troupes plus nombreuses que les siennes. Soutenu par le régiment des fusiliers commandé par le colonel Curial, sous la direction du général Savary, il se porte en avant, et active la perte du général Korsakow, qui commandait l'aile droite ennemie.

La victoire, qui n'avait pas été un moment incertaine, se trouvait complète à onze heures du soir. Dans cette journée, Napoléon déploya toute la puissance de son génie militaire : tranquille au milieu de vingt mille hommes de la garde, qu'il condamne, ainsi que deux divisions de la réserve du premier corps, à être témoins immobiles de son succès, il fit détruire la grande armée de l'empereur Alexandre, et les derniers débris de l'armée du roi de Prusse, par les bataillons de la ligne, soutenue de la cavalerie française et saxonne, sous les yeux des deux souverains, dont l'un comptait se venger d'Austerlitz, l'autre d'Iena. Cinquante à soixante mille hommes tués, blessés ou pris, parmi lesquels vingt-cinq généraux, quatre-vingts pièces de canon, soixante-dix drapeaux, sont le résultat de la défaite des coalisés. Le lendemain, ce n'est plus la bataille, c'est la déroute qui continue. Les corollaires doivent être l'occupation de Kœnisberg, la capitulation des places de Glatz et de Kozel en Silésie, l'armistice demandé par les Russes, l'entrevue des deux empereurs de France et de Russie sur le Niemen, puis enfin le fameux traité de Tilsitt, expression la plus haute de la gloire et de la puissance de Napoléon.



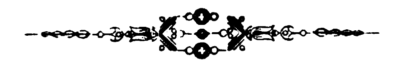


NAPOLÉON REÇOIT À TILSITT LA REINE DE PRUSSE.



# NAPOLÉON REÇOIT LA REINE DE PRUSSE

## A TILSITT



L'empereur Napoléon et la reine de Prusse étaient à Tilsitt deux personnages en scène; l'une cherchant, par les séductions bien légitimes de son esprit, de sa beauté et de ses grâces, à intéresser, en faveur d'un état malheureux, la générosité d'un ennemi triomphant; l'autre, sur la défensive, attentif à se préserver de tout entraînement chevaleresque, bien résolu qu'il était de ne pas sacrifier de solides avantages à une vaine renommée de politesse et de galanterie. La reine, par ses vertus, par la sincérité de ses regrets sur des maux auxquels son imprudence avait contribué, eût mérité de trouver un vainqueur moins inexorable.

Peut-être si la reine de Prusse eût paru à Tilsitt au premier moment de la réunion des empereurs, sa présence eût-elle produit un résultat avantageux pour cette monarchie, parce que alors Napoléon aurait pu se croire obligé d'acheter à ce prix la condescendance d'Alexandre; mais du moment qu'il s'était, par quelques entretiens avec le monarque russe, assuré le concours de ce prince à ses vues, indépendamment du sort qui pouvait être réservé à Frédéric-Guillaume, l'arrivée de la reine devenait un embarras, sans porter avec elle aucune utilité. Il paraît même que sa participation aux débats qui avaient lieu, ne fit que hâter des déterminations contraires aux intérêts qu'elle venait défendre. La reine en effet, ramenant avec beaucoup d'art dans la conversation les points non encore résolus qu'elle désirait faire décider d'une manière favorable, mettait l'empereur Napoléon dans l'alternative ou de montrer une rigueur dont l'expression est toujours pénible envers une

reine qui supplie, ou, lorsqu'il éludait la question par des paroles moins fermes, de fournir à cette princesse le prétexte de voir une concession dans un demi-mot ou dans une réticence. De là, le lendemain, des altercations sur de prétendues promesses de la veille, altercations dans lesquelles l'empereur Alexandre fut plus d'une fois pris pour juge. Fatigué de ces querelles, Napoléon chargea son ministre de se montrer intraitable sur les articles contestés et de presser la conclusion. Une discussion plus longue eût pu être moins défavorable à S. M. prussienne.

Il en fut de la paix comme de l'armistice. Le traité de la France avec la Russie fut signé le 7 juillet 1807, le traité avec la Prusse le 9 seulement. La distinction des deux traités et la différence de leurs dates semblent avoir pour but de faire voir que la Prusse ne traite pas, qu'on a traité en son nom, et qu'elle ne fait que subir les conditions réglées pour elles. Cet abaissement de la maison de Brandebourg est même formellement constaté par l'article 4 du traité entre la France et la Russie. « L'empereur Napoléon, porte cet article, par égard pour l'empereur de toutes les Russies, et voulant donner une preuve du désir sincère qu'il a d'unir les deux nations par les liens d'une confiance et d'une amitié inaltérables, consent à restituer à S. M. le roi de Prusse, allié de S. M. l'empereur de toutes les Russies, tous les pays, villes et territoires conquis et dénommés ci-après. »

Ainsi rien n'est fait en faveur de la Prusse par considération pour elle ni pour son roi. En conséquence d'un faux principe qui changerait le droit de possession par le fait seul de la conquête, Napoléon dispose de la Prusse comme d'un pays vacant sur lequel il ne resterait de droit fondé à personne. Ce n'est point au roi vaincu, c'est à l'allié de la Russie, c'est pour prix de l'union de la Russie avec la France que le traité restitue à Frédéric-Guillaume la moitié de ses états.

(Bignon, *Histoire de France.*)



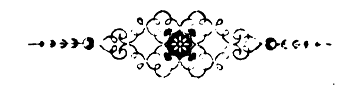


Horace Vernet pinxit. Impr. de Bougeard

BATAILLE DU SOMO-SIERRA.



# COMBAT DE SOMO-SIERRA



Le succès obtenu à Tudela détermina l'empereur à marcher rapidement sur Madrid, pendant que ses armées de droite et de gauche achevaient la dispersion des troupes vaincues, pour empêcher la jonction de leurs débris avec le corps d'armée qui couvrait la capitale.

Le 29 novembre 1808, le quartier impérial fut placé au village de Bocequillas. Le maréchal Victor, dont le corps d'armée marchait en tête des troupes du centre, arriva le 30 devant le défilé de Somo-Sierra, qui fait partie de la chaîne des monts Carpetanos, que traverse la grande route de Castille. Un corps de treize mille hommes, formé en partie des débris de l'armée battue à Burgos et des autres troupes restées en réserve dans la Nouvelle-Castille, défendait l'importante position que nous venons de nommer; les Espagnols avaient fortifié le col, et seize pièces de canon s'y trouvaient en batterie. Les premières troupes du maréchal Victor, c'est-à-dire le neuvième d'infanterie, qui marcha sur les hauteurs de droite, le quatre-vingt-seizième de ligne, qui suivait la chaussée, et le vingt-quatrième, qui se dirigea sur les hauteurs de gauche, après avoir culbuté les avant-postes ennemis, s'engagèrent dans le défilé en les pourchassant. Le général Senarmont, avec six pièces de canon, s'avançait en tête du quatre-vingt-seizième régiment sur la chaussée. L'ennemi avait garni de tirailleurs les hauteurs de droite et de gauche; ses meilleures troupes, rangées en amphithéâtre dans les rochers les plus rapprochés du col, prolongeaient, par un feu croisé, la pente rapide de la chaussée, qui était d'ailleurs enfilée par l'artillerie placée sur le sommet : aucune autre issue ne conduisait à cette position inexpugnable.

Tandis que l'intrépide infanterie française faisait de pénibles efforts pour gravir à droite et à gauche, et soutenait avec sa fermeté ordinaire le double feu de l'artillerie et de la mousqueterie espagnoles, l'empereur survint : la ca-

valerie de sa garde, dont le régiment de chevau-légers polonais tenait la tête, était derrière lui, en colonne dans le défilé.

Napoléon s'arrêta près de l'artillerie, dans le fond du défilé au bas de la montagne; il examina attentivement la position de l'ennemi, dont le feu redoublait d'intensité; à ce moment, plusieurs boulets tombèrent à côté de l'empereur, ou passèrent sur sa tête.

Le régiment de chevau-légers polonais venait d'être placé par son major, le colonel Dautancourt, en colonne serrée par escadrons, au-delà du fossé, à droite de la route, dans une pente adoucie de la montagne.

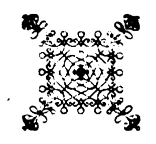
Cependant le feu continuait, sans que l'infanterie française fit des progrès sensibles, lorsque l'empereur donna à l'escadron des chevau-légers polonais, de service auprès de sa personne, l'ordre de charger sur la batterie ennemie qui, du sommet du col, enfilait la route. Cette brave troupe, conduite par le chef d'escadron Kosictulski, s'élança aussitôt en colonne par quatre, la chaussée ne permettant pas un plus grand déploiement. Cette colonne fut ramenée par le feu violent de la batterie et des tirailleurs espagnols; mais le comte Krasinski et le colonel Dautancourt, qui la suivaient à la tête des autres escadrons du régiment, la rallièrent par leur seule présence, et se précipitèrent de nouveau avec elle en avant. Gravir la montagne au galop, malgré une pluie de mitraille et un feu croisé de mousqueterie des plus épouvantables, renverser tout ce qui voulut s'opposer au choc, emporter l'inaccessible position de l'ennemi, fut l'affaire d'un instant: tout, artillerie et infanterie, fut enlevé, sabré, dispersé, coupé ou pris.

Cette charge brillante doit être regardée, à juste titre, comme le plus étonnant et le plus audacieux des faits d'armes dont la cavalerie ait fourni l'exemple; aussi couvrit-elle de gloire le régiment qui l'exécuta, et qui dès lors fut irrévocablement associé à l'élite des vieux soldats français.

Les avantages d'une action aussi mémorable furent décisifs. Le corps espagnol était dispersé et anéanti; il avait perdu dix drapeaux, toute son artillerie, trente caissons, tous ses bagages, les caisses des régiments, un grand nombre d'hommes tués ou prisonniers: parmi ces derniers se trouvaient plusieurs colonels et autres officiers supérieurs.

Le régiment polonais avait eu cinquante-sept hommes tués ou blessés.

(*Victoires et Conquêtes.*)





Paulin Guérin pinxit — Impr. de Bougeard — Geoffroy sc.

LE MARÉCHAL SUCHET.

Publié par Furne, à Paris

# SUCHET

Louis-Gabriel Suchet, né à Lyon, le 2 mars 1770, était, en 1793, chef de bataillon à la 18e demi-brigade. Il se signala dans la campagne de 1795, en Piémont, et fut blessé deux fois l'année suivante. Une action d'éclat lui valut le grade de chef de brigade, et, en cette qualité, il fut chargé, avec le colonel Ruby, de porter au directoire vingt-cinq drapeaux pris sur les Suisses (18 mars 1798). Quelques jours après, il reçut le brevet de général de brigade, passa ensuite à l'armée de Mayence, fut bientôt nommé général de division et chef d'état-major de l'armée d'Italie; commanda la gauche de cette armée sous Masséna; échoua dans l'attaque des retranchements du Monte San-Giacomo, et répara cet échec par cette habile retraite que couronna dignement la belle défense du pont du Var (1800). Le général Suchet, par une utile diversion, contribua aux dispositions qui devaient assurer le passage des Alpes, et amener, après la victoire de Marengo, la seconde conquête de l'Italie. Blessé à Eylau, il était, quelques jours après, à la tête de sa division; en août suivant, il fut investi du commandement en chef du cinquième corps; fut envoyé en Espagne; prit part au siége de Sarragosse, et commanda le troisième corps, devenu armée d'Aragon. L'année précédente, l'empereur l'avait nommé comte. Depuis longtemps il avait les yeux fixés sur le général Suchet qui, placé à la tête d'une faible armée, sut contenir toute une province, et justifier le choix impérial en se conciliant la bienveillance et le respect des peuples, l'amour et la confiance du soldat. A Maria et à Belchite, il lui suffit de six mille Français pour détruire ou disperser, en quelques jours, l'armée de Blacke, forte de vingt mille hommes. Il prit Lerida, qui avait résisté au

grand Condé, la ville et le fort de Mequinenza, Tortose, le fort Saint-Philippe de Balaguer, Tarragone, dont le siége dura deux mois. Cette dernière place ne fut emportée qu'au sixième assaut, le 28 juin 1811. L'empereur témoigna combien il était satisfait du général en chef, en l'élevant au grade de maréchal de l'empire (8 juillet). Revêtu de cette haute dignité, le comte Suchet s'en montra digne, en prenant le Mont-Serrat; en gagnant la bataille de Sagonte, où il fut blessé, et à la suite de laquelle la garnison du fort accepta la capitulation qui lui fut proposée par le maréchal. Quelques mois après, Valence ouvrit ses portes au moment où elle allait être livrée au pillage, au carnage, aux flammes, enfin à toutes les horreurs qui suivent un assaut (10 janvier 1812). Napoléon, pour récompenser les services du chef et des soldats de l'armée d'Aragon, nomma l'un duc d'Albufera, et accorda aux autres deux cents millions de dotation (24 janvier). Plus tard, il conféra au maréchal Suchet le titre de colonel-général de sa garde. Vers la fin de mars 1814, le duc d'Albufera fut chargé de protéger la rentrée de Ferdinand VII dans ses états. Il reçut le roi d'Espagne à Perpignan; mais il ne consentit à laisser ce prince continuer son voyage qu'autant que son frère don Carlos resterait comme ôtage en France, condition qui fut acceptée par le monarque. Le 14 avril, le duc d'Albufera fit sa soumission au gouvernement de Louis XVIII, qui lui donna un siége à la chambre des Pairs. En 1815, Suchet commanda l'armée des Alpes. Il est mort le 3 janvier 1826, au château de Saint-Joseph, près de Marseille. Le maréchal duc d'Albufera était grand-croix de la Légion-d'Honneur, commandeur de Saint-Louis et de l'ordre de Saint-Henri de Saxe, chevalier de l'ordre du Saint-Esprit et de la Couronne de Fer.





Carle Vernet pinxit. Imp. de Bougeard. Audibran sculpsit.

NAPOLÉON DEVANT MADRID.

(3 Décembre 1808)



# NAPOLÉON DEVANT MADRID

### 3 DÉCEMBRE 1808

La ville était dans la plus grande fermentation; depuis huit jours on s'y occupait du soin de barricader les portes et les rues; les cloches des nombreuses églises que renferme cette cité sonnaient toutes à la fois; les prêtres appelaient la population entière sous les armes; plus de quarante mille paysans s'y étaient réunis sous les ordres du général Morla, capitaine-général de l'Andalousie: cent pièces de canon étaient distribuées sur les points principaux; mais par suite du conflit des opinions qui divisent nécessairement les grandes cités dans des circonstances aussi difficiles, les moyens de défense se trouvaient presque paralysés. Deux factions partageaient Madrid: l'une était formée des militaires, des levées de l'extérieur introduites dans la ville pour sa défense, et de la classe pauvre du peuple, qui, soumise à l'influence des prêtres et n'ayant rien à perdre, voulait résister jusqu'à la dernière extrémité; la seconde comprenait la classe des marchands et principaux artisans, et tous les habitants riches et aisés; toutefois le parti militaire et du peuple se trouvait le plus nombreux: il était maître du château royal du Retiro, bâti sur une hauteur qui domine la ville et fortifié avec beaucoup de soin.

Le maréchal Bessières envoya, par ordre de l'empereur, un de ses aides-de-camp dans la ville pour sommer les autorités d'en ouvrir les portes; mais cet officier faillit devenir victime de l'exaspération de la populace, et ne dut son salut qu'à la protection d'un détachement de troupes de ligne qui le reconduisit aux avant-postes français. De son côté la junte militaire chargea un officier-général de porter la réponse qu'elle croyait devoir faire à la sommation, et qu'elle venait de rendre au bruit des vociférations de la multitude réunie sur la place du palais; cette réponse disait *que la population entière de Madrid était résolue à s'ensevelir sous les ruines de cette ville plutôt que d'en permettre l'entrée aux Français.*

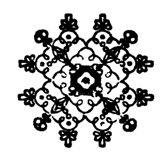
Le feu s'engagea bientôt (2 décembre) à l'entrée des faubourgs et devint très-vif; les voltigeurs du 16e régiment d'infanterie légère s'emparèrent des premières maisons et d'un grand cimetière; pendant la nuit, le reste du corps du maréchal Victor prit position, et tous les points désignés par l'empereur furent garnis d'artillerie.

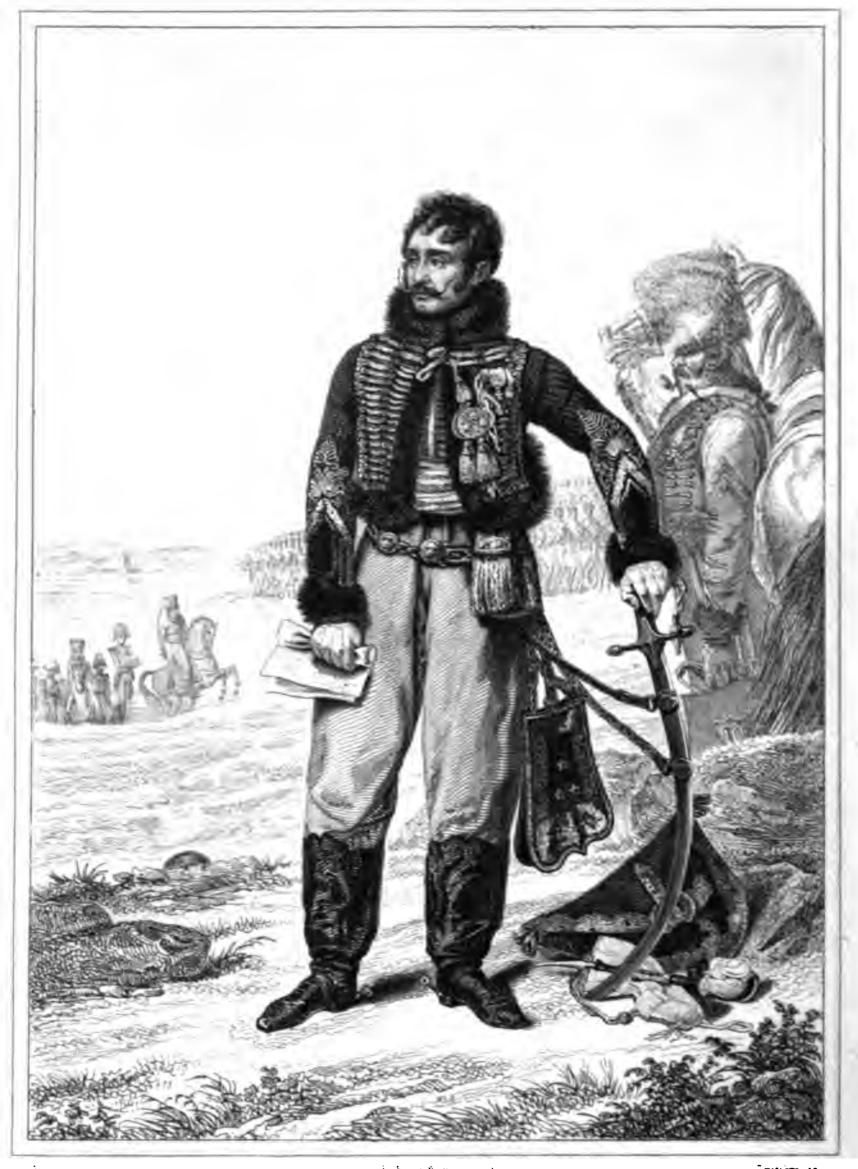
A minuit, le major-général Berthier envoya dans la place un lieutenant-colonel d'artillerie, fait prisonnier à Somo-Sierra, pour remettre au marquis de Castellar une nouvelle sommation, et bientôt trente pièces d'artillerie française en batterie devant le Retiro foudroyèrent les murs de cet établissement royal; en même temps une fausse attaque était dirigée contre un autre côté de la ville pour y attirer la principale attention de l'ennemi: vingt pièces, tant canons qu'obusiers, étaient en batterie sur ce dernier point et faisaient un feu terrible.

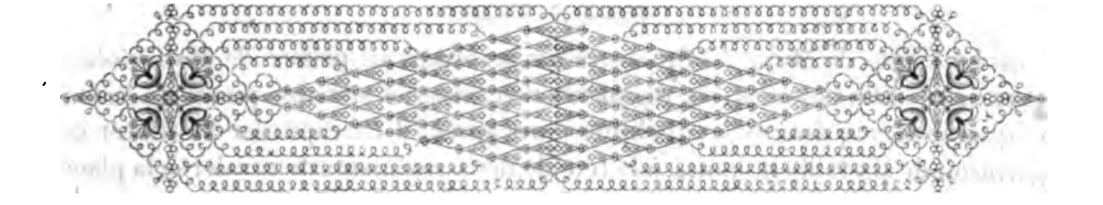
A onze heures du matin le feu cessa sur tous les points, et le major-général Berthier envoya un nouveau parlementaire au marquis de Castellar, avec une seconde sommation, rédigée de manière à épouvanter les Espagnols, en ménageant toutefois leur orgueil national.

A cinq heures, le général Morla et D. Bernardo Yriarte, député de la ville, arrivèrent au quartier-général français, et Napoléon, devant qui ils furent introduits, tout en leur accordant une suspension d'armes jusqu'au lendemain, les congédia avec ces paroles foudroyantes: *Retournez*, leur dit-il, *à Madrid, je vous donne jusqu'à demain six heures du matin; revenez alors si vous n'avez à me parler du peuple que pour m'apprendre qu'il s'est soumis; sinon, vous et vos troupes vous serez tous passés par les armes.*

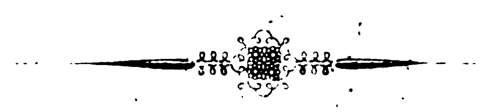
Le lendemain, le général Morla et D. Fernando de la Vera revinrent au quartier-général du prince de Neuchâtel pour lui annoncer que les habitants paisibles acceptaient avec reconnaissance les offres de l'empereur, et quelques heures après le général Belliard entra avec un corps de troupes dans la capitale dont il venait d'être nommé gouverneur; quant à l'empereur, il ne voulut pas entrer dans Madrid. Ses adieux furent terribles: « Si mes efforts sont inutiles, disait-il après sa proclamation, si vous ne répondez pas à ma confiance, il ne me restera qu'à vous traiter en provinces conquises et à placer mon frère sur un autre trône. Je mettrai alors la couronne d'Espagne sur ma tête, et je saurai la faire respecter des méchants; car Dieu m'a donné la force et la volonté nécessaires pour surmonter tous les obstacles. »







# LASALLE



Antoine-Charles-Louis, comte de Lasalle, général de division, grand-officier de la Légion-d'Honneur, chevalier de la Couronne-de-Fer et des ordres de Bavière, naquit à Metz, le 10 mai 1775, d'un commissaire-ordonnateur des guerres. Officier au régiment d'Alsace avant l'âge de onze ans, il abdique à la révolution ce grade de faveur pour remonter plus noblement dans la hiérarchie militaire. Fourrier après une action d'éclat, il s'empara d'une batterie à la tête de quelques chasseurs du 25e régiment; sous-lieutenant à dix-neuf ans, aide-de-camp du général Kellermann, capitaine, chef d'escadron tour à tour, il était colonel à Rivoli, où, campé sur le fameux plateau avec le brave Joubert, il culbuta dans les ravins les formidables colonnes d'Alvinzi; aussi Bonaparte lui dit-il : « Reposez-vous sur ces trophées, vous l'avez bien mérité. » A Valvazone, à la tête de seize cavaliers des guides, il repoussa jusqu'au-delà du Tagliamento un escadron de houlans. Fait prisonnier par Wurmser, qui lui demandait l'âge de Bonaparte : « Il a, dit-il vivement, l'âge de Scipion quand il vainquit Annibal. »

Vint la campagne d'Egypte; le chef de brigade Lasalle fit des prodiges de valeur aux Pyramides, à Salahyeh, où il descendit de cheval, au milieu d'une charge, pour ramasser son sabre; aux combats de Souagy, de Soheidjah, de Rahtah, de Sahmoud, à Thèbes, à Thémé, à Géhémé, où il sauva la vie au général Davoust, dont il commandait l'avant-garde. A Belbeys, un corps de cavalerie et d'infanterie lui suffit pour maintenir la sûreté des communications entre le Caire et Salahyeh. De retour en Europe avec le général Desaix, il eut trois chevaux tués sous lui, et brisa sept sabres, dans une obscure escarmouche, en Italie. Sa fortune grandit avec celle du premier consul, bientôt empereur. Général à Austerlitz, il commandait une brigade de dragons. Dans la guerre de Prusse, en 1806,

sous les ordres de Murat, il fit mettre bas les armes au prince de Hohenlohe, avec seize mille hommes, six régiments de cavalerie, soixante pièces de canon et quarante-cinq drapeaux ; quelques jours après, il fit capituler Stettin et sa garnison de six mille hommes, à la tête de deux régiments de cavalerie; la place renfermait cent soixante bouches à feu. A la bataille d'Heilsberg, il dégagea Murat, entouré par douze dragons russes; envoloppé à son tour, il fut délivré par le grand-duc, qui lui serra la main, en disant : « Général, nous sommes quittes. »

Envoyé en Espagne, après le combat de Kœnigsberg et la bataille de Friedland, où il s'était distingué à son ordinaire, il fut chargé par le duc d'Istrie de disperser les bandes de Léon et des Asturies; il se porta de Burgos à Torquemada, où, avec six mille hommes de pied et huit cents chevaux, il refoula vingt-sept mille Espagnols, désarma la ville et la province de Palencia, détruisit à Cabeson un second corps de révoltés et pénétra dans Valladolid. A Medina-del-Rio-Secco, il décida la victoire par des charges brillantes, et gagna la décoration de grand-officier de la Légion-d'Honneur. A la retraite de Vittoria, il fut toujours à l'arrière-garde. Lors de la venue de Napoléon, qui ramena le succès sous nos drapeaux, il battit à Burgos une division ennemie, prit dix-sept pièces de canon, et quatre drapeaux à Villaviejo. A la bataille de Medelin (28 mars 1809), l'armée française était écrasée par l'artillerie espagnole, et la retraite n'était possible que par le pont de la Guadiana; Lasalle fit charger ses dragons sur un carré de six mille hommes, et l'ennemi fut enfoncé; quinze mille morts et cinq mille prisonniers furent le fruit de cette journée, une des plus décisives de la guerre d'Espagne.

Quand la guerre fut déclarée à l'Autriche (1809), Lasalle, rappelé dans le Nord, se trouva à Presbourg, à Altenbourg, au siège de Raab, à la sanglante bataille d'Essling. A Wagram, entraîné par son ardeur au milieu des carrés autrichiens, dans une charge de cavalerie, il fut frappé d'une balle au front, au moment où le bâton de maréchal l'attendait peut-être (5 juillet 1809); il n'avait que trente-quatre ans.





Horace Vernet pinxit — Impr. de Bougeard. — Audibran sculpsit.

**BATAILLE DE WAGRAM.**

Publié par Furne, à Paris



# BATAILLE DE WAGRAM

6 JUILLET 1809

Dans cette grande affaire, l'imprévu va mettre en relief tout le génie de Napoléon. Un prélude assez heureux d'avant-garde n'avait pas empêché le centre des Autrichiens d'occuper Aderklaa évacué par Bernadotte, et leur droite marchait aux ponts. Ils prenaient ainsi à revers les lignes françaises et mettaient toute l'armée en péril; un coup d'œil suffit à Napoléon pour mesurer le mal et pour y porter remède. Il laissa à Davoust le soin de déborder Rosenberg, de le rejeter sur Wagram; il courut à Masséna, lui donna le commandement de toute la gauche, lui prescrivit de rentrer dans Aderklaa; enfin il prit Eugène, Marmont, Oudinot, les Bavarois et les réserves, pour former le centre, et leur fit faire un changement de front l'aile gauche en arrière, de manière à les ranger de Baumersdorf à Raschdorf.

Ce mouvement, qui s'exécuta sous les ordres d'Eugène, avec une admirable précision, fut protégé par l'attaque d'Aderklaa. Masséna enlève d'emblée le village; puis en s'y maintenant pendant trois heures, il s'oppose au déploiement du centre de l'archiduc. Enfin assailli par le prince en personne, débordé par sa droite, il dut céder la position; mais le vice-roi était en mesure, et l'on pouvait reculer sans rien compromettre. L'infanterie se forma par bataillons serrés en masse et se replia en obliquant à gauche en arrière, et en repoussant avec vigueur les charges de la cavalerie ennemie; lorsqu'elle eut repris l'alignement du centre à la hauteur de Raschdorf, elle fit halte.

Il était dix heures : à ce moment, l'archiduc ayant déblayé le débouché de son centre, s'avançait dans la plaine. Napoléon, qui ne voulait ni se porter au-devant de lui, ni engager la mêlée, l'attendit de pied ferme, couvert sur une demi-lieue de front par 60 pièces d'artillerie de la garde. A l'approche des Autrichiens, toute la batterie vomit un feu terrible et les força de suspendre leur marche. La canonnade s'ouvrit de part et d'autre; elle se termina à l'avantage des Français, l'ennemi fut réduit au silence.

Cependant la gauche du généralissime pénétrait dans l'intervalle que Masséna avait laissé vide entre le Danube et lui. Le maréchal expédiait ses aides-de-camp pour annoncer le progrès de l'ennemi, pour demander des ordres, le canon tonnait déjà sur ses derrières; la division Boudet, qu'on avait laissée à la garde des ponts, était refoulée dans l'île; la retraite était menacée.

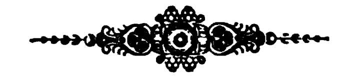
Napoléon semblait indifférent à ces nouvelles, il écoutait en silence et portait ses regards non du côté du Danube, mais vers sa droite. Enfin, à midi, il aperçut Davoust, qui depuis le matin cherchait à tourner Rosenberg, dépasser Neusiedel; il vit le corps autrichien plier; il vit qu'il n'avait plus de diversion à craindre de la part de l'armée de Hongrie, et il s'écria vivement: « Courez dire à Masséna qu'il reprenne l'attaque, la bataille est gagnée. »

Masséna tomba impétueusement sur les colonnes qui avaient osé déborder; il leur enleva Essling où elles cherchaient un appui, il rallia Boudet, et culbutant tout sur son passage, il seconda puissamment, en se portant jusqu'à Léopoldau, le mouvement que faisait le centre.

Napoléon s'était assuré que Davoust avait pris l'ascendant et devait passer jusqu'à Wagram, il le fit côtoyer par Oudinot, puis flanquer de l'autre côté par Masséna; il n'hésite plus à former le reste de son centre en colonnes et à le pousser en avant.

Macdonald se mit en première ligne avec 8 bataillons déployés et 13 bataillons en masse sur les ailes. En seconde ligne, le vice-roi suivit avec deux divisions, les cuirassiers et la cavalerie légère de la garde aux ailes; enfin, en troisième ligne, Napoléon, la vieille et la jeune garde et les grenadiers à cheval. Rien ne put arrêter l'élan de cette masse formidable, les lignes de l'ennemi se rompirent devant elle. En la chargeant en flanc, elles lui firent éprouver de cruelles pertes; mais elle traversa sans s'arrêter toute la plaine, et lorsqu'en saisissant enfin Sussenbraun, Macdonald eut trouvé un point d'appui qui jusque alors lui avait manqué, l'archiduc, dont les ailes avaient déjà perdu Wagram et Léopoldau, renonça au champ de bataille et ne combattit plus que pour assurer sa retraite.

Cette journée, où deux armées de 200,000 combattants se heurtèrent et où le sort de l'Europe fut encore une fois décidé, coûta aux impériaux près de 38,000 hommes, mais peu de prisonniers; aux Français 15,000 blessés et 6,500 tués, parmi lesquels les braves généraux Lasalle et Lacour. Macdonald, Oudinot et Marmont reçurent sur le champ de bataille le bâton de maréchal, Masséna le titre de prince d'Essling.



l'empêchent de rien savoir de tout ce qu'on me fait souffrir; car Marie-Louise est la vertu même. »

Marie-Louise, jetée par le sort des batailles dans les bras de César vainqueur, ne resta pas esclave d'un deuil d'apparat, et, ne pouvant que déroger par une alliance politique, éleva secrètement jusqu'à elle un général autrichien. *Neiperg* est le nom obscur que substitue Marie-Louise au grand nom de *Napoléon*. Son fils ne lui pardonna cette faiblesse qu'à son lit de mort. La révolution de juillet avait éveillé en lui bien des espérances, bien des ambitions qui fermentaient en lui comme la fièvre. Nulle voix ne l'appela, et il ne fit plus que languir. Quand il vit que le mal était sans remède, il fit approcher de son lit le berceau en vermeil que la ville de Paris avait offert à l'impératrice le jour de sa naissance. « Laissez-le près de moi, dit-il d'une voix douce et calme; ce berceau et mon lit, voilà l'image des deux extrémités de ma vie: il n'y a entre ce lit et ce beau berceau que mes vingt et un ans, mon nom et des douleurs, et même rien que mon nom! » Il parut vivement souffrir. « Oui, ajouta-t-il avec feu, laissez-le près de moi; mon berceau sera près de ma tombe! » Le 22 juillet 1832, on comptait parmi les bonheurs de Louis-Philippe, roi de France, *la mort de Napoléon II, roi de Rome*, duc de Reichstadt.





Bellanger pinx. Imp. de Bougeard Colin sc.

**BATAILLE DE LA MOSKOWA.**

(7 Septembre 1812)



# BATAILLE DE LA MOSKOWA

7 SEPTEMBRE 1812

Napoléon avait dit, dans sa proclamation du 22 mai 1812 : « La Russie « est entraînée par la fatalité, ses destins doivent s'accomplir », et le lendemain il passait le Niémen, et s'emparait, l'épée dans le fourreau, de la Lithuanie, abandonnée par les Russes à son approche. Tout répond d'abord à cet heureux commencement. Alexandre n'ose pas même attendre les Français derrière les retranchements de Drissa, et fuit à Saint-Pétersbourg, laissant la conduite de la guerre à ses généraux Barclay de Tolly et Bagration. Chassés de poste en poste, d'Ostrowno à Smolensk, de Smolensk au plateau de Valontina, *le champ sacré*, de Valontina à la Moskowa, les Russes incendiaient eux-mêmes le pays qu'ils quittaient et ne laissaient à leurs ennemis qu'un désert.

« Napoléon trouva les positions de l'ennemi très-belles, occupées avec intelligence; mais il en saisit aussitôt le côté vulnérable.

« La veille, à la nuit, les lignes se formèrent; aux deux ailes : Poniatowski près du vieux chemin de Smolensk; Eugène, renforcé par deux divisions du premier corps et la cavalerie de Grouchy, à cheval sur la Koloeza derrière la Voina, à 600 toises de Borodino. Au centre : en première ligne Davoust (deux divisions) et Ney, couverts chacun par une contre-batterie de 24 pièces opposée aux redans; en seconde ligne Murat et Junot; en troisième ligne, à gauche de la redoute, la jeune garde et la division Friant du premier corps; enfin en réserve derrière la redoute, la vieille garde. Malgré la brume qui rendait l'obscurité profonde, les mouvements s'exécutèrent avec la précision habituelle, et l'Empereur vit avec joie, aux feux de l'ennemi, que Kutuzof ne changeait rien à ses dispositions.

« Les premières heures du jour dissipèrent le brouillard, le soleil s'éleva resplendissant et Napoléon s'écria: « Voilà le soleil d'Austerlitz! » A ce moment les troupes ayant pris les armes, on lut la proclamation suivante, noble pendant des homélies de Kutuzof:

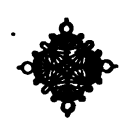
« Soldats, voilà la bataille que vous avez tant désirée ! Désormais la « victoire dépend de vous ; elle nous est nécessaire, elle nous donnera « l'abondance, de bons quartiers d'hiver et un prompt retour dans la patrie. « Conduisez-vous comme à Austerlitz, à Friedland, à Witepsk, à Smolensk, « et que la postérité la plus reculée cite avec orgueil votre conduite dans « cette journée ; que l'on dise de vous : *Il était à cette grande bataille, sous « les murs de Moscou.* »

« Aussitôt le canon de la batterie de droite donne le signal, et la première ligne s'ébranle aux cris mille fois répétés de : Vive l'Empereur ! Cependant quatre heures s'étaient écoulées et le champ de bataille n'était pas encore ouvert. L'ennemi cédait le terrain, mais sans désordre, et l'on voyait son centre, ses réserves, se porter sur sa gauche relevés, dans leurs postes primitifs, par sa droite. Le plan de l'Empereur était démasqué, les deux armées allaient se faire face, et la chance des grandes manœuvres étant perdue, la victoire appartenait aux plus intrépides. A l'aile droite, Poniatowski avait pris et s'était laissé reprendre le mamelon d'Ustiza. Junot eut ordre de renforcer Poniatowski, Davoust et Ney de se glisser entre la flèche et les bois pour déborder la gauche de Bagration, Friant d'emporter la flèche, Murat de lier Ney et Friant au moyen du corps de Nansouty et de faire passer à la gauche de Latour-Maubourg Montbrun pour escalader la grande batterie que le vice-roi devait aborder de front.

« Le pas de charge retentit depuis Ustiza jusqu'à Borodino. Au moment où Montbrun s'élançait au galop, un boulet l'atteint mortellement ; mais Eugène, après s'être établi sur le mamelon, escalade les parapets du côté opposé et pénètre enfin dans la redoute pour ne plus en sortir, et Ney qui doit être salué du titre de prince de la Moskowa, Ney frappe au cœur la gauche et fait une large trouée, et les Russes sanglants, mutilés, s'éloignent pour se reformer derrière le ravin qui se jette près de Gorko dans la Kronizza.

« Kutuzof, informé de ses pertes, fit enfin battre la retraite. Il avait cinquante mille hommes hors de combat, les Français vingt mille. » (*Tableau des guerres de la révolution.*)

Le 14 septembre, Moscou se déployait avec ses étincelantes coupoles et ses innombrables clochers aux yeux des Français muets d'admiration, et Napoléon croyait la campagne finie.





Tony Goutière sc.

LE MARÉCHAL NEY.

Publié par Furne Paris



# NEY

Ney (Michel), prince de la Moskowa, duc d'Elchingen, maréchal de France, qui hérita de Lannes le surnom de *Brave des Braves*, naquit à Sarre-Louis, le 10 janvier 1769. Destiné au notariat, il s'ennuya par anticipation de la vie civile, et s'engagea dans les hussards (13 février 1787). En 1790, il était officier; adjudant-général, en 1796. Il se distingua aux combats de Diedorf et de Montabaur, s'empara de Wurtzbourg, où il fit 2,000 prisonniers, força le passage de la Reydnitz, et fut promu au grade de général de brigade. En l'an v, sous le général Hoche, il fut fait prisonnier à Grissen, puis échangé. En l'an vi, sous Bernadotte, il fit capituler Manheim à la tête de 150 hommes, reçut deux blessures à Altikow et Fraentald, gagna les combats de Kelbron et de Lauffen, et attaqua la ligne du Rhin, au moment où Masséna triomphait à Zurich. Après la chute du Directoire, le premier Consul l'emmena en Italie; il fit des prodiges de valeur à Marengo.

De retour à Paris, peu de temps après il partit pour la Suisse en qualité de ministre plénipotentiaire. C'était encore la guerre, puisqu'il fallut occuper Zurich et licencier de vive force les troupes du général Brackmann; en 1803, sa mission était terminée.

En 1804, nommé maréchal de l'empire, il se trouva au camp de Boulogne, et huit jours après en Autriche, à la tête du 6e corps; il était à Elchingen où il gagna son duché, à Ulm contre les Autrichiens, à Iéna contre la Prusse, à Friedland contre la Russie. Lors de l'invasion d'Espagne, il contribua à battre Wellington à Madrid, le général Wilson à Banos. Envoyé en Portugal, il y mena la guerre avec vigueur, jusqu'au jour où il se prit de jalousie avec Masséna, qui, ne pouvant le faire plier, le destitua après plusieurs échecs causés par leur funeste mésintelligence.

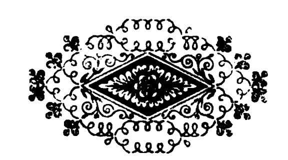
Vint la fameuse guerre de Russie; Ney, commandant du 3e corps, fit des charges brillantes à Liady, Smolensk, Valontina, et décida la célèbre victoire de la Moskowa. Napoléon le créa prince sur le champ de bataille. La désastreuse retraite eut lieu. Ney s'y couvrit de gloire; séparé de l'armée à Krasnoe

( 18 novembre ) avec sa division, il la rejoignit à Orcha après avoir échappé aux Russes comme par miracle, et passa la Bérésina.

En 1813, il força le défilé de Posserna, soutint à Lutzen le choc de 120,000 hommes et commanda l'aile gauche à Bautzen. En 1814, dans cette campagne toute d'inspiration où les généraux, presque livrés à eux-mêmes, agissaient sans contrôle, Ney déploya une incroyable activité; à Brienne, à Mézières, à Champ-Aubert, à Montmirail, à Château-Thierry; il se battait encore lorsqu'il apprit la capitulation de Paris. Désigné avec le duc de Tarente et le duc de Vicence pour négocier au nom de la régence, il fut le premier qui annonça à Napoléon sa déchéance, et se tourna dès-lors vers la famille des Bourbons.

Commandant des dragons, des chasseurs et des chevau-légers-lanciers de France, chevalier de Saint-Louis, pair, gouverneur de la 6me division militaire, il se rallia franchement à la cause de Louis XVIII. Lors du débarquement de l'île d'Elbe, comme pour mettre une barrière infranchissable entre l'Empereur et lui, il se prit à maudire le dieu déchu; mais le dieu marchait toujours. Les troupes criaient déjà *vive l'Empereur!* l'épreuve était trop forte. Ney sanctionna l'enthousiasme des soldats par la fatale proclamation qui devait être une des pièces les plus accablantes de son procès.

Après Waterloo, où il ne put se faire tuer, Ney, de retour à Paris, convaincu que la cause de l'Empereur était désespérée, voulut partir pour les États-Unis, puis pour la Suisse. Il fut arrêté au château de Bessonis, près d'Aurillac, au moment où parut l'ordonnance du 24 juillet. Déposé à la Conciergerie, il fut traduit devant un conseil de guerre. Le maréchal Moncey se récusa; le conseil se déclara incompétent à la majorité de cinq voix contre deux. Le duc de Richelieu, président du conseil des ministres, le traduisit alors devant la chambre des Pairs, et l'affaire se jugea rapidement. L'article XII de la convention de Paris du 3 juillet fut inutilement invoqué. La royauté fut implacable, et, le 7 décembre 1815, à neuf heures vingt minutes du matin, le maréchal Ney tomba percé de six balles au bout de l'allée solitaire de l'Observatoire.





Ary Scheffer pinxit — Imp. de Bougeard — Girardet sculpsit

RETRAITE DE RUSSIE.

Pendant l'Hiver de 1812



# RETRAITE DE RUSSIE

## EN 1812

Un mois et cinq jours après l'occupation de Moscou commença la mémorable retraite dont les désastres ont amené la coalition dans Paris. Napoléon, pour masquer son mouvement sur Smolensk, avait laissé dans le Kremlin Mortier avec la jeune garde, qui rejoignit le surlendemain, et, tandis qu'Eugène sortait de Moscou par le chemin de Borowsk pour tourner par la gauche le camp de Taroutin, il porta l'armée entière sur le front de Kutusof, comme s'il eût voulu lui offrir la bataille. Parvenu à travers mille dangers à Smolensk, on s'aperçut que la ville n'était pas tenable; toutefois on se compta, et l'on comprit que tout n'était pas perdu. L'empereur était encore à la tête de quarante mille hommes qui, après quelques jours de halte, purent de nouveau s'organiser et reformer les colonnes de marche. Le lendemain parut Eugène (sept à huit mille hommes), qui avait réussi à tourner la droite de l'ennemi, et à rallier la garde. Le troisième jour ce fut le tour de Davoust (dix mille hommes) : Kutusof, honteux de sa faiblesse, avait résolu d'enlever au moins ce faible corps d'armée; mais, au bruit du canon, l'empereur sortit de Krasnoi avec la garde et le vice-roi, et ces vaillantes troupes, rivalisant d'ardeur, portèrent aux Russes de si profondes atteintes qu'ils reculèrent frappés de stupeur, et laissèrent échapper le maréchal.

Ney seul était encore en arrière (six mille hommes); on ne pouvait l'attendre qu'au risque d'une affaire générale qu'on ne pouvait livrer avant de saisir les ponts du Borysthène. Napoléon, plein de confiance dans la résolution du prince de la Moskowa, donna l'ordre de marcher sur Orcha.

L'avant-garde de Ney se présenta, le 19 au soir, à 3 heures, près de Krasnoi. Elle trouva la route barrée par des forces décuples, et elle fut accueillie par le feu de cinquante pièces en batterie derrière un ravin. Elle se replia sur le

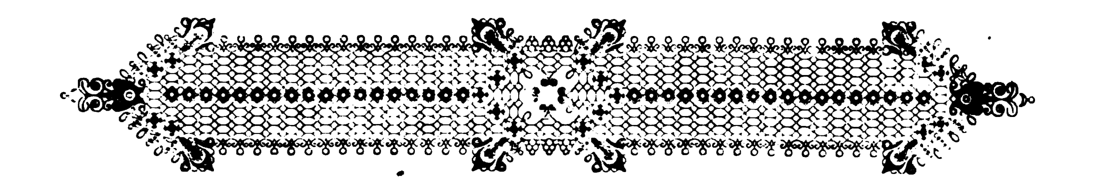
maréchal qui accourut, fit battre la charge, et se précipita furieux sur les premières lignes. Les Russes furent rompus, mais ils furent à l'instant remplacés par des troupes fraîches, et la terrible batterie continua son feu. Jusqu'à la fin du jour Ney renouvela ses audacieuses attaques. Enfin, désespérant de percer à travers ces masses épaisses qui réparaient si facilement leurs brèches, il ordonna la retraite, et, à la grande surprise des siens et de l'ennemi, il reprit la route de Smolensk. Bientôt il la quitta pour se jeter par sa droite le long des bois qui s'étendent en avant de Krasnoi. Les Russes, certains de lui faire rendre le lendemain son épée, ne le poursuivirent point, et sa troupe, rassurée par sa fière contenance, chemina silencieusement sans se rendre bien compte de ses desseins. Ils ne tardèrent pas à se dévoiler : au bout de deux heures de marche, par une nuit obscure et brumeuse qui annonçait le dégel, on atteignit les bords d'un fleuve encore glacé : c'était le Dnieper! un élan de joie ranima les cœurs, et l'on se mit à la recherche d'un passage pour les bagages et l'artillerie. Mais, ô douleur ! la glace commençait à fondre. Elle ne put supporter le poids des voitures, qu'il fallut abandonner. Les hommes abordèrent l'autre rive en se plongeant dans l'eau jusqu'à mi-corps ; avant le jour on était hors de péril. On fut encore harcelé par les Cosaques de Platof, qui, depuis Smolensk, suivaient la rive droite ; mais le maréchal les tint en respect, et il rejoignit à Orcha l'empereur Napoléon qui, quelques heures auparavant, disait en parlant de lui : *J'ai deux cents millions dans les caves des Tuileries, je les donnerais pour racheter le maréchal Ney*. Six mois auparavant, Ney était entré en Russie à la tête de cent mille guerriers ; au moment de la retraite il redevint soldat, et, lui cinquième, il fit face à des milliers de Russes. « Il traversa, dit M. de Ségur, Kowno et le Niemen toujours combat-
« tant, reculant et ne fuyant pas ; marchant toujours après les autres, et, pour
« la centième fois depuis quarante jours et quarante nuits, sacrifiant sa vie et
« sa liberté pour ramener quelques Français de plus, il sortit le dernier de
« cette fatale Russie. »





Colin sc.

LE PRINCE PONIATOWSKI.

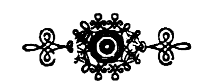


# PONIATOWSKI



Poniatowski (le prince Joseph Ciolek), ministre de la guerre du grand-duché de Varsovie, généralissime des armées polonaises, maréchal de l'empire français, chevalier des ordres de l'Aigle-Blanc, de la croix militaire de Pologne de première classe, grand-aigle de la Légion-d'Honneur, etc., naquit à Vienne (Autriche) le 7 mai 1766. Il était neveu du dernier roi de Pologne, Stanislas-Auguste Poniatowski; fils du prince André, lieutenant-général au service d'Autriche, et de la princesse Kinsky; et petit-fils de Stanislas Poniatowski, célèbre compagnon d'armes de Charles XII, roi de Suède. Sa vie en dehors de la France appartient à l'histoire de la Pologne, et le place à côté du grand Kosciuszko. Poniatowski devient nôtre, non sans quelque répugnance, le jour où le grand-duc de Berg, Joachim Murat, fit son entrée à Varsovie. C'était le 28 novembre 1806. Bientôt Napoléon lève tous les scrupules au nom de la liberté; mais les Polonais veulent avant tout leur existence politique, et s'ils combattent pour la France, c'est en leur nom et avec leurs couleurs nationales. Poniatowski a contre lui les précédents honteux de son oncle, et ce n'est qu'à force de courage et de dévouement qu'il triomphe des méfiances et marche à la popularité. En vain Napoléon, après la bataille de Wagram, 6 juillet 1809, dispose de Cracovie en faveur des Autrichiens; Poniatowski tient à sa conquête et la garde, au grand scandale des puissances du Nord. Le duché de Varsovie, augmenté de quatre nouveaux départements, avait chance de vie; mais la France l'exploite à son profit, et, en 1812, s'il a quatre-vingt mille hommes sous les armes, sans compter la légion de la Vistule employée en Espagne, la moitié lui est enlevée pour être jetée dans les cadres de l'armée française; l'autre, appelée le 5e corps de la grande armée, est mise sous les ordres du roi de Westphalie, Jérôme Napoléon, qui en cède

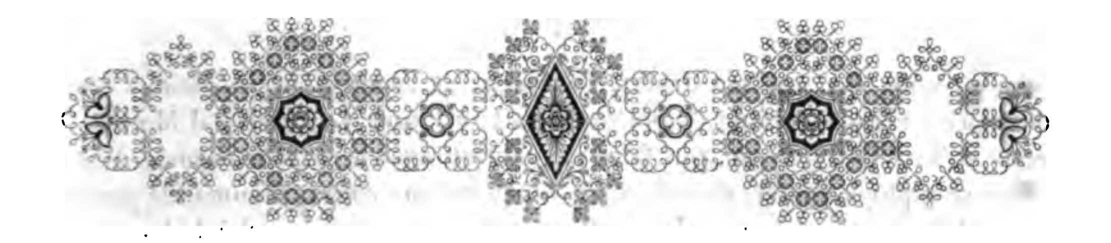
bientôt le commandement à Poniatowski. Le bonheur s'était enfui, restait encore la gloire, et Poniatowski commence son immortalité Son nom est partout : à Smolensk, à la Moskowa, à Tschericove. La Pologne tombe; la France lui reste et le voici, pendant la campagne de 1813, prenant une part glorieuse à la prise de Gabel, de Friedland et de Richeberg. Chaque jour il voyait diminuer le nombre de ses Polonais. A la journée du 16 octobre, il fit, devant Leipsick, des efforts qui paraissaient être au-dessus de ses forces. Le soir, Napoléon fit annoncer dans tous les rangs que, voulant donner au prince Poniatowski une dernière marque de sa haute estime, et en même temps l'attacher plus étroitement aux destinées de la France, il lui conférait la dignité de maréchal de l'Empire. Le 18 octobre, il se battit encore toute la journée; chargé de protéger la retraite de l'armée française, et n'ayant avec lui que sept cents hommes à pied et soixante lanciers, il contint les colonnes ennemies qui s'avançaient en force. Par une méprise funeste, tous les ponts avaient été coupés par les Français eux-mêmes; alors, ne voyant plus de salut, il s'écria en agitant son sabre : « Compagnons, mourons comme il convient aux soldats de la patrie; mais vendons chèrement notre vie. » Se jetant alors sur une colonne prussienne qui le repoussait, il en refoula le premier rang. Déjà blessé pendant la journée, il reçut à cette dernière charge un coup de feu à l'épaule gauche. Ses soldats l'entourent et le conjurent de se conserver à la Pologne pour des jours plus heureux. « Non, dit-il, Dieu m'a confié l'honneur des Polonais, c'est à lui seul que je veux le remettre. » Il reçut encore une blessure et parvint cependant à passer la Pleisse à la nage, pour protéger la retraite de ses troupes légères. Arrivé, avec une suite peu nombreuse, sur les bords de l'Elster, dont les flots rapides emportaient avec eux les débris de la journée, l'ennemi lui criait encore de se rendre, mais en vain; se trouvant trop faible pour se battre, il se jeta dans le fleuve et disparut, le 19 octobre 1813. Son corps ne fut retrouvé que cinq jours après : il fut embaumé et porté à Varsovie par ses compagnons d'armes, où tous les honneurs dus à son rang lui furent rendus, par ordre de l'empereur Alexandre. Le lieu de sa mort, à Leipsick, est consacré par un modeste monument, que l'armée polonaise lui éleva à son retour de cette désastreuse campagne. Plus tard ses dépouilles mortelles trouvèrent place dans le tombeau des rois à Cracovie : il y repose à côté de Sobieski et de Kosciuszko.





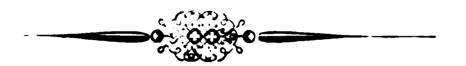
Horace Vernet pinx. Imp. de Pinot & Bougeard Beyer sc.

BATAILLE DE HANAU.



# BATAILLE DE HANAU

30 OCTOBRE 1813



Le gros de l'armée austro-bavaroise, sous les ordres du général de Wrède, occupait Hanau. Napoléon part de Schluchtern et culbute une brigade autrichienne qui inquiétait son passage. Certain qu'une bataille devait encore ouvrir à son armée les portes de la vieille France, il fit diriger sur Coblentz tous les bagages, sous la protection de la cavalerie des généraux Milhaud et Lefebvre-Desnouettes. En effet, le 30, quarante-cinq mille hommes l'attendaient sur la Kintzig, en avant de Hanau, couverts par une artillerie formidable. Au débouché de la forêt qui sépare les deux armées, Napoléon, faute d'artillerie, est obligé de suspendre l'attaque et de se borner à la fusillade de ses tirailleurs. A trois heures, le général Drouot paraît avec cinquante pièces de la garde, et fait taire le feu de l'ennemi. Mais une charge générale de la cavalerie austro-bavaroise, profitant du moment où le général Nansouty étend la sienne sur la droite, entoure de si près l'artillerie française, que les canonniers doivent défendre leurs pièces à l'arme blanche. Alors la cavalerie de la garde et les cuirassiers dégagèrent l'artillerie, et, culbutant par une charge à fond l'infanterie ainsi que la cavalerie des ennemis, dispersèrent entièrement leur gauche. Cependant le général de Wrède, pour favoriser sa retraite, engagea sa droite dans une attaque vigoureuse, qui, bientôt arrêtée par une autre partie de la garde, n'eut pas plus de succès que la première; et l'armée austro-bavaroise, repoussée en désordre au-delà de la Kintzig, ne put se rallier que la nuit sous le canon de Hanau, après avoir eu six à sept mille hommes tués, blessés et prisonniers. Ainsi se termina cette bataille que la trahison avait préparée à Ried et à Braunau.

Le lendemain, le maréchal Marmont entra dans Hanau : il poursuivit l'en-

nemi, tomba sur son aile droite, l'enfonça, et l'accula sur le Mein. Cette entreprise réussit comme Napoléon l'avait ordonné. Le maréchal Mortier, resté le 30 à Gelnhausen, put faire sa jonction avec le gros de l'armée. Marmont se reploya au-delà de la Kintzig. Le quatrième corps, commandé par le général Bertrand, demeura devant Hanau et occupa le débouché de Lamboi. Le général de Wrède revint sur le maréchal Marmont, et voulut reprendre Hanau; mais, après avoir forcé la porte de Nuremberg, une blessure le mit hors de combat, et il ne put empêcher ses colonnes d'être rejetées de l'autre côté de la ville. L'attaque qu'il avait dirigée sur le pont de Lamboi, défendu par le général Guilleminot, n'eut pas non plus une heureuse issue; malgré l'infériorité de ses troupes et celle de son artillerie qui n'était que de douze pièces contre trente, ce général garda sa position. Débarrassé de toute inquiétude, le quatrième corps évacua Hanau pour prendre la route de Francfort. La division bavaroise, qui se trouvait dans cette ville, l'abandonna devant Napoléon. Le 31 octobre, toute l'armée y arriva successivement; et, le 2 novembre, Mayence reçut pour la dernière fois dans ses murs l'empereur Napoléon et son armée. (De Norvins, *Histoire de Napoléon.*)

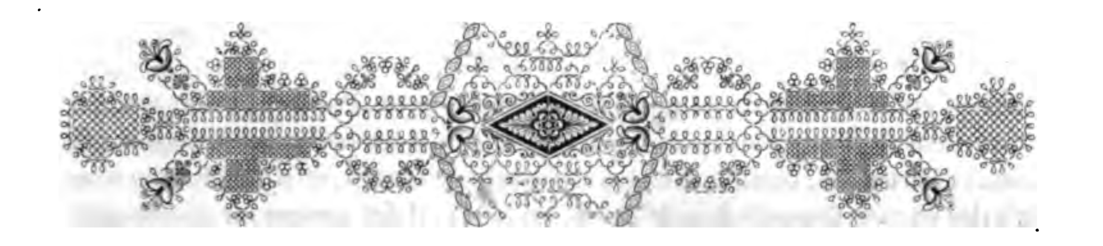




Horace Vernet p.t | Imp. de Finot & Bougeard | A. Lefèvre sc.

LE MARÉCHAL GOUVION S.T CYR.

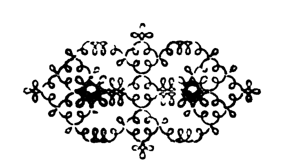
Publié par Furne, Paris



# GOUVION-SAINT-CYR

Louis, marquis de Gouvion-Saint-Cyr, pair et maréchal de France, né à Toul le 13 avril 1764, demanda d'abord aux beaux-arts la gloire et la fortune. Il avait déjà fait le pélerinage de Rome lorsqu'il entra au service, comme volontaire; son avancement fut rapide. En 1793, il était adjudant-général à l'armée de la Moselle, et se distingua au combat de Kayserslautern. L'année suivante, il passa général de brigade à l'armée d'Italie, balaya les vallées de la Maurienne des troupes sardes, se trouva au combat de la Ramasse, et obtint le grade de général de division (16 juin 1794). En 95, il assista au siége de Mayence; en 98, il servit sous Masséna; en 99, il fut destitué. Bientôt remis en activité, il commandait l'aile droite à cette sanglante bataille de Novi, où périt le brave Joubert; puis, il battit l'ennemi à Pasturana, à Abosco, à Coni; il empêcha avec Championnet l'investissement de Gênes, et fit une admirable retraite, qui lui valut du premier consul un sabre d'honneur et le brevet de premier lieutenant de l'armée. En 1800, commandant provisoire de l'armée de Moreau, il s'empara de Fribourg, et battit les Autrichiens à Smelingen, en attendant que Moreau les écrasât à la savante bataille de Hohenlinden. Déjà conseiller-d'état et attaché à la section de la guerre, il fut nommé, en 1801, général en chef de l'armée de Portugal, titre qu'il échangea, après le traité de Badajoz, contre celui d'ambassadeur extraordinaire en Espagne. En 1804, il fut nommé colonel-général des cuirassiers; en 1805, grand-officier de la Légion-d'Honneur, et commandant en chef de l'armée qui devait couvrir le royaume de Naples et protéger les côtes de l'Adriatique. Il n'eut qu'un seul combat à livrer, celui de Castel-Franco, où le prince de Rohan, général des Autrichiens, perdit six mille hommes et mille chevaux. En 1806, pour punir la violation de la neutralité, de la part du gouvernement napolitain, il occupa, sous les ordres de Masséna, la Pouille depuis le mont Gargano jusqu'au golfe de Tarente. Infatigable coureur de

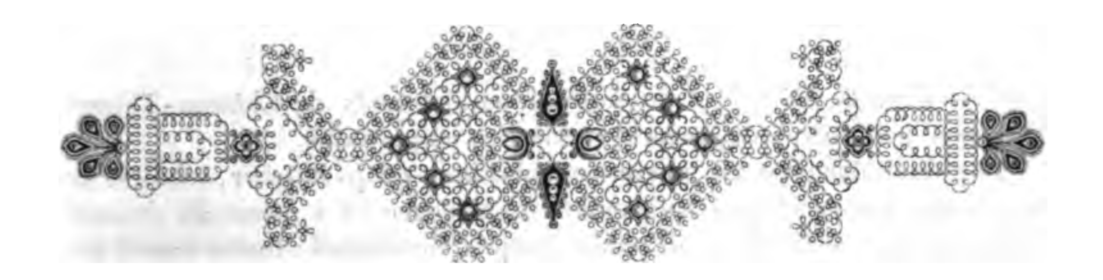
guerres, en 1807 il fit la campagne de Prusse et de Pologne, et fut nommé gouverneur de Warsovie; après la paix de Tilsitt, il fut envoyé en Espagne, prit Roses et Barcelone, battit la division espagnole de Castro, et n'attacha son nom qu'à des succès. Rappelé dans le Nord, en 1812, il fut promu au commandement du 6e corps, ayant sous ses ordres les généraux bavarois Deroi et de Wrède. Le duc de Reggio ayant été blessé, il réunit le 10e corps au sien, et battit à Polotsk le général russe Wittgenstein (17 août). Le 27 du même mois, Napoléon le nomma maréchal de l'empire. Dans la funeste retraite de Moscou, nouveau combat à Polotsk, nouvelle défaite de Wittgenstein; mais le maréchal blessé dut abandonner l'armée, qu'il ne rejoignit qu'en 1813. Alors il reparut en Saxe, se signala à la bataille de Dresde, détruisit le corps russe de Tolstoy, et fut chargé de la défense de la place, avec son 6e corps. Cerné de toutes parts, après la bataille de Leipsick, il essaya de s'ouvrir un passage, mais inutilement; on lui offrit une capitulation honorable, qui lui permettait le retour en France avec ses troupes et une partie de son artillerie; il accepta; elle fut violée, et lui retenu prisonnier avec seize mille hommes. La restauration ouvrit le chemin de France au maréchal forcément inactif pendant la glorieuse campagne de 1814. Louis XVIII l'accueillit avec distinction et le nomma commandeur de l'ordre de Saint-Louis. Au retour de l'île d'Elbe, Gouvion-Saint-Cyr accompagna à Lyon le comte d'Artois, et forma à Orléans un noyau d'armée; mais la défection paralysa tous ses efforts, et il alla vivre dans la retraite. Au retour de Gand, il fut nommé ministre de la guerre, et donna sa démission, pour ne pas apposer sa signature au traité de novembre 1815. Tour à tour membre du conseil royal, gouverneur de la 5e division militaire, grand'croix de l'ordre de Saint-Louis, comte, marquis, il rentra au ministère, d'abord à celui de la marine (1817), puis à celui de la guerre (12 septembre 1818), où il fut remplacé (19 novembre 1819) par le marquis de La Tour-Maubourg. Ce fut pendant son administration, et d'après ses plans, que fut rendue la loi si utile du recrutement, modifiée par celle du 9 juin 1824, et que remplaça définitivement celle du 21 mars 1832. Ce fut encore lui qui introduisit dans les régiments des cours d'enseignement mutuel. Il se retira du ministère, parce qu'on résolut de changer la loi Decazes sur les élections, trop favorable au parti démocratique. Gouvion-Saint-Cyr, rentré dans la vie privée, écrivit des *Mémoires sur sa vie*, qui jettent un grand jour sur l'histoire de l'époque, et s'en alla mourir aux îles d'Hyères, où l'avait appelé le soin de sa santé (17 mars 1830).





Horace Vernet pinx. | Imp. de Finot & Bougeard | Colin sc.

BATAILLE DE MONTMIRAIL.



# BATAILLE DE MONTMIRAIL

11 FÉVRIER 1814



L'inquiétude et le découragement avaient gagné nos soldats; Blücher marchait sur Paris par la grande route de Châlons. Le champ de bataille semblait être à la diplomatie, et la France attendait son salut ou sa perte du congrès de Châtillon. Napoléon a donné la mesure du péril public en mettant entre ses mains le sort de l'État. Il se décide à abandonner la Belgique et la rive gauche du Rhin, l'Italie, le Piémont, l'Allemagne, Gênes, etc.; mais lorsque le duc de Bassano présente l'ultimatum à la signature, l'espérance se réveille. « Il s'agit « d'autres choses, » s'écria l'Empereur; « je suis dans ce moment à battre « Blücher. Je pars; je le battrai demain, je le battrai après-demain : si « je réussis, l'état des affaires va changer, et nous verrons... »

La victoire de Champ-Aubert, 10 février 1814, n'est que le prélude de la bataille de Montmirail. Le lendemain 11, Napoléon accourt sur les traces de Sacken, qui marche vers La Ferté, et d'Yorck, qui est déjà à la vue de Meaux; mais, à la nouvelle de la défaite de Champ-Aubert, ils ont rebroussé chemin et viennent au-devant de la bataille que Napoléon leur apporte; une attaque générale la décide bientôt en faveur des Français. Ney et Mortier ont enlevé avec la plus grande valeur la ferme des Grenaux, où l'ennemi a concentré ses forces; il fuit vers Château-Thierry, en pleine déroute, dans l'espoir de rejoindre Blücher sur la Marne. Mais le 12, poursuivis jusqu'à cette ville, les Russes et les Prussiens, qui n'ont pas eu le temps d'en couper le pont, y sont entrés pêle-mêle avec la cavalerie française. Mortier refoule sur la route de Soissons

tous ces fuyards d'Yorck et de Sacken. Les habitants de Château-Thierry ramassent les fusils des vaincus et se forment en partisans.

Cependant Marmont n'a pu contenir plus long-temps Blücher, renforcé de deux corps russes et prussiens arrivés de Mayence ; il a même dû évacuer Champ-Aubert; enfin il se voit poussé jusqu'à Montmirail; tout à coup il fait volte-face et prend position dans la plaine de Vaux-Champs; il se retrouve encore à l'avant-garde, ayant derrière lui Napoléon avec son armée en bataille. Il est huit heures du matin : Blücher, étonné, voudrait refuser le combat; mais, attaqué soudain par notre cavalerie qui se précipite sur les carrés prussiens, les enfonce et les disperse, la retraite qu'il ordonne n'est plus qu'une fuite. Lui-même, le soir, enveloppé avec son état-major, il ne peut se dégager que le sabre à la main et à la faveur de l'obscurité. Marmont continue la poursuite toute la nuit. Napoléon retourne coucher à Montmirail; il envoie huit mille prisonniers russes et prussiens porter à Paris les bulletins de cette glorieuse semaine. Il peut se rappeler la fameuse campagne de cinq jours qui marqua ses premiers succès en Italie; d'autres vont encore illustrer ses derniers combats en France. (De Norvins, *Histoire de Napoléon.*)





[illegible] [illegible] Rouargue sc.

[illegible]

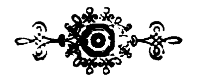
[illegible] Furne à Paris



# MACDONALD

Né à Sedan, le 17 novembre 1765, d'une famille réfugiée en France à la suite de Jacques II, roi d'Angleterre, Jacques-Étienne-Joseph-Alexandre Macdonald entra au service en 1784, dans la légion de Maillebois; passa comme officier dans le régiment d'infanterie irlandaise de Dillon, devenu 87ᵉ; quitta ce corps pour remplir les fonctions d'aide-de-camp près du général Beurnonville, ensuite près de Dumouriez, qui lui accorda une entière confiance. Après la bataille de Jemmapes, il fut nommé lieutenant-colonel au 94ᵉ régiment, et franchit, en deux ans, les grades de colonel et de général de brigade. Le 28 novembre 1794, il fut nommé général de division, et passa de l'armée de Sambre-et-Meuse, où il avait mérité l'estime de Jourdan, à l'armée du Nord, que commandait le général Pichegru. Il se distingua en Hollande, à Thiel, au passage du Wahal, à Linden, sur le Grebbe, à Wœrden; fut chargé de porter au Directoire exécutif le drapeau de l'armée du Nord (28 février 1798). Moins de deux mois après, il fut envoyé à l'armée d'Italie. Nommé commandant des troupes à Rome, le 11 juillet, il remplaça, l'année suivante, l'intègre Championnet dans le commandement en chef de l'armée de Naples. Obligé d'évacuer le territoire de la république Parthénopéenne, une blessure grave, reçue à l'attaque de Modène, ne l'empêcha point de signaler, dans cette retraite, sa constance à la bataille de la Trebia (17, 18 et 19 juin 1799). Il commandait à Versailles lors de la journée du 18 brumaire, et seconda puissamment le général Bonaparte. Chargé, le 21 janvier 1800, d'une inspection générale d'infanterie, il fut, peu après, mis à la tête de l'armée de réserve, qui prit la dénomination d'armée des Grisons. Le récit du passage du Splugen (décembre), paraîtra fabuleux aux générations à venir. Après le traité de Lunéville, Macdonald fut envoyé en Danemark comme ministre plénipotentiaire. Nommé membre de la Légion-d'Honneur en 1803, il fut, sans avoir

passé par les grades intermédiaires, décoré du cordon de grand-officier, le 14 juin 1804, date singulière lorsqu'on la rapproche de celle du jugement de Moreau, antérieure de quatre jours. Ayant pris la défense du général accusé, il tomba dans la disgrâce de Napoléon, qui l'éloigna des drapeaux jusqu'en 1807, époque à laquelle Macdonald fut autorisé à passer au service de Naples. Deux ans après, il reçut le commandement de l'un des corps principaux du vice-roi d'Italie. A Wagram, le général Macdonald dirigea si bien ses trois divisions, que Napoléon l'en récompensa par la dignité de maréchal de l'empire (12 juillet 1809), le titre de duc de Tarente et le grand-aigle de la Légion-d'Honneur. Envoyé en Catalogne, le nouveau maréchal fit, dans la péninsule, la pénible campagne de 1811, et revint à la grande armée, en avril 1812, se mettre à la tête du dixième corps, composé d'une division française et des prussiens d'York. Il battit l'ennemi à Ekau et à Schlock, prit Dünaburg, et, après la défection des Prussiens, se retira sur Kœnigsberg, d'où il conduisit à Dantzig la division Grandjean. Appelé au commandement du onzième corps, en 1813, il se trouva presque toujours en face des troupes prussiennes; perdit, contre Blücher, la bataille de la Katzbach, et fut chargé, avec Poniatowski, de faire l'extrême arrière-garde après les funestes journées de Leipzig. Plus heureux que le brave Polonais, Macdonald passa l'Elster à la nage, se rendit à Cologne, et dirigea les opérations sur le flanc droit de l'ennemi. Pressé par des forces supérieures, il dut successivement continuer sa retraite sur Châlons, Meaux et Solers, se porta en Champagne lorsque Napoléon reprit l'offensive, participa au mouvement sur Saint-Dizier (23 mars 1814), et vint enfin prendre position sur la rivière d'Essonne. Il fut l'un des maréchaux qui portèrent aux souverains alliés l'abdication de l'empereur; il envoya son adhésion au gouvernement des Bourbons, fut élevé à la pairie, nommé gouverneur de la vingt-unième division militaire, et, en mars 1815, accompagna Louis XVIII jusqu'à Menin. Rentré en France, il refusa tout emploi de Napoléon, fut nommé grand-chancelier de la Légion-d'Honneur, le 2 juillet 1815, c'est-à-dire avant le retour du roi à Paris; fut chargé de licencier l'armée de la Loire, et nommé l'un des quatre majors-généraux de la garde royale. Dès les premiers temps de la restauration, il fit, dans la chambre des pairs, la proposition, réalisée beaucoup plus tard, d'accorder une indemnité aux émigrés. Il conserva, quelque temps encore après la révolution de juillet, la place de grand-chancelier de la Légion. Le maréchal duc de Tarente a été décoré du cordon de commandeur dans l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, et dans l'ordre de Malte. Il est chevalier de l'ordre du Saint-Esprit.





Horace Vernet pinxit — Imp. de Bougeard — Colin sculpsit.

**ADIEUX DE FONTAINEBLEAU.**

Publié par Furne, Paris



# ADIEUX DE FONTAINEBLEAU.

20 AVRIL 1814.

La partie était perdue; contre tous que voulait-on qu'il fît? L'acte d'abdication avait été signé le 4 avril, restaient les adieux, et la France impériale n'était plus représentée que par un petit nombre de fidèles, deux Polonais compris, qui seuls assistèrent au dénouement de ce grand drame, jeté dans l'histoire comme un épisode de poëme épique. Berthier, prince de Neuchâtel, et le mameluk Roustan, l'ami et le valet, devaient manquer à cette revue. Pour Napoléon, le monde allait se trouver réduit à l'île d'Elbe, en attendant l'épilogue affreux du rocher de Sainte-Hélène. Ennuyé de toutes les petites discussions d'intérêt personnel qui lui paraissaient si mesquines dans ce naufrage de sa grande fortune; il avait dit : « Eh! que m'importe? un petit écu par « jour et un cheval, voilà tout ce qu'il me faut. » Mais il fallut qu'il acceptât la fiche de consolation qui lui était donnée; et, toute discussion réglée à ce sujet, il se trouva pris d'un violent désir de la mort, qu'il essaya, mais en vain. Le poison avait perdu de sa puissance, et le 12 au matin la nature avait repris le dessus. Cependant tout n'était pas encore accompli.

Le jour du départ, fixé au 17, avait été retardé par diverses dispositions relatives au voyage. « Le 20, à dix heures du matin, toutes les voitures étaient prêtes dans la cour du palais : l'empereur déclara au général autrichien Koller, qu'il ne partirait pas parce que les alliés n'étaient pas fidèles aux engagements qu'ils avaient pris, et qu'ils avaient empêché l'impératrice de l'accompagner jusqu'à Saint-Tropez, comme il avait été convenu. Koller l'assura qu'elle n'était pas retenue, et que c'était par sa propre volonté qu'elle s'était décidée à ne pas l'accompagner; c'était vrai. Il accusa l'empereur d'Autriche d'être un homme sans religion, qui poussait sa fille au divorce, et l'empereur

de Russie et le roi de Prusse, d'avoir manqué de délicatesse, en allant le voir à Rambouillet pour insulter à son malheur.

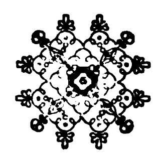
« A midi, Napoléon descendit dans la cour du Cheval Blanc; il trouva rangé sur son passage ce qui lui restait de la cour brillante dont il avait été entouré, et s'avançant au milieu de douze cents grenadiers de sa garde rangés sur deux haies, il fit signe qu'il voulait parler. La garde forma le cercle autour de lui, et chacun put entendre ces dernières paroles, qu'il prononça d'une voix ferme quoique émue :

« Soldats de ma vieille garde, je vous fais mes adieux. Depuis vingt ans « je vous ai trouvés constamment sur le chemin de l'honneur et de la gloire. « Dans ces derniers temps comme dans ceux de notre prospérité, vous n'avez « cessé d'être des modèles de bravoure et de fidélité. Avec des hommes tels « que vous, notre cause n'était pas perdue; mais la guerre était interminable : « c'eût été la guerre civile, et la France n'en fût devenue que plus malheu- « reuse. J'ai donc sacrifié tous nos intérêts à ceux de la patrie; je pars. Vous, « mes amis, continuez de servir la France; son bonheur était mon unique « pensée; il sera toujours l'objet de mes vœux. Ne plaignez pas mon sort; « si j'ai consenti à me survivre, c'est pour servir encore à votre gloire. Je veux « écrire les grandes choses que nous avons faites ensemble! Adieu, mes « enfants! Je voudrais vous presser tous sur mon cœur; que j'embrasse au « moins votre drapeau!... »

« A ces mots, le général Petit, saisissant l'aigle, s'avança. Napoléon reçut le général dans ses bras et baisa le drapeau. Les soldats éclatèrent en sanglots. Napoléon, profondément ému, reprit d'une voix toujours ferme : « Adieu « encore une fois, mes vieux compagnons! que ce dernier baiser passe dans « vos cœurs. »

« S'arrachant aux embrassements de ceux qui l'entouraient, il se jeta dans sa voiture et partit aux cris de *vive l'Empereur!* »

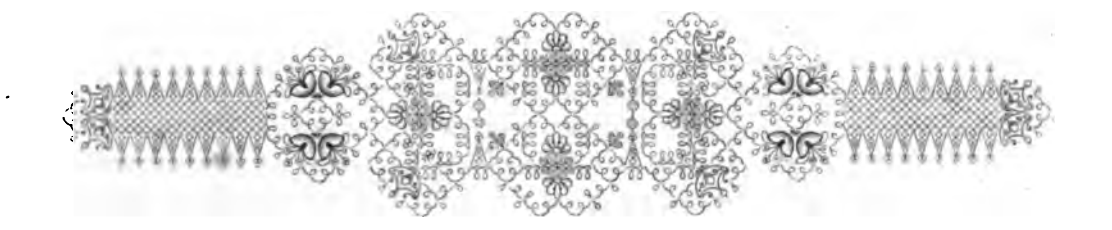
(Thibaudeau.)





Gérard pinx. Imp. de Finot & Bougeard Pelée sc.

LOUIS XVIII.



# LOUIS XVIII

## OCTROYANT LA CHARTE A SAINT-OUEN

Après la paix de Tilsitt, la possibilité du rétablissement des Bourbons était une chimère aux yeux de la Russie, aux yeux de toute l'Europe, moins le roi de Suède, qu'attend lui-même une déposition prochaine. La nécessité de ménagements éventuels pour Napoléon s'est fait sentir à l'Angleterre, qui, après lui avoir juré une guerre à mort, semble craindre de ne pouvoir tenir son serment. Pour éviter de rendre la paix à jamais impossible, le cabinet britannique, et quel cabinet! celui qui se compose des Castlereagh, des Perceval et des Canning, a peur de voir s'élever la maison de Bourbon comme un obstacle entre l'Empereur et lui. C'est Louis XVIII, roi de France, qui demande l'hospitalité; on ne l'accorde qu'au comte de Lille, et encore ne laisse-t-on pas au noble exilé le choix de sa retraite. Comme il persiste dans son refus d'aller en Écosse, on lui permet de débarquer à Yarmouth. Sur l'invitation du duc de Buckingham, il se rendit à l'ancienne habitation de Gossfield-Hall, dans le comté d'Essex. Quelques années après, il va s'établir dans l'humble séjour d'Hartwell. Là, un esprit éclairé, une ame assez généreuse pour adopter, en pensée, la gloire de cette France que sa famille ne gouverne plus; une raison assez vaste et assez pénétrante pour voir, dans l'excès même des prospérités de Napoléon, un présage de revers plus ou moins certain, qui amènerait des chances de restauration; une douce philosophie, des goûts littéraires, et la société d'une nièce formée à l'école du malheur, dont la vertu courageuse

ornait sa petite cour, tous ces biens précieux que le sort n'avait pu lui ravir, composèrent, pour le comte de Lille, une de ces existences d'expectative qui, malgré l'infortune présente, n'est point sans agrément et sans charmes. C'est de là qu'il partira, en 1814, pour remonter sur le trône de ses aïeux, emportant avec lui la table modeste qui n'avait reçu que les confidences du poète et du roi déchu, et sur laquelle il allait tracer à Saint-Ouen cette fameuse déclaration qui devait commencer notre ère constitutionnelle.

« Rappelé par l'amour de notre peuple au trône de nos pères, éclairé par les « malheurs de la nation que nous sommes destiné à gouverner, notre première « pensée est d'invoquer cette confiance mutuelle, si nécessaire à notre repos, « à son bonheur. Après avoir lu attentivement le plan de constitution proposé « par le Sénat, dans sa séance du 6 avril dernier, nous avons reconnu que les « bases en étaient bonnes, mais qu'un grand nombre d'articles, portant l'em- « preinte de la précipitation avec laquelle ils ont été rédigés, ne peuvent, dans « leur forme actuelle, devenir lois fondamentales de l'État. Résolu d'adopter « une constitution libérale, voulant qu'elle soit sagement combinée, et ne « pouvant en adopter une qu'il est indispensable de rectifier, nous convoque- « rons le Sénat et le Corps Législatif, nous engageant à mettre sous leurs yeux « le travail que nous aurons fait avec une commission choisie dans le sein de « ces deux corps, et à donner pour base à cette constitution les garanties « suivantes :

« Le gouvernement représentatif divisé en deux corps, l'impôt librement « consenti, la liberté publique et individuelle, la liberté de la presse, la liberté « des cultes, les propriétés inviolables et sacrées, la vente des biens nationaux « irrévocable, les ministres responsables, les juges inamovibles et le pouvoir « judiciaire indépendant, la dette publique garantie, la Légion-d'Honneur « maintenue, tout Français admissible à tous emplois; enfin, nul individu ne « pourra être inquiété pour ses opinions et ses votes. »

Il s'agissait de remplacer la gloire par la liberté. La liberté de la main de l'empereur Alexandre parut suspecte, et la gloire, toute sanglante et toute coûteuse qu'elle avait été, laissait de grands et nobles regrets qui rendaient difficile un rapprochement de bonne foi entre le passé et le présent. C'était toute une éducation à faire, et quant au peuple, et quant au roi.





Gros pinxit — Imp. de Bougeard — Masson sculp

**LOUIS XVIII QUITTE LES TUILERIES.**

(Nuit du 19 au 20 Mars 1815)

Publié par Furne à Paris

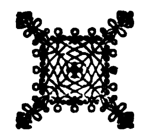


# LOUIS XVIII
## QUITTE LES TUILERIES

NUIT DU 19 AU 20 MARS 1815.

Lorsqu'on apprit aux Tuileries la tentative hardie de Napoléon, ce fut autour du roi une explosion d'indignation et de dévouement sans réserve; chacun des courtisans et des anciens généraux de l'empire s'offrit pour aller combattre l'usurpateur, qu'une ordonnance royale venait de mettre hors la loi; on publia sur sa marche des récits mensongers; on annonça sa fuite dans les montagnes; on s'appesantit à plaisir sur l'horreur des populations. Toutefois, la peur était au fond de toutes ces prétentions à la sécurité, et le mouvement parut si sérieux, que tous les membres de la famille royale partirent pour le comprimer; le comte d'Artois et le duc d'Orléans se rendirent à Lyon, le duc d'Angoulême dans le Languedoc, la duchesse à Bordeaux; les maréchaux Macdonald, Masséna, Oudinot, Ney, Mortier se dispersèrent dans les départements; le maréchal Soult en appela à la fidélité de l'armée, tout en qualifiant Napoléon d'*aventurier*. Vaines démonstrations! les corps d'armée reprenaient leurs aigles, criaient : Vive l'empereur! et tout détachement envoyé contre le *Corse*, servait à grossir son escorte et à précipiter sa marche vers Paris. Le 10 mars, Napoléon était à Lyon, où Monsieur n'avait pu se maintenir, et ce fut là que, rentrant dans l'exercice de son pouvoir impérial, il prononça la dissolution des chambres, convoqua les colléges électoraux en assemblée extraordinaire du Champ-de-Mai pour modifier les constitutions de l'empire, abolit l'ancienne noblesse, porta des peines sévères contre les émigrés non rayés, rentrés en France depuis 1814, rappela les

magistrats destitués, congédia tous les officiers de terre et de mer nommés depuis 1814, et proscrivit treize individus, parmi lesquels se trouvaient le duc de Raguse et le prince de Bénevent. D'autre part, Louis XVIII essayait de ramener à lui l'opinion publique, que les fautes de son gouvernement avait rendue hostile à la Restauration et disposée en faveur de Bonaparte. Il protestait de ses sentiments constitutionnels, faisait appel aux idées libérales; il plaçait la Charte sous la protection de l'armée, de la garde nationale et de tous les citoyens; convoquait les Chambres, et promettait aux représentants de faire bonne contenance et de *mourir à son poste*. Mais déjà le mot terrible : « Ils n'ont rien oublié et rien appris » portait ses fruits. La nation était aigrie par les provocations téméraires et les attaques récentes des partisans de l'ancien régime; elle comprit que cette manifestation tardive de libéralisme n'était due qu'à la marche rapide de Napoléon sur la capitale, et quand le moment fut venu, elle laissa envahir le château des Tuileries par l'exilé de l'île d'Elbe. C'eût été un imposant spectacle, dit Thibaudeau, que celui « du « roi restant aux Tuileries pour voir en face l'homme qui prétendait s'asseoir « sur son trône; Lainé, partageant cette résolution, lui conseilla de s'entourer « des Chambres en permanence, pour voir, lui aussi, si l'usurpateur oserait « porter la main sur la représentation nationale; mais les peureux, et il n'en « manquait pas, alarmèrent le roi, qui eut l'air d'avoir la main forcée pour « sauver sa dignité. Sa résolution de fuir fut annoncée par sa proclamation, « qu'il rédigea lui-même, et que publia *le Moniteur* du 20. — Le même jour, « il n'y avait plus de gouvernement : personne ne commandait, et cependant « tout le monde obéissait encore. » Le roi partit dans la nuit du 19 au 20 mars, pour passer à l'étranger, sous le nom de comte de Lille, par cette même route de Flandre qu'il avait suivie lors de sa première émigration. La cour, telle que le passé et le présent mal combinés l'avaient faite, va se retrouver à Gand, mais la France ne l'y a pas suivie. La question de personne est si peu de chose pour l'empereur, qu'il n'accorde même pas au duc d'Angoulême l'honneur d'être retenu prisonnier. Le général Lamarque a bon marché de la Vendée, qui essaie de se soulever avec MM. de Sapinaud, d'Autichamp et de La Rochejaquelein, et la lutte, terminée à l'intérieur sans effusion de sang, va se dessiner nettement entre l'Europe et Napoléon.

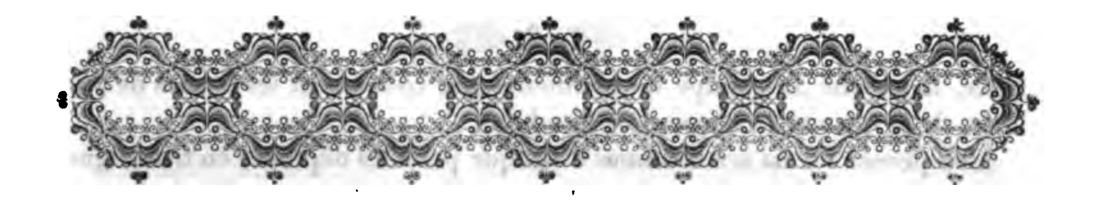




Steuben pinxit | Imp. de Bougeard | Audibran sculp.

BATAILLE DE WATERLOO.

(18 Juin 1815)



# BATAILLE DE WATERLOO

18 JUIN 1815

Il y allait du sort de la France, ou plutôt de Napoléon, vainqueur aux journées de Fleurus et de Ligny. La trahison était passée inaperçue, ce ne fut que plus tard qu'elle eut sa récompense et son châtiment. L'empereur avait en vue d'écraser d'abord les Anglais près du bourg de Mont-Saint-Jean, ensuite de prendre les Prussiens entre deux feux, et victorieux alors de proposer la paix, et d'en dicter lui-même les conditions avant l'arrivée de l'armée russe. Une grande victoire, suivant lui, rien de moins que la destruction de l'armée anglaise, pouvait seule rétablir l'ascendant de son génie, les prestiges de sa gloire, et justifier la témérité de son entreprise. Alors, réuni aux Autrichiens, que le succès ramenait non sans peine au sentiment de la famille, il allait à la rencontre d'Alexandre, le battait, et, de retour à Paris, y faisait couronner l'impératrice et son fils.

La bataille se donna le 18 juin. « Le temps était couvert; il avait plu toute la nuit; à la pointe du jour il pleuvait encore. L'empereur, en déjeûnant, dit: Sur cent chances, nous en avons quatre-vingts pour nous. Le temps ne s'éclaircit que vers huit heures. L'empereur reconnut toute la ligne ennemie. Pourquoi n'attaqua-t-il pas? Les terres étaient, dit-on, détrempées; il fallut attendre que le soleil les eût un peu séchées, et prendre aussi le temps de nettoyer les armes. »

Wellington était rangé avec quatre-vingt mille hommes sur une colline longue de deux mille cinq cents toises qui coupe obliquement de gauche à droite la chaussée de Bruxelles à cinq cents toises en avant de Mont-Saint-Jean, et à une petite lieue de la ferme du Caillou. Son front était couvert par un ravin dont la pente aboutit au cours de la Lasnė. Sa droite appuyait au château d'Hougomont, le centre à la ferme de la Haye-Sainte, qu'on avait cré-

nelée, la gauche au groupe de bâtiments que composent les fermes de Papelotte, de la Haye et le hameau de Smohain.

L'empereur forma ses colonnes d'attaque pour les déployer en trois lignes : 1° à gauche Reille (2e corps), appuyant par sa cavalerie à la chaussée de Nivelles et de l'autre côté à la ferme de la Belle-Alliance; au centre Ney, faisant face à la ferme de la Haye-Sainte, avec soixante-deux pièces soutenues par deux divisions du 1er corps; à droite, Drouet avec ses deux autres divisions et sa cavalerie, s'étendant jusqu'à la hauteur de la ferme de la Haye.

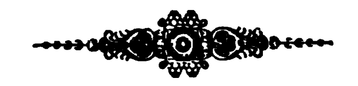
2° En seconde ligne, à gauche, les cuirassiers de Kellermann entre les deux chaussées; au centre le 6e corps, savoir : l'infanterie en colonne serrée par divisions, à gauche; la cavalerie en colonne serrée par escadrons, à droite de la chaussée de Charleroi; à droite, derrière Drouet les cuirassiers de Milhaud.

3° En réserve au centre, à cheval sur la chaussée, les vingt-quatre bataillons d'infanterie de la vieille, moyenne et jeune garde; ayant à droite la cavalerie légère et à gauche la grosse cavalerie de la garde.

Les préliminaires de la bataille promettaient la victoire. Déjà l'alarme s'était répandue jusqu'à Bruxelles, et Wellington au désespoir invoquait la nuit ou les Prussiens...... Les Prussiens ne se firent point attendre. Ils avaient échappé à la surveillance *passive* de Grouchy. Blucher les commandait. Ils étaient frais pour entrer en lice et trente-deux pièces de canon marchaient avec eux.

Alors la scène changea. C'est ici que le peintre a dû la prendre. Tout le 1er corps fit un mouvement rétrograde; huit bataillons de la garde commandés par Cambronne, les seuls qui fussent intacts, se formèrent en réserve; mais, accablés par le nombre, ils refusèrent de se rendre et tombèrent en disant : *La garde meurt et ne se rend pas.* Mot héroïque comme on en fait tant après coup et que l'histoire ramasse, conservant la forme au profit de la pensée.

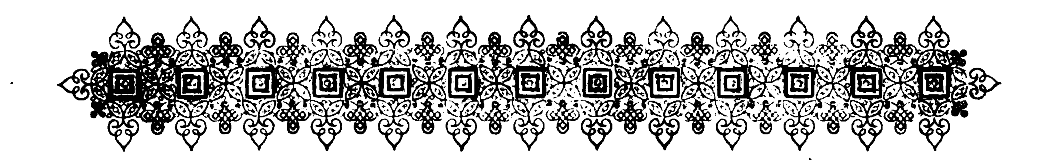
« L'empereur se porta à la gauche de Planchenoit, sur une deuxième posi-
« tion où était en réserve un régiment de la garde avec deux batteries. Il y fit
« de vains efforts pour arrêter les fuyards. La nuit, la confusion rendaient
« tout ralliement impossible. Il fit tirer quelques coups de canons sur la cava-
« lerie anglaise qui s'approchait rapidement; ce furent les derniers. Entouré
« d'ennemis, il fit former en carré le régiment de la garde, et commanda le feu.
« Il allait entrer dans le carré pour mourir avec ses grenadiers. *Ah! sire!* lui
« dit le maréchal Soult, *les ennemis sont déjà assez heureux*. En même temps
« il détourna le cheval de l'empereur. Napoléon prit la route de Charleroi
« après avoir envoyé l'ordre à Grouchy de se retirer sur Laon. » (THIBAUDEAU).



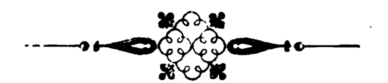


Paul Delaroche pinx. Imp. de Bougeard

PRISE DU TROCADÉRO.



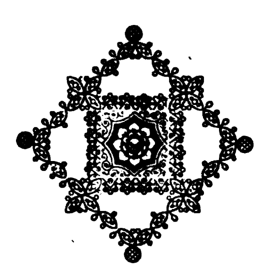
# PRISE DU TROCADÉRO



Les propriétés défensives du Trocadero avaient inspiré aux constitutionnels une grande confiance dans la force de cette position, qu'ils regardaient comme le boulevart de Cadix. Ils y avaient posté leurs meilleures troupes, et surtout un grand nombre d'artilleurs dévoués à la cause des cortès. Dans la nuit du 30 au 31 août 1823, à onze heures du soir, les troupes désignées pour l'attaque furent réunies en arrière de la batterie dite d'Angoulême, et formées ensuite en trois colonnes. Le lieutenant-général Tirlet avait fait préparer avec grande célérité un équipage de pont de bateaux, pour le jeter sur le fossé, immédiatement après que les colonnes se seraient emparées des retranchements. Tous les moyens en avaient été réunis sur le Rio San-Pedro, de manière à pouvoir promptement descendre le courant et s'introduire dans la coupure que les autorités espagnoles, après la levée du siége de 1812, avaient faite à cette presqu'île pour l'isoler du continent, et établir les communications de la grande rade à celle de Puntalès. Le moment de l'attaque avait été fixé à deux heures et demie, la marée devant être assez basse pour que le passage pût s'effectuer sans inconvénient; mais l'ardeur et l'impatience du soldat étaient telles, que le général Obert donna l'ordre d'avancer. Les colonnes d'attaque franchirent rapidement le parapet de la parallèle, au moyen de gradins que le lieutenant-colonel du génie Dupau y avait fait disposer, et se portèrent au pas de course sur la coupure où elles se jetèrent à l'eau, précédées par les capitaines Petit-Jean et Borne, le lieutenant Grooters et le caporal Hue, qui avait précédemment sondé la profondeur. Au premier bruit de ce mouvement, l'ennemi borda les parapets des retranchements, d'où il dirigea un feu très vif de mousqueterie et de mitraille sur le point du passage; mais rien ne put arrêter l'élan des troupes

françaises; elles franchirent la coupure ayant de l'eau jusqu'aux épaules, et en moins de quinze minutes elles escaladèrent les parapets des retranchements aux cris de *vive le roi!* Les colonnes, ou divisions, se dirigèrent ensuite, ainsi qu'elles en avaient reçu l'ordre, à droite et à gauche, et prenant en flanc toute la ligne ennemie, la balayèrent d'un bout à l'autre en culbutant à la baïonnette la plus grande partie des canonniers espagnols, qui se firent tuer sur leurs pièces. Celles-ci, au nombre de quarante-cinq, furent aussitôt tournées contre l'ennemi. La colonne sous les ordres du général comte d'Escure se porta immédiatement sur le moulin retranché de *Guerra*, et surprit la réserve qui l'occupait. Ce mouvement fut si rapide, qu'une batterie en attaque volante, sur le Rio San-Pedro, destinée à appuyer l'assaut, ne put faire qu'une seule décharge. L'arme blanche eut les honneurs de cette journée. Le duc d'Angoulême, qui pendant l'attaque était resté avec son état-major au bord de la coupure, traversa le premier le pont que les pionniers avaient improvisé avant la pointe du jour et le retour de la marée haute. Sentant la nécessité de ne pas donner à l'ennemi le temps de se reconnaître, il fait former une colonne composée de deux bataillons du trente-quatrième et un du trente-sixième, sous les ordres du colonel Farincourt, pour attaquer le village et compléter l'occupation de la presqu'île; un bataillon de la garde devait appuyer ce mouvement.

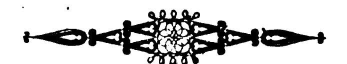
Les difficultés que le terrain opposait à la marche de cette colonne donnèrent le temps à un assez grand nombre d'embarcations de venir, dans le canal du Trocadero, recueillir une partie des fuyards; mais les Français ayant précipité leur marche, malgré le feu qui partait du village et celui des canonniers et de la rade de Puntalès, réussirent à tourner la position, à la forcer, et à faire un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouva le colonel Garcès, membre des cortès et commandant supérieur du Trocadero. Cette seconde attaque, exécutée de jour, avait coûté plus de monde que la première; encore ne fut-ce point assez, par comparaison aux batailles désastreuses de l'empire; et l'opposition, regardant en arrière, ne vit dans cette victoire qu'une petite pièce après la grande.







# CHARLES X



Le 16 septembre 1824, Louis XVIII était mort; son frère Charles-Philippe, comte d'Artois, lui succède. Enfin on allait voir à l'œuvre ce champion du passé. Son premier acte, l'abolition de la censure, surprit étrangement l'espèce anomale de royalistes plus royalistes que le roi, qui assiégeait les marches du trône et soufflait tout haut les plus étranges conseils. A l'ouverture de la session, le 22 septembre, Charles X annonce la solennité de son sacre, et le 29 mai 1825, il renouvelle au pied des autels le serment de maintenir et de faire observer les lois de l'État et les lois octroyées par le roi son frère. L'indemnité, cette expiation tardive qui devait être le baiser de paix du passé et du présent, n'est qu'une victoire d'argent qui rend les partis plus irréconciliables. La loi contre les sacriléges décèle la participation du clergé aux affaires, et l'École normale supprimée donne à la presse ses plus hardis défenseurs. En 1826 vint la loi sur la police de la presse, présentée par M. de Peyronnet, qu'une maladroite apologie du *Moniteur* fit appeler la *loi de justice et d'amour*. La réprobation fut universelle; une opposition formidable se déclara contre le système impolitique des répressions; la gauche de la chambre élective l'attaqua avec fureur, l'Académie protesta; la loi n'eut pas même, à la chambre des pairs, les honneurs de la discussion, et dans la fameuse revue du 29 avril, des cris nombreux s'élevèrent : *A bas les ministres!* Charles X se crut insulté, et la garde nationale fut licenciée. Puis il songea à dissoudre la chambre, dont l'ardent royalisme se refroidissait. M. de Villèle avait été trompé par les rapports des fonctionnaires sur l'opinion publique. Des élections nouvelles amenèrent à la chambre une majorité constitutionnelle, qui nécessita le ministère Martignac,

formé par M. de Chabrol, et valut aux partis un répit de quelques mois. Puis un voyage que fit le roi dans les départements de l'Est, où la population l'accueillit avec amour, lui fit croire qu'on avait égaré la nation, et qu'elle reconnaissait son erreur. Un jour parut dans le *Moniteur* une ordonnance qui appelait au ministère, en remplacement de M. de Martignac et autres, MM. de Polignac, de La Bourdonnaye, de Bourmont, les hommes les plus impopulaires de France. A cette nouvelle, l'attitude des chambres devint menaçante, et la presse tout entière publia des articles virulents. Bientôt M. de La Bourdonnaye céda la place à M. de Guernon-Ranville, MM. de Chabrol et Courvoisier à MM. de Peyronnet et de Chantelauze; M. de Montbel eut les finances, M. d'Haussez la marine, et le baron Capelle le commerce; la lutte était engagée. La chambre ne fléchit pas, et fut dissoute; mais les mêmes hommes furent presque partout réélus. Alors le ministère se décida à frapper un grand coup, et le 26 juillet 1830 parurent les fameuses ordonnances, qui provoquèrent le premier jour une immense rumeur, le second une résistance générale. En trois jours, tout était terminé, malgré les efforts du duc de Raguse, dont le nom rappelait encore un malheureux souvenir; la branche aînée de Bourbon repartait pour l'exil; et, pour expliquer cette espèce d'ordre dans le désordre, on se prit à dire : *Il n'y a rien de changé!* il n'y a qu'un *Français de moins!* Oui, un Français, et un roi; car, malgré ses fautes, jamais roi ne porta plus loin le sentiment de la dignité nationale et royale; Navarin, Alger, en font foi; et le malheur n'arracha point une plainte, un reproche à ce noble vieillard, que Goritz, petite ville du Frioul, vit mourir le 6 novembre 1836.





Gerard pinxit	Imp. de Bougeard	Geoffroy sculp[t]

LE GÉNÉRAL FOY.

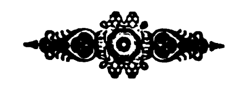
Publié par Furne, Paris



# FOY

L'histoire de la jeunesse de Maximilien-Sébastien Foy, né à Ham (Somme), le 3 février 1775, est celle de tous les enfants précoces. A peine connut-il son père, qui avait assisté à la bataille de Fontenoy et qui était devenu maire et directeur de la poste de sa ville natale; mais il lui restait sa mère, Élisabeth Wisbeck, femme d'un mérite supérieur, qui sut admirablement cultiver cette belle et noble intelligence. A quatorze ans, le jeune Foy sortait du collége de Soissons, après avoir épuisé la série des études classiques, et entrait à l'école d'artillerie de La Fère; à seize ans, il partait pour l'armée du Nord, en qualité de second lieutenant dans le 3ᵉ régiment d'artillerie (1790); en 1792, il assistait à la célèbre bataille de Jemmapes, qui ouvrit la Belgique à l'invasion des républicains. En 1793, devenu premier lieutenant dans les canonniers à cheval, il improuvait hautement la proscription des girondins au 31 mai, et traduit par le proconsul Joseph Lebon devant le tribunal révolutionnaire de Cambrai, il y invoquait avec une imprudente franchise ce respect pour la liberté et la constitution, qui fut l'invariable loi de toute sa vie. Chose étrange en ce temps de rigueurs impitoyables contre les individus suspects de *modérantisme*, il ne fut que renvoyé en prison et échappa à l'échafaud. Rendu plus tard à la vie militaire avec le grade de capitaine, il prit une glorieuse part à la campagne de 1796, sous les ordres de Moreau, et faillit être emporté par un boulet de canon au passage du Rhin, à Diersheim, le 1ᵉʳ floréal an v. Nommé chef d'escadron sur le champ de bataille, le blessé de Diersheim s'en alla prendre des leçons de droit public à Strasbourg sous le professeur Koch; puis en 1798, il se rendit avec son régiment à l'armée d'Angleterre, d'où il ne tarda pas à être rappelé pour l'expédition d'Helvétie. Là, il assista à toutes les brillantes manœuvres de cette vaillante armée du Danube qui, sous les ordres de Masséna, préserva le territoire républicain et désorganisa les efforts de la coalition. Devenu adjudant-général, chef de brigade, Foy suivit en Allemagne le général Moreau (1800) et ne se sépara de lui que pour aller opérer avec le corps du général Moncey une habile diversion dans les Grisons et dans la Valteline, au moment où le premier consul descendait en Italie par le mont Saint-Bernard. Commandant de la place de Milan en 1801, colonel

d'artillerie après la paix d'Amiens, il fut presque impliqué dans la conspiration de Georges Cadoudal, à cause de ses relations avec Moreau, et, l'orage passé, il n'en vota pas moins contre l'élévation de Napoléon au trône impérial. Le nouvel empereur, qui ne pardonnait guère l'opposition, n'en continua pas moins à l'employer; mais le colonel d'artillerie perdit pour quelque temps toute chance d'avancement dans la hiérarchie militaire. Envoyé tour à tour en Autriche, dans le Frioul, à Constantinople (1807), en Espagne, Foy servit toujours avec la plus haute distinction et acquit la réputation d'un des meilleurs et des plus intelligents officiers de l'armée; aussi finit-il par obtenir le grade de général de brigade après la bataille de Vimeiro. Ce fut là la plus rude époque de sa vie militaire, et les épisodes romanesques n'y manquent pas. Porteur d'une sommation du maréchal Soult à la ville d'Oporto, en 1809, il fut brutalement jeté dans un cachot et ne dut sa délivrance qu'à l'entrée des Français dans la place assiégée. Chargé, en 1810, d'aller rendre compte à Napoléon de l'état des opérations dans la Péninsule, il fut attaqué en route par une bande de *guerilleros*, renversé d'un coup de feu, et sauvé à grand' peine par l'arrivée d'un secours imprévu; mais son récit des événements qui se passaient en Espagne fit une si vive impression sur l'Empereur, qu'il le créa sur-le-champ général de division. De retour au-delà des Pyrénées, il y déploya son activité et son coup d'œil ordinaires, et lorsque le temps des revers fut arrivé, les situations difficiles ne le prirent jamais au dépourvu. Blessé, en 1814, à la bataille d'Orthez (c'était sa quatorzième et avant-dernière blessure), il ne put reparaître sur la scène qu'après la chute de la domination impériale, et il accepta du nouveau gouvernement la place d'inspecteur-général d'infanterie. La funeste journée de Waterloo, où une balle lui traversa l'épaule, vit se terminer sa carrière militaire, et le soldat de l'Empire se fit l'historien de cette guerre de la Péninsule à laquelle il avait pris une si grande part. Mais l'épée une fois remise dans le fourreau, la parole lui restait, et le département de l'Aisne le choisit en 1819 pour son représentant à la Chambre des députés. Ici commence pour le général Foy un nouveau genre de succès, plus éclatants que ses exploits de guerre, et lorsqu'il mourut, le 28 novembre 1825, après une longue et douloureuse maladie, cent mille citoyens en deuil assistèrent à ses funérailles. La France entière considéra sa disparition de la scène politique comme une immense perte, et la douleur fut si profonde que la nation ne crut pouvoir mieux honorer sa mémoire et s'acquitter envers lui qu'en adoptant par acclamation ses cinq enfants, auxquels il ne laissait pour tout héritage que son illustre nom.

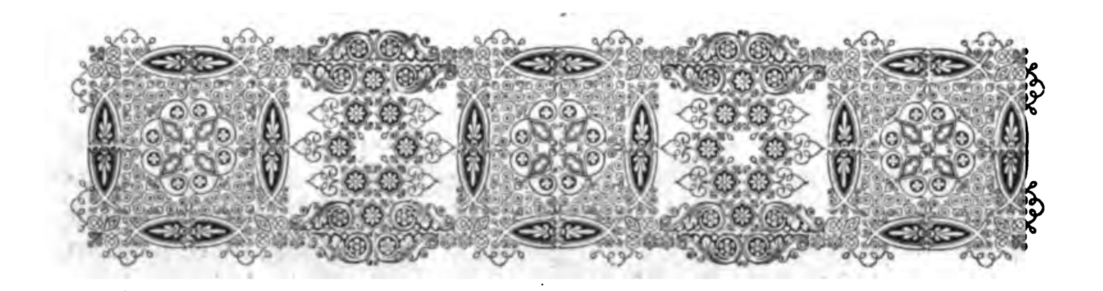




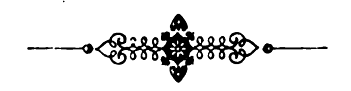
Garneray pinxit. Imp. de Bougeard Rouargue sc.

BATAILLE DE NAVARIN.

Publié par Furne Paris



# BATAILLE DE NAVARIN



La France, l'Angleterre et la Russie, tout étonnées de se trouver ensemble, allaient au nom de l'humanité émanciper la Grèce; les trois escadres combinées avaient pris position à Navarin, et le droit d'ancienneté assigna le commandement supérieur au vice-amiral Codrington.

Le 20 novembre 1827, à midi, le vent se trouvant favorable, les signaux de préparation furent faits; chacun prit son poste, le vaisseau amiral anglais *l'Asia*, en tête, suivi de *l'Albion* et du *Genoa*, la frégate *la Sirène* portant pavillon de l'amiral Rigny, *le Scipion*, *le Trident* et *le Breslaw*, puis l'amiral russe comte Haydn, suivi de trois vaisseaux et de quatre frégates.

Les Turcs avaient formé une ligne d'embossage en fer à cheval sur le contour de la baie, en triple ligne, formant un total de trois vaisseaux de ligne, un vaisseau rasé, seize frégates, vingt-sept grandes corvettes et autant de bricks. La force principale se trouvait réunie vers la droite en entrant et composée de quatre grandes frégates, deux vaisseaux de ligne, une grande frégate, un vaisseau, puis des frégates de divers rangs achevant le contour, et renforcés en deuxième ligne par les corvettes et les bricks. Six brûlots étaient placés aux extrémités du fer à cheval, pour être à même de venir se jeter sur les escadres alliées, si un engagement avait lieu, et au vent desquelles ils se trouvaient naturellement placés.

La frégate anglaise *le Darmouth*, capitaine Fellows, avait été envoyée deux jours avant à Navarin, pour porter à Ibrahim une lettre signée des trois amiraux; mais cette lettre avait été renvoyée sans réponse, sous prétexte qu'Ibrahim n'était pas présent.

A deux heures, le vaisseau de tête, *l'Asia*, donnait dans le port et avait dépassé les batteries; à deux heures et demie, il mouillait par le travers du vaisseau amiral turc et était suivi par les autres vaisseaux anglais. *La Sirène* suivait, et à deux heures vingt-cinq minutes, le capitaine Robert la mouillait à portée de pistolet de la première frégate de la ligne turque; en ce moment un canot de la frégate anglaise *le Darmouth* accostait un des brûlots auprès desquels elle avait mouillé quelques minutes avant, lorsqu'un coup de fusil, parti de ce brûlot, tua l'officier anglais qui commandait le canot. *La Sirène* était si près du brûlot, qu'elle aurait pu le couler s'il n'y avait pas eu de danger pour le canot anglais; *le Darmouth* fit alors une fusillade sur le brûlot pour dégager ses embarcations. Presque à la même minute, *la Sirène* étant vergue à vergue de la frégate égyptienne à deux batteries, *l'Esnina*, l'amiral de Rigny la héla au porte-voix en disant que si elle ne tirait pas il ne tirerait pas sur elle: au même instant deux coups de canon partirent d'un des bâtiments qui étaient dans la poupe de *la Sirène* sur laquelle un homme fut tué, l'autre parut dirigé sur *le Darmouth*. Dès lors le combat s'engagea. Presque en même temps que cela se passait à l'entrée, l'amiral Codrington envoyait une embarcation vers le vaisseau portant pavillon amiral, et le pilote anglais fut tué d'un coup de fusil dans le canot parlementaire.

L'engagement devint bientôt général, qu'on se figure cent cinquante bâtiments de guerre de tous rangs, faisant feu dans un bassin resserré sur une triple ligne.

A cinq heures du soir la première ligne des Turcs était détruite, les vaisseaux et frégates rasés, coulés, incendiés, le reste s'en allait à la côte ou ils se brûlaient eux-mêmes. De cet armement formidable, il ne restait plus à flot qu'une vingtaine de corvettes et de bricks abandonnés.

Ainsi avait été accomplie la menace qui avait été faite à Ibrahim, que si un coup de canon était tiré sur les pavillons alliés, il y allait du sort de la flotte entière.





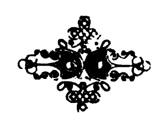
L'AMIRAL DUPERRÉ.



# DUPERRÉ

Né à La Rochelle, le 20 février 1775. Son père, trésorier de la guerre, le fit élever à l'oratoire de Juilly. Il entra dans la marine marchande en sortant du collége, et partit pour les Indes en 1791. De retour en France, un an après, la guerre qui avait lieu avec la Hollande le porta à entrer dans la marine militaire. Lieutenant en 1799, après trois ans de captivité en Angleterre; attaché, en 1805, à l'état-major du vaisseau monté par le prince Jérôme. Il transportait des troupes à la Martinique, lorsqu'il fut coupé devant Lorient par le vaisseau anglais *le Gibraltar* et la frégate *l'Aigle;* mais, après plus d'une heure de combat bord à bord, il parvint à forcer le passage, se réfugia à l'île de Groix, et gagna Lorient trois jours après, à la vue de l'ennemi. Il fut alors promu au grade de capitaine de vaisseau, prit le commandement de la frégate *la Bellone* qui armait à Saint-Malo, et partit pour l'île de France, en 1809. Il croisa aussitôt dans les mers de l'Inde, prit la corvette anglaise *le Victor*, plusieurs bâtiments marchands, et la frégate portugaise *la Minerva*, dont il ne s'empara qu'après deux heures d'un combat opiniâtre. Le 1er janvier 1810, le capitaine Duperré rentra à l'île de France avec ses prises, en présence de l'escadre anglaise qui bloquait la colonie. Trois mois après, à la tête de *la Bellone*, de *la Minerva* et du *Victor*, il reprit la mer et rencontra trois vaisseaux anglais de la Compagnie des Indes, qui transportaient le 24e régiment d'infanterie. Il les attaqua et les obligea d'amener. Lorsqu'il voulut rentrer à l'île de France, il trouva des forces considérables qui en bloquaient le N.-O., et le fort qui commande l'entrée du port occupé par l'ennemi. Le capitaine Duperré conçut alors l'espérance de reprendre ce poste important: malgré une frégate anglaise qui mouillait à

l'entrée du port, il se détermine à forcer le passage, et parvient à introduire sa division dans la baie. Le 24 août, il détruit les frégates anglaises *la Magicienne* et *le Sirius*, enlève *la Néréide*, et prépare la reddition de l'*îlot de la Passe* et de la frégate *l'Iphigénie*. Blessé au visage dans ce combat qui durait depuis cinq heures, il fut renversé de dessus le pont dans la batterie, et emporté sans connaissance. Après la capitulation honorable de l'île de France, le capitaine Duperré revint en France au commencement de 1811, et y trouva la récompense de ses services. L'empereur l'avait créé baron, et, par une exception très-remarquable dans l'ordre de la Légion-d'Honneur, l'avait élevé de simple membre de cet ordre à celui de commandant. La même année, il fut nommé contre-amiral, et commanda l'armée navale de la Méditerranée. Au commencement de 1812, il reçut le commandement en chef des forces françaises et italiennes dans l'Adriatique. La convention du 20 avril 1814, relative à l'évacuation de l'Italie, ayant omis, en ce qui concernait Venise, de parler de la marine, l'amiral Duperré se refusa d'abord à remettre les vaisseaux français, mais il les livra sur de nouveaux ordres du vice-roi. Revenant à la tête des marins qu'il avait commandés, il ne voulut s'en séparer que lorsqu'ils furent rentrés dans leur patrie. En juillet 1814, il fut fait chevalier de Saint-Louis, et préfet maritime, en 1815, à Toulon, qu'il garantit des entreprises que cette place eut à redouter de la part des troupes anglo-siciliennes débarquées à Marseille. Trois ans plus tard, il retourna aux Antilles prendre le commandement de la station française, qu'il conserva jusqu'en 1821. Cette campagne lui valut le cordon de grand-officier de la Légion-d'Honneur. En 1823, pendant la guerre d'Espagne, il fut chargé, en remplacement du contre-amiral Hamelin, du commandement de l'escadre chargée du siége de Cadix. Il fit approcher sept canonnières françaises, trois espagnoles, et quelques autres bâtiments, à huit cents toises de la place, et la bombarda tout le temps que le vent le permit. Cette tentative consterna les cortès, qui reconnurent qu'il leur était impossible de différer la reddition de la ville. *(Biographie des contemporains.)* Dans la campagne d'Alger, le rôle de l'amiral Duperré fut plus en relief. C'est la grande page de son histoire. Disons pour mémoire qu'en 1824, il commandait les forces navales réunies en escadre d'évolution; qu'en 1826, il commandait l'escadre dans les mers des Antilles et du golfe du Mexique; que de 1827 à 1830, il fut préfet maritime à Brest. Le 13 août 1830, il est amiral et pair de France, et en 1834, président du conseil d'amirauté et ministre secrétaire d'état de la marine et des colonies.





Raffet pinxit — Impr. de Bougeard — Girardet sculp.

DÉBARQUEMENT DE L'ARMÉE FRANÇAISE EN AFRIQUE.

(14 Juin 1830)



# DÉBARQUEMENT

## DE L'ARMÉE FRANCAISE EN AFRIQUE

### 14 JUIN 1830

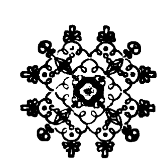
« Le dey d'Alger, dans sa colère au sujet d'une réclamation pécuniaire à laquelle on n'avait pas fait droit assez promptement, s'était emporté jusqu'à insulter la France dans la personne de son consul, en frappant cet agent d'un coup de chasse-mouches. Ce fut là le prétexte; il en fallait un, et la gloire même devait être de complicité dans le projet que le roi Charles X avait conçu sous l'inspiration malheureuse de ses idées rétrogrades. La France arma, en 1830, contre Alger, et bientôt une expédition formidable, montée par trente-cinq mille hommes de troupes, et abondamment pourvue de tout ce qui est nécessaire à des attaques par terre et par mer, mit à la voile du port de Toulon, sous le commandement de l'amiral Duperré. Le comte de Bourmont, ministre de la guerre, prit le commandement de l'expédition. L'escadre française entra le 13 juin dans la rade de Sidi-Ferruch, à vingt kilomètres d'Alger. Hussein, dey d'Alger, se tenait prêt à défendre sa capitale, mais ne fit rien pour empêcher le débarquement des troupes françaises, qui commença, le lendemain, à Torre-Chica. Le 19, l'armée emporta à la baïonnette le camp de Staouëli. Le 24, on se battit à Sidi-Kalef, et cinq jours après, lorsque toute l'artillerie eut été débarquée, les Français enlevèrent les batteries érigées sur les hauteurs de Sidi-Benati. De là on se porta sur Alger. Des redoutes furent bientôt établies pour

battre le fort l'Empereur. Dès lors rien ne pouvait soustraire Alger au sort qui l'attendait. Les habitants, au désespoir, envoyèrent, le 3 juillet, un parlementaire à M. de Bourmont; mais il leur fut répondu que si la ville ne se rendait pas, on allait la réduire en cendres. Cependant les travaux continuaient avec la plus grande activité; ils furent terminés dans la nuit du 3 au 4, et, dès trois heures et demie du matin, nos batteries, démasquées simultanément, commencèrent à bombarder le fort.

«La nuit était belle, l'air agité seulement par une légère brise. Tout à coup la détonation de quelques fusées à la congrève donnent le signal de l'attaque. Toutes nos batteries éclatent à la fois sur le fort, qui répond par le feu des siennes. Des nuages de fumée s'élèvent au-dessus de la forteresse et l'environnent de toutes parts, mais à chaque instant des masses de feu viennent en percer l'obscurité. De tous les points du cercle formé par notre artillerie, partent des éclairs et des détonations dont la force égale celle de la foudre. Des lignes de feu paraboliques marquent le passage de nos bombes, et vont toutes converger vers le même point. Mais le soleil se lève; alors la scène change, et bientôt on ne peut plus distinguer que la fumée qui s'élève et se condense.

« A dix heures, une épouvantable explosion se fait entendre, et, en jetant les yeux du côté du fort, on voit un nuage immense de fumée et de poussière poussé lentement vers le sud. C'était le fort l'Empereur, que les Turcs ne pouvaient défendre, et qu'ils avaient eux-mêmes fait sauter. » (Extrait du *Moniteur.*)

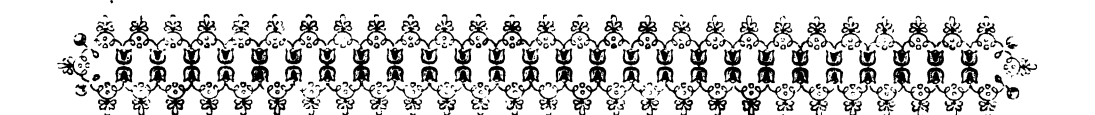
Hussein-Dey, n'attendant plus rien de la résistance, conclut une capitulation par laquelle il consentait à livrer aux Français, dans la même matinée, la citadelle de la Casauba, les autres forts et le port d'Alger, et à se retirer, avec son trésor particulier, dans la résidence qu'il choisirait. Il stipula que les propriétés des habitants et des soldats turcs seraient respectées, ainsi que la liberté de tous les individus et l'exercice du culte musulman. Peu d'heures après, les Français étaient maîtres de la ville, et comptaient un maréchal de plus, dont le nom, placé entre deux grands souvenirs, ne fit point oublier Waterloo par la prise d'Alger.





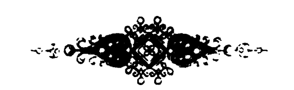
Horace Vernet p.$^{t}$ Imp. de Bougeard Pourvoyeur sc.

29 JUILLET 1830.



# LE DUC D'ORLÉANS

## QUITTE LE PALAIS-ROYAL POUR SE RENDRE A L'HOTEL-DE-VILLE



C'était le 31 juillet 1830. La liberté, fort embarrassée d'elle-même, cherchait, du haut des ruines de l'ancienne monarchie, à qui se donner pour rester belle et pure. Ses meneurs avaient hâte de déposer leur longue tutelle de quatre jours; le royaume demandait un lieutenant-général en attendant un roi, et le duc d'Orléans n'hésitait pas à accepter ce hardi protectorat. Il avait été décidé que le bill des droits de la France lui serait porté par tous les députés présents. « La lecture terminée, dit *le Constitutionnel*, M. le duc d'Orléans s'est exprimé tout à la fois avec une émotion et une franchise qui ont produit le plus vif enthousiasme : « Messieurs, a-t-il dit, les principes salutaires que « vous proclamez ont toujours été les miens. Vous me rappelez tous les sou- « venirs de ma jeunesse, et mes dernières années en seront la continuation. « Je travaillerai au bonheur de la France par vous et avec vous comme un bon, « comme un vrai père de famille. Toutefois, les députés de la nation me com- « prennent aisément lorsque je leur déclare que je gémis profondément sur « les déplorables circonstances qui me forcent à accepter la haute mission « qu'ils me confient et dont j'espère me rendre digne. »

Ces paroles, ou plutôt cette cordiale et franche acceptation des grands principes du gouvernement constitutionnel, ont été accueillies par MM. les députés avec les témoignages de la plus vive satisfaction.

Le prince a ajouté : « Messieurs, au moment où vous arriviez j'allais me « rendre à l'Hôtel-de-Ville; je serais bien heureux si je traversais Paris au « milieu des députés de la nation. »

Tous nos mandataires se sont empressés de suivre le lieutenant-général du royaume qui est monté à cheval dans la cour du palais, sans état-major, sans autre garde que le peuple, sans autre cortége que celui des députés du pays. Le prince était en habit d'officier-général, ne portant d'autre décoration que le ruban de la Légion-d'Honneur et la cocarde tricolore.

Peindre les cris d'enthousiasme du peuple, serait aussi difficile que d'exprimer son héroïsme dans les jours du combat. Les flots de la population se pressaient et se confondaient tellement que MM. les députés étaient obligés de se séparer, et leur marche était d'autant plus difficile qu'elle était entravée par les immortelles et héroïques barricades. A l'instant même les citoyens improvisent la plus admirable escorte qui ait jamais accompagné les députés d'un peuple et le chef d'un gouvernement libre. Ils se donnent tous la main, marchant ainsi transversalement dans l'immense trajet du Palais-Royal à l'Hôtel-de-Ville, et formant ainsi une longue chaîne ou plutôt un immense faisceau, et tous s'écriaient : « Voilà un ordre qui ne s'est jamais établi avec des gen- « darmes. »

Le prince s'arrêtait souvent, le chapeau à la main, saluant du geste et de la voix le peuple héroïque de la grande capitale, digne représentant de la grande nation. Les marches de l'Hôtel-de-Ville étaient couvertes de gardes nationaux; le prince leur a dit : « Messieurs, c'est un ancien garde national « qui vient rendre visite à son ancien général (le général Lafayette). » La proclamation a été lue de nouveau, dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville, par M. Viennet, député de l'Hérault.

La place de l'Hôtel-de-Ville, les quais des deux rives de la Seine, les rues adjacentes, les croisées de tous les étages étaient encombrés d'une multitude de citoyens tous parés des couleurs nationales. Au moment où M. le duc d'Orléans et le héros des deux mondes, le général Lafayette, se sont présentés sur le balcon de l'Hôtel-de-Ville, étroitement embrassés et agitant le glorieux drapeau tricolore, un tonnerre d'applaudissements, de bravos, des cris de « vive la charte! vive la liberté! » a retenti sur les deux bords.

Jamais spectacle plus sublime, plus imposant, plus national, n'a été offert à l'admiration des peuples. Le bruit des canons, de la mousqueterie, et le carillon de toutes les cloches, se mêlaient aux cris de la sublime population parisienne. Le prince est rentré dans son palais au milieu des mêmes acclamations, n'ayant d'autre cortége que les citoyens et d'autres courtisans que le peuple.

*Le Constitutionnel, qui jouissait de son œuvre, écrivait ainsi l'histoire le* 1^er^ *août de la mémorable année* 1830.



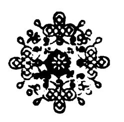




# TRUGUET

Truguet (Laurent-Jean-François), amiral, comte, pair de France, grand'-croix de l'ordre royal de Saint-Louis, grand cordon de la Légion-d'Honneur, est né à Toulon. Son père, ancien chef d'escadre, avait occupé long-temps la place importante de directeur du port de Toulon. En 1765, le jeune Truguet entra au service comme garde de la marine, c'est-à-dire élève. La guerre d'Amérique ne fut en quelque sorte pour Truguet qu'une seule campagne militaire de six ans. Il prit part aux combats que livrèrent le comte d'Estaing en 1778 et 1779, et MM. de Guichen et de Grasse en 1781 et 1782. A la malheureuse affaire de Savannah, il sauve la vie au comte d'Estaing, et la croix de Saint-Louis est sa récompense. M. de Choiseul-Gouffier le prend en amitié, et le charge d'une grande partie de ce qui concernait la marine dans sa haute mission près la Porte-Ottomane. De retour en France au commencement de 1789, Truguet reçut du roi les témoignages de satisfaction les plus flatteurs. En 1790, il fut envoyé à Brest pour y prendre le commandement d'une frégate destinée à une mission particulière de la plus haute importance; l'imminence d'une guerre prochaine fit contremander cette mission. La même circonstance devait rendre peu fructueux le voyage que, dans l'année 1791, Truguet fit en Angleterre pour observer les ressorts admirables de la puissance navale britannique. Les observations recueillies dans le cours de ce voyage et l'étude approfondie du régime de la marine hollandaise, complétèrent l'éducation politico-navale de Truguet, et le qualifièrent dignement pour l'exercice des hautes fonctions militaires et administratives auxquelles il fut appelé plus tard par les gouvernements qui remplacèrent l'autorité royale en France. L'infortuné Louis XVI, cet illustre ami de la marine, récompensa le zèle et les efforts de Truguet par un avancement extraordinaire. De capitaine de vaisseau à la date du 1er janvier 1792, il le fit contre-amiral le 1er juillet suivant. La responsabilité de ce grade pèse sur

Truguet à la malheureuse affaire de Cagliari; et, sous le directoire, il en assume une autre bien plus grande encore, celle de ministre! Une inconcevable fatalité contraria ses plans, et empêcha les Français de porter à la fois deux coups bien funestes à la Grande-Bretagne. Aux approches de la célèbre journée du 18 fructidor, le parti encore dominant, quoique près de sa chute, demanda et obtint le renvoi d'un ministre qui servait trop bien le pays pour lui être agréable. La marine n'eut que trop lieu de déplorer cette chute. Lorsque Bonaparte, de retour de ses brillantes campagnes d'Italie, fut nommé au commandement de l'armée dite d'Angleterre, l'amiral Truguet lui offrit son assistance pour le réarmement de nos escadres, que son successeur avait laissées dans l'inaction et le dépérissement; mais l'expédition annoncée fastueusement contre les îles britanniques, n'avait pour objet que de masquer celle d'Égypte; et Truguet, nommé ambassadeur à Madrid, n'en est rappelé par l'intrigue que pour être porté sur la liste des émigrés. La Hollande accueillit avec distinction le noble exilé. Enfin l'épée de Bonaparte se substitue à tous les pouvoirs. On sait avec quelle répugnance l'armée de Brest et le corps d'Augereau sanctionnèrent de leur approbation le fameux sénatus-consulte organique du 28 floréal an XII. Le nouvel empereur destitue l'amiral Truguet, destitue le conseiller d'État, et, chose inouie, le raye de la liste de la Légion-d'Honneur, dont il était grand-officier depuis la création. La voix publique fut unanime sur cette disgrâce. Après y avoir été sourd pendant cinq années, Napoléon nomma Truguet préfet maritime à Rochefort, et lui confia ensuite la haute administration maritime de la Hollande quand ce royaume éphémère eut été annexé à la France. Louis XVIII, approuvant les services que l'amiral Truguet avait rendus à la marine, le nomma comte, et lui conféra le grand cordon de la Légion-d'Honneur. Le retour de Napoléon fut pour Truguet une disgrâce de cent jours, dont lui tint compte la seconde restauration. Brest prend une attitude menaçante, et tient en respect les puissances alliées. Ce fut l'ouvrage de Truguet qui, en cela, avait dignement suivi les ordres de Louis XVIII. Créé pair au mois de mars 1819, il a fait profiter la chambre haute de sa longue expérience; et à son nom se rattachent le rétablissement des préfectures maritimes, la création d'équipages de ligne dont les cadres sont complétés sur les levées annuelles fournies par la loi du recrutement, et la formation d'un conseil d'amirauté. Le gouvernement de Louis-Philippe, en créant la dignité d'amiral, égale pour le rang à celle de maréchal, fit choix de Truguet et du brave Duperré.



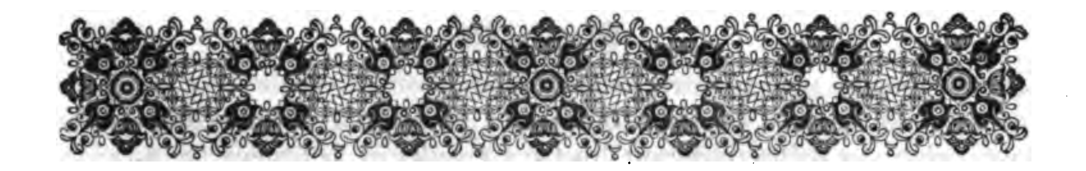
me
lité
ien
ıc-
int
le.
e,
le-
ce
ns
ıt





Horace Vernet pinxit — Imp. de Bougeard — Colin sculpsit

PRISE DE CONSTANTINE.

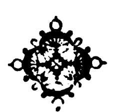


# PRISE DE CONSTANTINE

13 OCTOBRE 1837

Le 5 octobre, l'armée avait pris position à deux petites lieues de Constantine, sur les bords du Bou-Merzoug. Le lendemain de bonne heure elle couronnait les hauteurs de Sata-Mansourah, et un peu plus tard celles de Coudiat-Aty, sans que l'ennemi eût opposé une résistance sérieuse à sa marche. L'emplacement des batteries à établir sur l'un et sur l'autre point étant reconnu, on se mit à l'ouvrage; mais à peine l'armée s'établissait-elle, qu'un temps affreux de pluies et de tempêtes vint l'assaillir. Ce temps dura presque sans interruption jusqu'au 10 et les bivouacs furent changés en des mares boueuses, dans lesquelles les chevaux enfonçaient jusqu'au ventre et où les soldats ne pouvaient trouver aucun repos. Cependant, après des efforts admirables, l'artillerie parvint à armer trois batteries à Sata-Mansourah et à en préparer une à Coudiat-Aty. Le feu contre la place, commencé le 9, fut soutenu une partie du 10. Les défenses de l'ennemi étant alors détruites en partie, la batterie de brèche put ouvrir son feu le 11 à 400 mètres de la place, sur le front de Coudiat-Aty. La brèche était faite le soir, mais n'était pas encore praticable. Avant d'aller plus loin, le général Danrémont adressa aux habitants de Constantine une proclamation qui fut accueillie par une réponse injurieuse, et le 12, quelques heures après la mort du gouverneur-général, le bey Achmet cherchait à gagner du temps par des négociations; mais le général Valée, qui avait succédé au brave Danrémont, comprit qu'il y avait plus à craindre du temps et de la faim que des Arabes, et dans la soirée la brèche parut assez avancée pour que le lendemain matin elle fût complétement praticable. Les ordres nécessaires furent donnés pour la formation des colonnes d'assaut que dirigeait le duc de Nemours commandant les troupes du siége. Les batteries continuèrent à tirer pendant toute la nuit, et au point du jour

tout fut disposé pour pénétrer dans la place, dont l'aveugle furie des habitants refusait encore de nous ouvrir les portes. La victoire devait nous coûter cher, les balles portèrent droit aux épaulettes; le fameux Bend-Oussa, lieutenant du Bey, défend la ville à la tête de dix mille kabaïles des montagnes. L'assaut commence, nos troupes se précipitent vers les murailles et se maintiennent un instant sur la brèche, mais l'explosion d'une mine ou plutôt des sacs à poudre du génie jette un moment d'hésitation. L'intrépide Lamoricière se relève tout brûlé et tout sanglant d'un tas de décombres, où il a été un moment enseveli, pour retourner au combat. Moins heureux, le colonel Combes n'a que le temps de saluer d'un dernier avis et d'un dernier conseil le duc de Nemours; deux aides-de-camp du prince sont déjà blessés; le général Perregaux est frappé d'une balle à la face; le commandant du 2[e] léger Leblanc de Sérigny meurt sur la brèche; et la ville résiste encore, et la nuit vient, et il faut tenir conseil pour les dispositions du lendemain. L'artillerie avait démoli l'enceinte qui lie les deux postes du sud-ouest, et l'on apercevait les premières maisons de la ville. Il fallut faire le siége de chacune: à Saragosse la tâche n'avait pas été plus pénible, et le soldat exaspéré ne faisait plus de quartier, lorsque le duc de Nemours fait appel à l'humanité et demande grâce pour les vaincus. *C'est une des actions de guerre les plus remarquables dont j'aie été témoin dans ma longue carrière*, écrivit le général Valée, et l'éloge par comparaison n'a rien d'exagéré. Le nombre des officiers tués ou blessés indique assez la place qu'ils occupaient. A cinq heures du soir on était maître de la ville. Au second assaut Bend-Oussa avait été fait prisonnier; son fils parvint à s'échapper et à rejoindre le bey Achmet qui n'a pour asile que le désert. Le lendemain, dès que le calme fut rétabli dans la ville (et quel calme!), le général Valée prit possession avec le duc de Nemours du palais du Bey, et les cérémonies ordinaires de la victoire commencèrent avec promesse de faire respecter les mœurs et la religion du pays. La France compte une province de plus qui, à elle seule, était l'un des greniers de l'ancienne Rome.



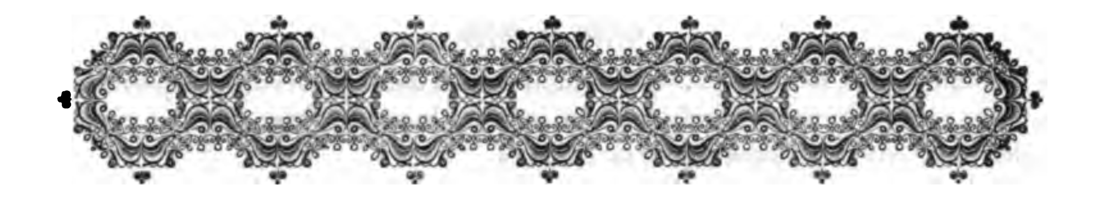


Horace Vernet pinxit. Imp.[ie] de Bougeard. Audibran sculpsit

COMBAT DE LA SICKAK.

(6 Juillet 1836)

Publié par Furne, à Paris



# COMBAT DE LA SICKACK

6 JUILLET 1836

Abd-el-Kader avait appelé du secours de partout pour empêcher le général Bugeaud de ravitailler Tlemcen, et depuis quatre jours il était posté au Telgoat, près de la Tafna, trompé par une reconnaissance que son adversaire avait fait pousser jusque-là, dans le double but de lui cacher sa marche pour le moment, et de reconnaître la route pour l'avenir.

Le général Bugeaud partit de Rachgoun le 4 juillet. Il poussa trois bataillons aux ordres du colonel Combes sur la route du Telgoat, et vint camper avec un convoi de cinq cents chameaux et trois cents mulets à quelque distance derrière lui. A deux heures du matin, Combes quitta son camp sans bruit, et, par un sentier à gauche, il fit occuper le col de Sab-Chiouch. Une heure après, le convoi et le reste de la division s'y dirigèrent, et, comme le col n'était pas gardé, à sept heures tout le convoi était passé et descendait sur l'Isser.

En ce moment, Abd-el-Kader, instruit de la marche de l'armée française, se rapprocha d'elle. Vers trois heures de l'après-midi, deux mille chevaux environ, aux ordres de son lieutenant Ben-Nouna, défilèrent en vue du camp sur la rive droite de l'Isser, et allèrent camper sur la gauche des Français. Le reste de la troupe remonta la rive gauche de l'Isser, et vint camper sur la droite. Cette manœuvre avait pour but d'enfermer nos troupes dans le profond ravin de la Sickack, qu'elles devaient franchir par deux fois différentes pour se rendre à Tlemcen. En conséquence, le général Bugeaud ordonna une reconnaissance dans le but de trouver une autre route; mais, comme elles présentaient toutes des difficultés, soit pour le combat, soit pour le convoi, il se décida à franchir la Sickack, et il quitta son camp à trois heures du matin, afin de passer le premier ravin, d'être plus près de Tlemcen avant d'être attaqué, d'y jeter son convoi et de reprendre l'offensive dès qu'il serait débarrassé de cette énorme charge. « Soldats, dit-il « aux troupes, vous serez attaqués demain dans votre marche; vous saurez « un temps souffrir les insultes de l'ennemi, et vous vous bornerez à le

« contenir. Mais, dès que j'aurai jeté mon convoi dans Tlemcen, vous prendrez « votre revanche; vous marcherez à lui, et vous le précipiterez dans les ravins « de l'Isser, de la Sickack ou de la Tafna. »

Abd-el-Kader commença l'attaque par la gauche, à quatre heures et demie du matin, lorsque le convoi n'avait passé qu'à moitié le premier ravin de la Sickack; alors le général Bugeaud chargea le colonel Combes, avec la colonne de droite, de la garde du convoi, et, soupçonnant que la colonne d'Abd-el-Kader ne tarderait pas à reparaître sur le plateau de la rive gauche, il s'empressa d'y arriver avec les deux autres colonnes du centre et de gauche. L'armée française ne pouvait trouver un champ de bataille plus heureux que celui que lui offrait la fortune. Abd-el-Kader avait derrière lui un plateau facile pour la cavalerie, de dix à douze kilomètres d'étendue, et entouré sur trois côtés par la Sickack, l'Isser et la Tafna, de sorte que le général français était presque assuré, en le mettant en fuite, de l'acculer à un ravin où il devait éprouver des pertes considérables, pourvu que la poursuite fût vigoureuse.

Les Arabes s'avancèrent par grosses masses informes et en poussant des cris affreux; leur nombre était tel, qu'au moment de l'attaque leur fusillade ressemblait à un feu de deux rangs de plusieurs régiments de notre infanterie. Le général Bugeaud, jugeant que le moment de prendre l'offensive était arrivé, et qu'un mouvement rétrograde pouvait tout compromettre, après avoir lancé des obus et de la mitraille sur l'ennemi, fit ébranler toutes les troupes à la fois. Les Arabes plièrent, mais avec lenteur. Le 2e régiment de chasseurs exécuta sur eux une charge à fond, d'abord avec un plein succès; mais l'aile droite des ennemis ayant attaqué le flanc gauche des chasseurs, pendant qu'une autre troupe sortie du ravin les fusillait sur le flanc droit, les Français se retirèrent sous la protection des bataillons que le général menait lui-même à leur secours presque au pas de course. Les Arabes plièrent une seconde fois; alors Abd-el-Kader lui-même s'avança avec l'infanterie régulière qu'il avait conservée en réserve et la cavalerie qu'il put ramener. C'était la première fois, dit-on, que l'on voyait les Arabes employer une réserve ou l'engager avec tant d'à-propos. Ce dernier effort ne put arrêter nos soldats. Ils se précipitèrent sur ces troupes, qui, malgré un feu bien nourri, furent rompues et précipitées sur le point le plus difficile de l'Isser. Une pente assez rapide aboutit à un rocher taillé à pic, à trente ou quarante pieds au-dessus de la plage. C'est là qu'un carnage horrible commença, et se poursuivit malgré tous les efforts du général. Pour échapper à une mort certaine, ces malheureux se précipitaient en bas du rocher, s'assommaient ou se mutilaient d'une manière affreuse, et ce ne fut qu'à force de cris, quelquefois même de coups de plat de sabre, que le général Bugeaud parvint à sauver cent trente hommes de l'infanterie régulière, qu'il fit passer en France. (MONITEUR.)



Horace Vernet pinxit. Imp de Bougeard Skelton sculp

**PRISE DU FORT S^T JEAN D'ULLOA.**

(27 Novembre 1838)



# PRISE DU FORT S^T-JEAN D'ULLOA

27 NOVEMBRE 1838

La France, depuis plusieurs années, réclamait du gouvernement mexicain de justes satisfactions pour une foule de violences exercées à l'égard des Français dans les états de cette république. Le blocus de la Vera-Cruz, la principale ville de commerce du Mexique, fut insuffisant, et le contre-amiral Baudin reçut l'ordre d'aller avec une escadre obtenir une réparation, soit de gré, soit de force.

Cet amiral mit à la voile de Brest le 1er septembre 1838, avec la frégate *la Néréide*, sur laquelle il avait arboré son pavillon, et accompagné de la corvette *la Créole* montée par M. le prince de Joinville. Il rallia à Cadix la frégate *la Gloire* commandée par M. Lainé, et *la Médée* aux ordres de M. Leray, cingla sur le Mexique, et arriva au mouillage de Sacrificios le 27 octobre de la même année. L'amiral, conformément à l'esprit de ses instructions, négocia pendant tout un mois avec le gouvernement mexicain; mais, le 27 novembre à midi, n'ayant retiré aucun résultat de ses négociations, il fit embosser près du récif de Callega les trois frégates *la Néréide*, *l'Iphigénie* et *la Gloire*, avec les deux bombardes *le Vulcain* et *le Cyclope*, et il commença l'attaque du forde Saint-Jean-d'Ulloa. Nous le laissons parler lui-même dans son rapport au ministre de la marine :

« Quelques minutes, dit-il, avant midi, au moment où j'allais placer *la Néréide* près du récif de Callega, un canot mexicain vint à bord en parlementaire. Il portait deux officiers chargés par le lieutenant-général Manuel Rincon, commandant le département de Véra-Cruz, de me remettre la réponse définitive du gouvernement mexicain aux demandes de la France. Cette réponse ne me laissait aucun espoir d'obtenir par des voies pacifiques l'honorable accommodement que j'avais été chargé de proposer au gouvernement mexi-

cain : il fallait recourir à la force. En conséquence, je fis embosser mes trois frégates beaupré sur poupe, un peu avant deux heures et demie ; je renvoyai le parlementaire mexicain, et, dès qu'il fut à bonne distance, hors de la direction de nos canons, je fis le signal de commencer le feu sur la forteresse.

« Jamais feu ne fut plus vif et mieux dirigé, et je n'eus dès lors d'autre soin que d'en modérer l'ardeur.

« Vers trois heures et demie, la corvette *la Créole* parut à la voile, contournant le récif de Callega vers le nord ; elle demandait par signal la permission de rallier les frégates d'attaque et de prendre part au combat.

« J'accordai cette permission : M. le prince de Joinville vint alors passer entre la frégate *la Gloire* et le récif de Lavandera, et se maintint dans cette position jusqu'au coucher du soleil, combinant habilement ses bordées de manière à canonner le bastion de Saint-Crispin et la batterie rasante de l'est.

« A quatre heures vingt minutes, la Tour des Signaux, élevée sur le cavalier du bastion de Saint-Crispin, sauta en l'air en couvrant de ses débris le cavalier et les ouvrages environnants. Déjà deux autres explosions de magasins à poudre avaient eu lieu, l'une dans le fossé de la demi-lune, l'autre dans la batterie rasante de l'est.

« Une quatrième explosion eut lieu à quatre heures, et dès lors le feu des Mexicains se ralentit considérablement ; au coucher du soleil, la forteresse ne tirait plus que d'un petit nombre de ses pièces. A huit heures, ne voulant pas dépenser inutilement nos munitions dans l'obscurité, je fis signal de cesser le feu, et, vers huit heures et demie, un canot parlementaire se dirigea de la forteresse vers *la Néréide*, portant deux officiers, dont l'un, le colonel Manuel Rodriguez de Cela, me dit qu'il était envoyé par le maréchal-de-camp don Antonio Gaona, commandant de la forteresse, pour me demander une suspension d'armes pendant laquelle il pourrait se consulter avec le lieutenant-général Rincon, sans l'ordre duquel il ne pouvait capituler.

« J'accordai jusqu'au lendemain. *La Médée* et *la Créole* s'étaient embossées de bonne heure par le travers de la batterie rasante de l'est ; mais, à huit heures, M. Doret, mon chef d'état-major, m'apporta la capitulation signée pour la forteresse de Saint-Jean-d'Ulloa, et peu après le général Rincon m'envoya deux officiers chargés de traiter avec moi de la capitulation de la ville. La convention fut donc conclue, à quelques modifications près, dans les termes que j'avais moi-même offerts. »

(MONITEUR.)



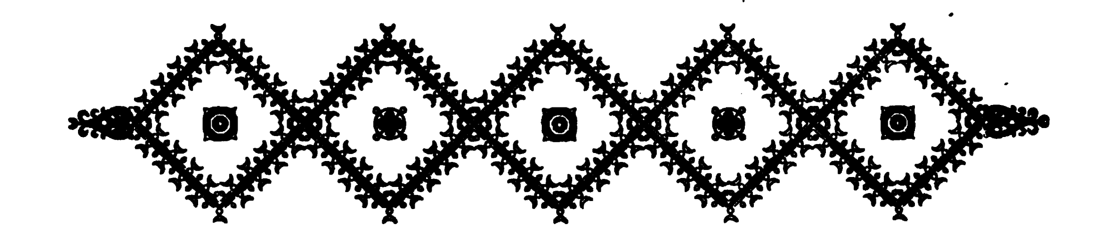


Philippoteaux pinxit — Imp. de Bougeard — Audibran sculpsit.

LES DUCS D'ORLÉANS ET D'AUMALE

au Camp de l'Afroun

Publié par Furne, à Paris.



# LE DUC D'ORLÉANS ET LE DUC D'AUMALE

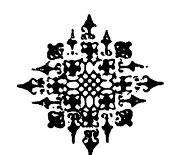
## A AFFROUN

Le 27 avril 1840, l'armée passa la Chiffa; elle marcha sur quatre colonnes. Le duc d'Orléans formait l'avant-garde avec la première division, moins les zouaves. Il avait l'ordre de se prolonger dans la direction de Borji-el-Arbah, de passer l'Oued-Jer, et de prendre position à la tête du lac Alloulah, de manière à déborder le bois des Karesas, dans lequel les autres colonnes devaient pénétrer. La position fut prise sans avoir rencontré l'ennemi. Enfin, vers quatre heures, au moment où la réserve arrivait au centre du bois des Karesas, toute la cavalerie du califah de Milianah, M'barek, déboucha par la gorge de l'Oued-Jer et se déploya parallèlement à notre flanc gauche. Le corps expéditionnaire se trouvait alors presque entièrement réuni; il n'y avait pas de temps à perdre. A gauche, l'armée se forme en bataille; la réserve se place entre la 1re et la 2e division, tandis que la colonne du brave Lamoricière s'échelonne en arrière de la division Rumigny.

Le duc d'Orléans avait compris qu'il s'agissait de déborder l'ennemi par ses deux ailes, pour le rejeter sur les montagnes de Mouzaïa, et déjà il était en marche dans la direction de la gorge de l'Oued-Jer.

Le duc d'Aumale avait suivi le prince royal comme officier d'ordonnance. Il débutait; le combat de l'Affroun fut son baptême de feu. Son frère l'ayant envoyé porter un ordre au colonel Bourjolly au moment où il commençait une charge à fond sur les Arabes, le duc d'Aumale, au lieu de revenir après avoir rempli sa mission, suivit le mouvement de la cavalerie, gagna la tête du régiment, exécuta la charge, entendit siffler les balles et vit tomber des cavaliers à ses côtés. Ce fut pour lui un grand bonheur; mais c'était un manquement sérieux à la discipline, qui lui prescrivait, non pas

de suivre l'inspiration de sa jeunesse et de son courage, mais de rejoindre son général pour lui rendre compte de l'ordre qu'il avait donné. Le duc d'Orléans envoyait officier sur officier pour rappeler son frère, qui ne pouvait ni ne devait plus rétrograder. L'ennemi fut rejeté jusqu'au pied des hauteurs de l'Affroun, où le califah de Milianah avait son camp depuis longtemps. L'ardeur avec laquelle la cavalerie avait chargé l'ennemi avait empêché l'infanterie de la suivre. Le général Blanquefort, pour donner le temps d'arriver jusqu'à lui, fit exécuter une marche rétrograde par échelons. Les Arabes crurent la journée terminée, et ils se préparèrent à reprendre leur camp; mais, quoiqu'il fût déjà six heures du soir, l'intention du maréchal Valée était de le déloger complétement. Il pressa la marche de l'infanterie, et après avoir reconnu la position de l'Affroun, il dirigea le duc d'Orléans sur la gauche de l'ennemi, pendant que le 17e léger abordait le centre de la position, et que le général Blanquefort, soutenu par les zouaves, reprenait vigoureusement l'offensive. En arrivant au pied des montagnes, l'infanterie jeta ses sacs à terre, la charge battit sur toute la ligne, et les Arabes furent abordés à l'arme blanche avec un tel élan que, malgré les difficultés du terrain, la cavalerie arriva en même temps que l'infanterie sur les hauteurs de l'Affroun. Les Arabes furent culbutés dans la vallée de Bouroumi; ils eurent beaucoup de monde hors de combat, et la nuit seule arrêta la poursuite. L'affaire était décidée, et sur le champ de bataille même le jeune d'Aumale, chef de bataillon, ne dut pas trouver un juge bien sévère dans la personne du duc d'Orléans, son général.





Outwaithe sculpsit

Imp. de Bougeard

RETOUR DES CENDRES DE NAPOLÉON.

15 Decembre 1840



# RETOUR

# DES CENDRES DE NAPOLÉON

## 15 DÉCEMBRE 1840

« Depuis le matin, et sous un ciel bleu qui pouvait rappeler à la fois et la bataille d'Austerlitz et la triste campagne de 1812, la population de Paris s'écoulait à flots pressés dans les grandes rues, sur les quais et le long des boulevards, toute cette foule se dirigeant vers les lieux que devait parcourir le convoi de l'Empereur. Les troupes défilaient, musique et tambours en tête; les légions arrivaient de tous les points de la capitale et de la banlieue, manœuvrant de leur mieux, malgré le froid, car c'est la dernière revue que va passer la grande ombre de Napoléon. Les soldats d'autrefois ne manquent pas à l'appel : grenadiers et chasseurs de la vieille garde, dragons de l'impératrice, hussards de la mort, chamborans, vélites, guides, lanciers rouges; mais le temps a passé sur les hommes et les uniformes, et cette députation manque son effet, malgré le bon vouloir de respect qui s'attache à de glorieux souvenirs.

« Le grand homme dont la population de Paris vient célébrer, après vingt ans, les tardives et religieuses obsèques, la mort l'avait purifié, on peut le dire, de tous les passions politiques qui avaient essayé d'exploiter sa mémoire, de toutes les prétentions dynastiques qui bourdonnaient encore autour de son cercueil. Napoléon a été ramené en France seul de son nom, seul de sa race, seul dans sa popularité, seul dans sa gloire; et c'est Napoléon tout seul que la France a reçu sur ses rivages et dans ses villes; c'est pour lui seul qu'elle a élevé des statues, tressé des couronnes et ranimé pour un instant l'aigle de l'Empire au sommet des colonnes triomphales.

« Depuis Courbevoie jusqu'à l'arc de triomphe ce n'était partout que décorations funéraires et triomphales. Autour de l'arc gigantesque dont Napoléon

S 4 VER

N1157 9381





